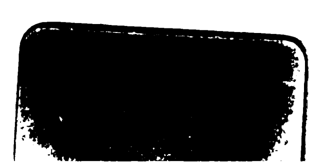



600044957Z





VOYAGE

DANS

L'INDE ANGLAISE

PAR

J.-J.-E. ROY



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES




BRITISH MUSEUM
BRITISH MUSEUM
Transferred
1889
DUPLICATE.

BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE NEVERS

2e SERIE


BRITISH MUSEUM
Transferred
1889
DUPLICATE.



Quoique leur loi défende aux femmes de se brûler après la mort de leurs maris, il s'en trouve encore qui se donnent la mort lorsqu'elles deviennent veuves.

VOYAGE

DANS

L'INDE ANGLAISE

PAR

J.-J.-E. ROY



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

M DCCC LVII

VOYAGE

DANS

L'INDE ANGLAISE

CHAPITRE I

Servant d'introduction ou d'avant-propos. — Conversation entre Édouard Desfresnes et le colonel C... F... — Notice sur le royaume de Lahore. — Les Seikhs. — Le général Allard. — Runjet-Sing.

« Vous êtes sans doute bachelier ès lettres, mon cher Édouard (1) ?

— Et ès sciences, mon colonel.

— C'est encore mieux ; et de plus, vous êtes candidat à l'École polytechnique ?

— Du moins je l'étais ; mais, après avoir subi des examéns satisfaisants, j'ai renoncé à suivre cette carrière par des raisons que vous connaissez.

(1) Nous ferons remarquer que cette conversation est antérieure de quelques années à l'époque actuelle.

— Oui, oui, je sais; vous aimez mieux être un homme d'action qu'un homme de science, ou plutôt vous avez hâte d'utiliser les connaissances que vous avez acquises, et au lieu de pâlir encore pendant deux ans sur les bancs de l'École polytechnique, d'en passer deux ou trois autres dans une école d'application, pour sortir de là avec de simples épaulettes de lieutenant en second du génie ou de l'artillerie, ou avec une place non moins modeste d'ingénieur des mines ou des ponts et chaussées, il vous tarde de voler de vos propres ailes; vous voulez voyager, voir le monde, et tenter en grand la fortune. Je comprends cela, mon ami, et à votre âge j'en aurais fait tout autant; mais dans ce temps-là on ne nous laissait pas languir sur les bancs des écoles, ou nous énerver dans les loisirs d'une garnison; nous n'avions pas besoin d'aller chercher hors de chez nous les hasards de la guerre et les chances plus ou moins avantageuses qu'elle peut procurer. A vingt-deux ans j'étais capitaine, à vingt-cinq ans chef d'escadron, à trente j'étais colonel, et chacun de mes grades avait été conquis sur un champ de bataille; mais la paix est venue interrompre ma carrière, comme elle ferme en-

core aujourd'hui celle des jeunes gens qui ont une vocation décidée pour le métier des armes. Seulement, je m'étonne qu'avec ce goût et ces dispositions, vous n'ayez pas profité du séjour du général Allard à Paris pour vous présenter à lui, ou vous y faire présenter par moi. Nul doute qu'il n'eût fait l'accueil le plus cordial au fils d'un ancien frère d'armes, et qu'il n'eût été enchanté de vous emmener avec lui, dès que vous lui auriez témoigné le désir de prendre du service dans l'armée de Lahore.

— Je ne le pouvais pas alors, mon colonel; ma mère vivait encore, j'étais sa seule consolation, son seul soutien, et pour rien au monde je n'aurais voulu l'abandonner. Aujourd'hui que j'ai eu le malheur de la perdre, aucun lien ne m'attache plus à la France. J'ai vingt-deux ans; je suis maître de mes actions et de mon petit patrimoine; j'ai donc résolu de réaliser un rêve dont mon esprit s'est longtemps bercé, c'est-à-dire de visiter ces belles contrées de l'Orient qu'ont parcourues tour à tour Alexandre le Grand, Tamerlan, Gengiskan, et tant de conquérants fameux; d'étudier les monuments d'une civilisation plus ancienne que celle de l'Égypte, et les mœurs

et la religion d'un peuple dont la constitution et les usages n'ont pas varié depuis des milliers d'années.

— C'est donc en amateur que vous voulez voyager? Je croyais que vous n'aviez d'autre intention que de suivre la carrière des armes, et de chercher, comme mon ami Allard, à y faire rapidement votre chemin.

— Je désirerais, s'il est possible, faire l'un et l'autre; car je ne vois pas ce qui m'empêcherait, tout en prenant du service dans l'armée de Runjet-Sing, de me livrer aux études dont je viens de parler.

— Je crois en effet que cela n'est pas impossible, surtout avec la protection du général Allard, qui est tout-puissant dans ce pays-là; et je suis persuadé que sur ma recommandation, jointe au souvenir qu'il a dû conserver de votre père, vous trouverez en lui plus qu'un protecteur, un ami dévoué.

— Vous croyez, mon colonel, qu'il n'aura pas oublié le nom de mon père?

— Certainement je le crois. Votre père et lui ont longtemps servi dans le même régiment, et tous deux y étaient capitaines lorsque j'en fus nommé

colonel, sur la fin de 1813. Nous avons fait ensemble la malheureuse campagne de 1814. En 1815, Allard quitta le régiment pour s'attacher, en qualité d'aide de camp, au service du maréchal Brune. Après l'assassinat de ce maréchal, il voulait se rendre en Amérique; ce fut votre père qui l'en détourna, et l'engagea à aller en Égypte offrir ses services à Méhémet-Ali, qui recrutait alors des officiers français pour former ses armées à la tactique européenne. N'ayant pas trouvé en Égypte un emploi convenable, il se rendit en Perse auprès d'Abbas-Mirza, qui lui accorda le grade et la solde de colonel dans ses armées. Allard aurait voulu un régiment à commander; mais, ne pouvant l'obtenir, il donna sa démission pour passer dans l'Afghanistan, d'où il gagna le royaume de Lahore. Il entra alors au service de Runjet-Sing, dont il parvint si bien à capter les bonnes grâces, que ce prince ne tarda pas à lui accorder une confiance illimitée, le nomma généralissime de ses armées, et le combla d'honneurs et de dignités. Vous voyez donc, mon cher, que votre père est en quelque sorte la cause indirecte de la brillante fortune d'Allard, et je connais trop le noble cœur de celui-ci pour qu'il l'ait oublié.

— Vous me décidez tout à fait, mon colonel, à me rendre d'abord et directement dans le royaume de Lahore ; toutefois je désirerais avoir quelques renseignements sur ce pays. Je trouve bien sur les cartes une ville de Lahore, située sur l'un des affluents de l'Indus, mais je ne trouve pas de royaume de ce nom ni dans les cartes, ni dans les traités de géographie les plus modernes, ni dans les voyages anciens ou nouveaux.

— Ce n'est pas étonnant ; car le royaume de Lahore, tel qu'il existe aujourd'hui, est une création récente due au génie et au courage du prince qui le gouverne, le maharajah Runjet-Sing. Autrefois, c'est-à-dire il n'y a pas quarante ans, une multitude de petits princes ou rajahs, pillards et rapaces, mais indépendants les uns des autres, espèce de féodalité anarchique et violente, se partageaient les belles vallées arrosées par l'Indus, et les dévastaient par la guerre et le brigandage; en sorte que cette riche contrée, si admirablement située au centre d'un vaste continent, avec des débouchés nombreux et des frontières naturelles, voyait se perdre, faute d'un lien qui réunît toutes ses forces, faute d'un chef qui sût la faire respecter, toute l'importance politique

qu'elle pouvait justement se promettre. Enfin ce chef se rencontra : c'était Runjet-Sing, rajah du petit État de Lahore. Intelligent, actif, entreprenant, il sut profiter habilement des qualités guerrières des Seikhs ou Sykhs, qui forment le fond de la population de ces contrées, pour ranger sous sa domination les petits princes ses voisins, et étendre peu à peu ses conquêtes dans tout le Pendjab et la vallée de Cachemire. C'est pendant qu'il était en train de fonder son nouvel empire que notre ami Allard, après avoir quitté la Perse, comme je viens de le dire, arriva à Lahore, et offrit ses services à Runjet-Sing. Celui-ci n'aime pas les étrangers, et les accueille avec défiance, croyant toujours voir en eux autant d'espions de la Russie ou de l'Angleterre. Cependant il fit bon accueil à Allard, quand il sut que c'était un Français et un ancien officier des armées de Napoléon, dont le nom est en grande vénération dans l'Hindoustan. Il n'hésita pas à lui donner d'abord quelques hommes à discipliner, puis bientôt une centaine. En peu de temps, Allard forma d'excellents élèves, qui devinrent une pépinière de fort bons officiers instructeurs pour toute l'armée. Après avoir discipliné cent hommes, Allard organisa un

régiment, puis une brigade, puis une division; son crédit croissait avec le nombre de ses soldats; la confiance du maharajah s'élargissait, pour ainsi dire, avec les cadres de son armée. Cette armée devint bientôt la terreur des petits princes dissidents qui disputaient encore à Runjet-Sing la souveraineté du royaume de Lahore; ils furent tous successivement assiégés dans leurs forteresses, traqués dans leurs retraites, battus en rase campagne, ou taillés en pièces dans les ravins et dans les défilés de leurs montagnes. Pas un ne résista, et au bout de quelques années Runjet-Sing fut le seul souverain de cet empire. C'était le triomphe de la discipline française; aussi M. Allard fut-il comblé d'honneurs et de biens: il eut un palais à Lahore, une armée de serviteurs à ses ordres, un régiment pour escorte; il épousa une princesse, fille ou nièce du roi; enfin, nommé généralissime des armées du royaume, il devint, après Runjet-Sing, le personnage le plus important, le plus absolu et le plus puissant de cette vaste contrée.

J'ai su par lui, lors de son voyage en France, de curieux détails sur le pays de Lahore, sur ses habitants, sur leur degré de civilisation, enfin sur

Runjet-Sing lui-même et sur son gouvernement. Je vais succinctement vous retracer ces détails; ils pourront vous être utiles dans le voyage que vous allez entreprendre.

Le Lahore est la première contrée qu'Alexandre visita en arrivant dans l'Inde. C'est dans ce pays, sur les bords de l'Hydaspe (le Jelum), qu'il vainquit Porus; c'est au moment où il se disposait à passer l'Hyphase (Garrha) pour s'avancer vers le Gange, que son armée se mutina et refusa d'aller plus loin; c'est enfin sur l'Acerines (Chenaub) qu'il s'embarqua avec son armée, entra dans l'Indus (le Sind), et parvint jusqu'à l'Océan.

Cette fameuse nation des Seikhs, qui forme la principale population du Lahore, descend probablement de ces vaillants soldats de Porus, qui luttèrent avec gloire contre les Macédoniens d'Alexandre. Leur religion diffère complétement de celle des autres Indiens : ils rejettent le culte de Brahma, Vichnou et Chiva, les trois principales divinités des Hindous, ainsi que l'adoration des figures et des images; ils ne reconnaissent qu'un seul Dieu, auquel ils adressent directement leurs prières. Ce culte, plus rationnel, plus épuré que celui des adorateurs de Brahma, est mal-

veilleusement employer et s'approprier celle des autres. C'est par ce talent, joint à une activité sans bornes, à un courage à toute épreuve, à une grande pénétration mêlée de beaucoup d'astuce, qu'il a su conquérir et conserver son ascendant sur ses sujets. J'ajouterai, pour compléter son portrait, qu'il a en ce moment cinquante-huit à soixante ans, qu'il est fort laid, borgne comme Annibal, mais que ses talents guerriers pourraient lui constituer une ressemblance plus honorable avec le général carthaginois. Quant à sa religion, il n'est ni musulman, ni chrétien, ni sectateur de Brahma; en un mot, il serait plus facile sous ce rapport de dire ce qu'il n'est pas que ce qu'il est. Il est, comme beaucoup de gens en Europe, d'une indifférence complète en matière de religion; ce que quelques-uns de ses admirateurs appellent une tolérance admirable; ce que, moi, j'appelle absence totale de religion. Aussi, se livre-t-il sans frein à toutes ses passions, et rien ne saurait l'arrêter quand il s'agit de les satisfaire. Je ne vous en citerai que deux exemples, parce qu'ils me semblent caractéristiques.

Runjet-Sing est fou de pierres précieuses et de beaux chevaux. Un jour, il apprit qu'il existait

un très-beau cheval dans une province voisine dépendant de la partie du royaume de Kaboul qu'il n'avait pas encore conquise; des espions furent envoyés pour s'assurer de l'existence du cheval et du lieu où il se trouvait. Une fois cette double certitude obtenue, Runjet-Sing mit dix mille hommes en campagne, traversa plusieurs provinces, dépensa quelques millions; il y eut des surprises, des attaques, des combats; bon nombre de guerriers périrent de part et d'autre, jusqu'à ce que le merveilleux coursier fût enfin entré dans son écurie.

Maintenant voici comment il devint possesseur du plus beau diamant du monde. Un roi de Kaboul avait la réputation de posséder un diamant célèbre qui avait appartenu au Grand Mogol, et qui passe pour le plus gros qui ait jamais existé: notre *Régent* (1) n'est qu'un diamant très-bourgeois à côté de celui-là. Runjet-Sing convoitait depuis longtemps le royal bijou. Il attira le roi de Kaboul à sa cour, et une fois maître de sa personne, il lui demanda son diamant. Le roi fit mine de résister; enfin, après bien des

(1) On sait que le *Régent* est un des plus beaux diamants de la couronne de France.

manœuvres, il céda. Voilà Runjet-Sing maître du magnifique joyau ; il le donne à un joaillier pour être monté; mais, ô surprise! ô fureur! c'était tout simplement un morceau de cristal que le roi de Kaboul lui avait livré. Runjet-Sing fait aussitôt investir son palais; on le visite, on le fouille dans tous les sens; les recherches sont longtemps infructueuses, lorsque enfin, un esclave ayant vendu le secret de son maître, le diamant fut trouvé au milieu des cendres d'un foyer. Depuis ce temps-là, Runjet-Sing le porte comme un trophée de victoire, attaché à un brassard d'or (1). Aux jours de parade, plusieurs autres diamants d'une grosseur extraordinaire s'élèvent en brillantes aigrettes au-dessus de sa tête. Aussi peut-on dire que l'écrin de Runjet-Sing est le plus riche et le mieux garni qui soit au monde.

Nous venons de parler des défauts de Runjet-Sing; voyons maintenant l'autre côté de la médaille. Il ne sait pas lire, comme je l'ai dit; mais il n'en est pas moins le haut justicier de son royaume, et il fait, en toute occasion, bonne et

(1) Il est à remarquer que dès le temps d'Alexandre, les princes indiens portaient des perles et des pierres précieuses attachées à leurs bracelets ou brassards d'or.

prompte justice. Voici de quelle manière est organisé ce département : chaque village a un chef civil qui est chargé de juger les causes d'une médiocre importance; pour les affaires plus graves, c'est le chef civil d'une circonscription plus étendue qui décide; montez un degré de plus, c'est le roi qui juge. Toute personne peut arriver jusqu'au roi, et l'entretenir de ses griefs et de ses affaires. Il y a un garde à la porte de Sa Majesté qui annonce les solliciteurs. Si le roi ne peut recevoir, il dit : « A demain ! » Un enfant qui est sans asile, un malheureux qui est sans pain, viennent demander des secours au rajah, et ils en obtiennent s'ils paraissent dignes de pitié. Runjet-Sing a une sagacité merveilleuse pour juger les hommes, et il se trompe rarement.

Runjet-Sing est avant tout un soldat; il aime la guerre, il s'est élevé par la guerre, il commande au peuple le plus belliqueux de l'Inde. Mais ce n'est pas tout : bien différent de ces conquérants barbares qui n'ont fait que traverser leurs conquêtes, Runjet-Sing a voulu conserver les siennes; il a conquis pour posséder; il a été soldat pour devenir roi. Monté sur le trône de Lahore, il a montré de l'habileté politique, un

grand esprit d'organisation, de merveilleux instincts de gouvernement, et dans les circonstances les plus difficiles, pour la solution des questions les plus ardues, un tact véritablement admirable. Vainqueur des princes indépendants qui se partageaient avant lui le pays de Lahore, et qui composaient l'ancienne noblesse, après l'avoir détruite dans l'ordre civil, où elle était oppressive, il l'a rétablie dans l'armée, où elle est accessible à tous. Ses principaux officiers sont de grands seigneurs ; c'est donc une noblesse qui lui doit tout, et qui lui est dévouée.

J'ai peu parlé de cette armée du roi de Lahore. Grâce au général Allard, habilement secondé par MM. Ventura, Court et Avitabile, anciens officiers également au service de France, elle est devenue une armée entièrement française pour les manœuvres, les théories, le commandement (qui se fait en français), l'équipement, l'uniforme, et même le drapeau, qui est tricolore. Le recrutement a lieu par voie d'engagement volontaire; mais, le peuple étant très-guerrier, et le métier de soldat étant le meilleur de tous, les enrôlements abondent. Les officiers recruteurs n'ont que la peine de refuser. Aussi, quand le roi de

Lahore a besoin d'augmenter son armée, on peut bien dire qu'il n'a qu'à frapper du pied la terre, et qu'il en sort des bataillons tout formés.

Le système d'approvisionnement de l'armée est le plus simple qui soit au monde, et les Anglais l'ont adopté pour leur armée dans l'Inde. Les soldats sont payés par mois, à raison d'environ vingt francs pour les fantassins et du double pour les cavaliers; avec cette solde, ils sont obligés de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture. S'ils font la guerre, ils sont suivis par une bande de marchands et de débitants de toute espèce, qui voyagent à leurs frais et vendent pour leur compte, sans que le chef de l'armée s'occupe d'eux autrement que pour entretenir la police et le bon ordre dans ces bazars ambulants. Les cavaliers ont des domestiques montés comme eux, et qui vont chercher le fourrage pour les chevaux. La facilité avec laquelle une armée de dix et même de vingt mille hommes, arrivant dans un pays qui paraît n'offrir aucune ressource, et où il semble qu'elle va mourir de faim, la facilité, dis-je, avec laquelle cette armée se trouve approvisionnée en quelques heures, est une chose merveilleuse à voir, et qui a permis aux troupes

du roi de Lahore d'entreprendre des marches extraordinaires et de s'aventurer dans des contrées tout à fait inconnues, sans jamais souffrir des privations qui, dans d'autres pays, et même dans les plus civilisés, sont si funestes à la discipline militaire. Je ne prétends pas toutefois louer d'une manière absolue ce système d'approvisionnement, qui ne serait nullement praticable en Europe, et qui, même aux Indes, doit offrir parfois de graves inconvénients.

J'ai dit que l'armée de Runjet-Sing avait adopté l'uniforme français, j'aurais dû ajouter, avec les modifications exigées par le climat et quelques usages du pays. Ainsi, au lieu du shako, ou du très-incommode chapeau à trois cornes, les soldats et les officiers portent le turban, avec les cheveux longs et entrelacés dans des plis de cachemire. Les cheveux, c'est la véritable coquetterie des hommes, c'est leur parure; ils y attachent une idée de force et de puissance, et les entretiennent avec un soin religieux. Il en est de même de la barbe: on n'est pas un homme sans la barbe; on n'a droit aux égards de ses semblables que quand elle descend en flots d'ébène ou d'argent sur la poitrine.

Tous les ans, après la saison des pluies, l'armée de Runjet-Sing se rassemble dans une plaine immense pour être passée en revue par le roi. Il y a là, presque toujours, tant de troupes disciplinées à la française que d'irrégulières, au moins deux cent mille hommes. Tous les officiers ont des parasols de différentes couleurs : les uns les portent ; les autres, d'un rang plus élevé, les font porter par des coureurs, qui suivent à pied tous les mouvements et toutes les allures du cheval. Ajoutez à cela les turbans de cachemire et les brillantes aigrettes qui forment la coiffure des soldats : tout cet ensemble forme de loin comme une prairie émaillée de fleurs. Presque toujours, après ces magnifiques réunions militaires, une expédition est décidée. Heureux les généraux qui sont choisis, et les régiments qui marchent en avant ! Il y a de l'argent, des grades, de l'honneur, des croix à gagner, tout comme chez nous ! Le général Allard a institué, à l'instar de la Légion d'honneur, une décoration dont Runjet-Sing est fort avare, et qui est très-recherchée : c'est la croix ou plutôt l'étoile de Gourou-Goving-Sing, que l'on suspend à un ruban orange. Ce Gourou-Goving-Sing est en grande

vénération parmi les Seikhs, qui ont pour lui autant de respect que les musulmans en ont pour Mahomet.

Runjet-Sing accorde sa confiance entière à ses généraux; il leur laisse faire la guerre, remporter des victoires, et il n'en est pas jaloux. Il a donné au général Allard le commandement absolu de soixante à quatre-vingt mille hommes dont se compose son armée régulière, et le général Allard ne lui cause aucun ombrage. Mais, comme administrateur de son royaume, il veut être seul; financier, percepteur, économiste, législateur, il est tout, et ne permet pas qu'on mette la main à son emploi. Il n'a pas de ministres; il a des secrétaires, qui n'ont qu'une chose à faire: écrire sous sa dictée, lire et expédier des dépêches, ni plus ni moins; mais c'est là une grosse besogne. Tout arrive au cabinet du roi, tout en sort; toute décision a besoin de passer par là pour être exécutoire: la paix, la guerre, les finances, la diplomatie, tout se fait là. Le roi a son royaume dans sa tête, on pourrait dire dans sa main; rien ne lui échappe, sa mémoire est sûre, et son regard s'étend loin. La nuit, deux secrétaires veillent à sa porte. Comme il ne sait pas écrire, s'il lui vient une

idée, s'il a besoin de prendre une note, d'arrêter au vol un souvenir, vite un secrétaire, et il dicte. Souvent il occupe ainsi plusieurs secrétaires à la fois, sans se douter que ce tour de force le fait ressembler à César et à Napoléon. Les lettres qu'il a dictées pour la compagnie des Indes britanniques sont des modèles. Le premier secrétaire du cabinet, qui est un homme éclairé, n'y trouve rien à changer, et il assure que son style, à lui, son style lettré, ne ferait que gâter la simple et énergique concision de l'original.

Nous venons de voir Runjet-Sing comme homme politique; comme homme privé, il est bienveillant, miséricordieux, d'humeur joviale, incapable de ressentiment, mais non de colère. Il est, au contraire, violent, mais une bonne raison l'apaise, et il tend la main en signe de pardon. Souvent s'il s'est emporté sans motif contre un de ses officiers, le lendemain ou le jour même il lui envoie un cadeau, et tout est fini. Le colonel français Ventura, son chef d'état-major, eut à essuyer un jour, sous la tente de Runjet-Sing, une violente bourrasque. Ventura ne disait mot, car la colère du roi était grande. Cependant M. Allard s'approcha, prit les mains du rajah, et

il essayait ainsi de le calmer; mais l'orage grondait de plus belle. Ventura partit; le roi laissa parler le général, et peut-être lui fut-il prouvé qu'il avait tort, je ne sais; mais le lendemain le général reçut une lettre de Runjet-Sing : le roi lui ordonnait d'amener Ventura. Que lui voulait-il, après la scène de la veille? Il voulait réparer ses torts, lui le roi; et il remit à Ventura un cadeau magnifique.

Le roi a une cassette pour les pauvres. Voici la manière originale dont il remplit cette cassette. Tous les mois, Runjet-Sing se fait peser; il y a dans un des bassins de la balance de l'or, de l'argent, des denrées en quantité suffisante pour faire le poids du rajah; le tout est donné aux pauvres. Ainsi ses aumônes augmentent en proportion de son embonpoint. Malheureusement pour les nécessiteux, le roi est fort maigre, et sa sobriété est telle, qu'il y a peu d'espoir de le voir engraisser.

Tel est Runjet-Sing, tel du moins qu'il est permis de le juger d'après une si rapide et si imparfaite esquisse. Mais ce qui ressort avec éclat, c'est que jamais roi parvenu, jamais soldat heureux, n'a été plus complétement l'artisan de sa

fortune. Runjet-Sing a fondé un trône et a créé une dynastie; on peut même dire qu'il a créé une race d'hommes nouveaux, la race des Seikhs, qui sont redevenus entre ses mains le peuple belliqueux et fier qui combattait avec Porus. C'est une grande chose, après tout, que d'avoir fondé un royaume dont l'alliance est recherchée par l'Angleterre, et qui, sur toutes ses frontières, peut tenir en échec une armée d'Asie, et vendre chèrement sa conquête à une invasion européenne. C'est aussi une gloire bien rare, ainsi que le remarque un historien anglais, que celle d'une pareille destinée, « accomplie par les moyens les plus honorables, et sans qu'il en ait coûté à l'humanité une goutte de sang versé sur les échafauds. »

Maintenant, ce royaume fondé par le génie d'un seul homme a-t-il des chances de durée? On peut bien s'adresser cette question, quand on voit avec quelle rapidité les empires s'élèvent et s'écroulent dans cette contrée; quand on voit le Grand Mogol, autrefois un des plus puissants souverains de la terre, devenu aujourd'hui le très-humble vassal d'une compagnie de marchands anglais; quand on songe que l'empire de

Mysore, fondé par Hyder-Ali, homme non moins remarquable que Runjet-Sing, que cet empire, soutenu et encore agrandi par son fils Tippo-Saëb, a fini par être la conquête de cette même compagnie britannique. Croyez-vous maintenant que les Anglais ne voient pas avec jalousie un empire indépendant si voisin de leurs frontières? croyez-vous qu'ils ne convoitent pas, pour un temps plus ou moins éloigné, et cette riche contrée de Cachemire, et ces fertiles régions qu'arrosent l'Indus et ses affluents? Cette supposition n'a rien de téméraire, et le passé est là pour nous éclairer sur l'avenir.

Cependant ces considérations ne doivent pas, mon jeune ami, vous détourner de vos projets. Les Anglais n'entreprendront rien contre Lahore tant que vivra Runjet-Sing; et quoiqu'il approche de la soixantaine, il est encore vert, et fait espérer une longue vieillesse. Mais quand même il viendrait à mourir dans peu, le général Allard, qui jouit de la confiance de l'armée, saurait garantir, au moins pour un certain temps, le successeur de Runjet-Sing contre les entreprises étrangères. Vous aurez donc toujours le temps de vous faire une position dans ce pays, de prévoir une révo-

lution, si elle doit éclater, et de vous arranger de manière à n'en pas être trop froissé. »

Cette conversation, que je reproduis ici comme la préface de mon Voyage aux Indes, me confirma pleinement dans ma résolution. Le colonel C... F... me donna des lettres de recommandation pour son ami le général Allard, et quelques jours après je quittai Paris dans la diligence de Lyon. De là je me rendis à Marseille par le Rhône.

CHAPITRE II

Départ de Marseille. — Le capitaine Thurth et sir Édouard Piercy. — Arrivée à Alexandrie. — Trajet de cette ville au Caire. — Aspect de la population égyptienne. — M. Mimault, consul général de France au Caire. — Voyage du Caire à Thèbes. — Visite au monastère de Manfalout. — Moyens employés par les Égyptiens pour se soustraire au service militaire. — Manière dont se font les recrues dans ce pays. — Voyage dans le désert de Khéné à Cosséir. — Possibilité d'un canal entre ces deux villes. — Inconvénients qu'aurait cette voie de navigation. — Projet d'un chemin de fer dans la vallée de l'Euphrate. — Percement de l'isthme de Suez. — Avantages d'un canal communiquant directement de la Méditerranée à la mer Rouge. — Arrivée à Cosséir.

Je m'embarquai à Marseille le 15 avril 1839, sur un des premiers bateaux à vapeur qui commençaient à faire le service des échelles du Levant. Notre traversée n'offrit aucun incident remarquable, et huit jours après notre départ nous débarquions à Alexandrie. Parmi mes compagnons de voyage se trouvaient deux officiers

anglais, au service de la compagnie des Indes. L'un d'eux, le capitaine Thurth, avait déjà fait plusieurs fois la route des Indes, soit par le Cap, soit par l'Égypte. C'était un homme d'une quarantaine d'années, au maintien roide et compassé, à la physionomie froide et impassible; mais sous ces dehors rigides se cachaient un cœur excellent, un esprit cultivé et rempli des connaissances les plus variées; seulement, pour découvrir toutes ces qualités, il fallait rompre la glace qui les enveloppait, c'est-à-dire qu'il fallait être présenté et recommandé au capitaine par quelqu'un pour qui il eût lui-même de l'estime et de l'affection. Or, c'est ce qui m'arriva pendant la traversée; et je n'ai eu dès lors qu'à m'applaudir d'avoir fait une connaissance dont j'ai connu plus tard tout le prix.

L'autre officier était un jeune enseigne de vingt à vingt-deux ans, nommé Édouard Piercy, et qui faisait pour la première fois le voyage. Sa chevelure blonde, son teint rosé, ses lèvres presque toujours souriantes, formaient un contraste frappant avec le capitaine Thurth. J'avais fait la connaissance de sir Édouard quelques jours avant notre embarquement à Marseille. Nous nous

étions rencontrés dans une maison à laquelle l'un et l'autre nous étions recommandés. En apprenant que nous allions nous embarquer ensemble pour la même destination, le patron s'empressa de nous présenter l'un à l'autre (car on ne peut se lier avec un Anglais sans cette formalité), et depuis ce moment nous sommes devenus amis inséparables. « Je crois en vérité, me disait quelque temps après sir Édouard, que la Providence nous avait prédestinés à nous attacher l'un à l'autre par les liens d'une étroite amitié. Nous avons à peu près le même âge, nos goûts sont identiques, nous portons le même prénom, et nous nous sommes rencontrés juste au moment où nous allions entreprendre le même voyage et courir les mêmes hasards.

Ce fut sir Édouard qui me présenta au capitaine Thurth, quelques jours après notre départ. J'avoue que l'extérieur peu engageant de ce personnage ne m'avait pas prévenu en sa faveur, et je me souciais fort peu de faire avec lui plus ample connaissance; mais sir Édouard me fit tant d'éloges des belles qualités de son cœur et de son esprit, que je me décidai enfin, et certes je n'ai pas eu lieu de m'en repentir.

Nous ne restâmes à Alexandrie que le temps nécessaire pour faire préparer un bateau qui devait nous transporter au Caire. Dès qu'il fut prêt, nous nous embarquâmes sur le canal le Mahomedié, et trois jours après nous descendions dans la capitale de l'Égypte. Je fus frappé, pendant cette courte traversée, de voir notre bateau continuellement entouré de mendiants et d'une population en haillons, de n'apercevoir sur les bords du fleuve que des cabanes en ruine, que des visages sur lesquels se peignaient la souffrance et la terreur. Le capitaine Thurth, à qui je fis part de mes observations, me dit : « Il n'en saurait être autrement sous le régime despotique qui opprime ce malheureux peuple; du reste, il n'est pas autant à plaindre que vous le supposez, parce qu'il ne sent pas sa misère, ou plutôt qu'il la croit inhérente à sa condition. De tout temps il a été écrasé, pressuré par les grands; il ne pense pas que cela doive aller autrement, et peu lui importe d'être gouverné par des mameluks, par un vizir ou par un pacha; il n'en portera pas pour cela *double bât, double charge*, comme l'âne de votre la Fontaine; mais sa charge sera toujours fort lourde, et le poids n'en sera point allégé.

loin, et sortirait du cadre dans lequel je dois me renfermer. Cependant je ne puis résister au désir de citer quelques faits dont j'ai été témoin, et qui prouvent l'excellence du gouvernement égyptien d'alors, qui s'était fait une si grande réputation en Europe.

Dans la petite ville de Manfalout nous rencontrâmes deux Anglais venant de l'Inde, le major Barclay et sir Williams Campbell. La connaissance fut bientôt faite, et avec d'autant plus de facilité que le major était depuis longtemps lié avec le capitaine Thurth. La ville offrait peu de monuments à l'investigation des touristes; mais on nous avait parlé d'un missionnaire italien qui était renfermé dans son couvent, véritable forteresse dont l'accès n'était pas sans difficultés. Nous résolûmes d'aller le visiter. Ce ne fut qu'après de longs pourparlers et de grandes précautions que la porte nous fut ouverte. Nous fûmes assez surpris de trouver le révérend père en costume moitié religieux, moitié militaire, et armé d'une paire d'énormes pistolets. Il sourit de notre étonnement, et nous fit des excuses d'avoir pris tant de précautions pour nous recevoir. Son motif était on ne peut plus légitime, car depuis plusieurs

jours ce missionnaire était obligé de monter la garde, parce que des bandes d'Arabes entraient dans la ville et pillaient les maisons. Le gouverneur n'osait pas leur résister, et, la nuit précédente, on avait assiégé le couvent. Nous sortîmes, assez peu édifiés, comme on pense, sur l'ordre admirable que Méhémed-Ali a établi dans ses domaines.

A Khéné, je remarquai que le fils de notre hôte avait, ainsi que la plupart des enfants de son âge, trois dents de la mâchoire supérieure arrachées. On me dit que c'était pour éviter le service militaire, que tel était l'usage à Khéné, mais qu'ailleurs la mode était différente, et qu'on préférait se crever un œil, se couper le doigt ou se casser un membre.

Quand nous voulûmes visiter le temple de Karnac, nous fûmes obligés de remettre cette excursion à un autre jour, parce qu'il y avait dans le moment des cavaliers cachés dans les ruines. Ces cavaliers étaient chargés du recrutement, et voici comment ils procédaient : ils arrivaient, en cachant leur marche et pendant la nuit, près de quelque village, attendant qu'au jour les habitants se rendissent à leurs travaux ; alors ils

fondaient sur eux et saisissaient tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. Quand les prisonniers étaient bien garrottés et déposés en lieu sûr, ceux qui pouvaient séduire leurs gardiens étaient relâchés, et les autres étaient envoyés au Caire. J'ai vu passer bien des bateaux chargés de ces malheureux; j'en ai vu entrer dans les murs de la capitale, chargés de chaînes comme des esclaves, pour aller ensuite combattre en Syrie ou sur les rives de l'Euphrate. J'ai vu ces enfants mutilés, ces villages abandonnés, ces champs incultes faute de bras, et je me suis demandé comment il se faisait qu'en Europe on fît des éloges si pompeux de l'esprit de réforme et de la bonne administration d'un gouvernement qui tolère de pareils abus.

Après avoir visité Thèbes, où nous nous arrêtâmes quelques jours, nous revînmes à Khéné nous joindre à la caravane des pèlerins qui partent de cette ville pour traverser le désert et gagner Cosséir, d'où ils s'embarquent pour la Mecque. Nous avions des lettres de recommandation du consul général britannique au Caire pour les agents de la compagnie des Indes établis à Khéné et à Cosséir. Ces agents, quoique Arabes, nous rendirent des services très-réels, sinon très-désinté-

ressés. Grâce à leur intervention, nous pûmes nous joindre à la caravane, et traverser le désert en toute sécurité.

Il y a environ cinquante lieues de Khéné à Cosséir; nous fîmes ce trajet en cinq jours, montés les uns sur des chameaux, les autres sur ces ânes si renommés par leur vitesse et leur sobriété; un cheval fait difficilement cette route à cause de la quantité d'eau qu'il consomme. Nous nous entretînmes, pendant ce voyage, de la possibilité de creuser un canal du Nil à la mer, entre Khéné et Cosséir. Cette question agitait alors beaucoup les esprits, et ce projet avait un grand nombre de partisans, qui le préféraient au percement de l'isthme de Suez. En effet, nous n'y remarquâmes pas de grandes difficultés naturelles; car la route est toujours de niveau, et dès qu'on a quitté les alluvions du Nil, on trouve un terrain de grès; puis, quand on arrive près de Cosséir, on suit des vallées qui longent les montagnes calcaires qui bordent la mer Rouge. Je remarquai dans une couche de ces montagnes, jusqu'à laquelle je ne pus m'élever, de larges pectenites fossiles. Il paraîtrait donc, au premier coup d'œil, qu'un canal serait facile à creuser; mais, si l'on considère l'état

du pays, l'absence de population, le manque d'instruments, d'eau, des produits les plus indispensables à la vie de l'homme, qui, sur une étendue de près de cinquante lieues, distinguent cette terre stérile, on comprend l'impossibilité d'une telle opération. « D'un autre côté, nous fit observer le capitaine Thurth, quand même on réussirait, on n'obtiendrait pas de cette entreprise gigantesque et dispendieuse des services proportionnés à son importance. Il faudrait toujours décharger les navires à Alexandrie, transborder leur cargaison sur des bateaux qui remonteraient le Nil jusqu'au canal, et parcourir l'étendue de ce canal; puis, arrivés à Cosséir, transborder encore une fois les marchandises des bateaux égyptiens sur les navires qui les transporteraient aux Indes. Que de lenteur, que de perte de temps, que d'avaries à craindre dans toute cette traversée! J'ajouterai encore que le canal en question ne pourrait être navigable que pendant une saison, c'est-à-dire pendant la crue du Nil, inconvénient qu'avait déjà l'ancien canal commencé par Necho et terminé sous les Ptolémées. Car aussitôt que le Nil était descendu au-dessous d'un certain niveau, le passage du canal au fleuve se trouvait forcément

arrêté, et la navigation était interrompue. D'ailleurs, ces deux espèces de canaux, l'ancien et celui qu'on propose aujourd'hui entre Khéné et Cosséir, ne sauraient offrir d'avantages réels qu'à l'Égypte elle-même; les autres nations n'en pourraient profiter qu'avec l'agrément et sous le bon plaisir du gouvernement égyptien, qui ne manquerait pas de rançonner les pauvres négociants forcés de parcourir une si grande étendue à travers ses États.

—J'ai entendu parler d'un projet, reprit Édouard Piercy, qui me semble préférable à celui d'un canal égyptien, d'abord parce qu'il n'aurait pas les inconvénients d'un chômage forcé, puis parce qu'il abrégerait encore la distance qui sépare l'Europe des Indes, ce qui est le but principal. Ce serait d'établir un chemin de fer qui, partant d'un point quelconque de la côte de Syrie, Tripoli, par exemple, gagnerait la vallée de l'Euphrate et la suivrait jusqu'à Bassora, à l'entrée du golfe Persique. De là on n'aurait plus que sept ou huit jours au plus de navigation jusqu'à Bombay.

— Je connais aussi ce projet, répondit le capitaine, et il offrirait plus d'avantages qu'un canal

égyptien, s'il était aussi facile à exécuter en réalité que sur le papier. Mais quand on pense aux frais énormes que coûteraient la construction d'un railway et son entretien dans ces contrées à demi sauvages, à travers des populations fanatiques et hostiles à toutes les entreprises que tenteraient les Européens dans leur pays, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'un pareil projet n'est qu'un rêve, du moins jusqu'à un temps bien éloigné encore. Il en est un autre qui fixe l'attention des ingénieurs modernes, et qui serait d'une utilité plus générale, ce serait le percement même de l'isthme de Suez, et par conséquent la communication directe de la mer Rouge avec la Méditerranée. Cette dernière voie aurait l'avantage d'être praticable en toute saison, et de n'être point entravée par la baisse du Nil. On réaliserait alors l'entreprise devant laquelle les anciens avaient reculé, parce que le niveau de la mer Rouge étant plus élevé que celui de la Méditerranée, ils craignaient d'inonder tout le Delta. Mais, grâce aux progrès de la science moderne, cet inconvénient serait facilement évité; grâce aussi à la nature du terrain, on pourrait donner à ce canal une profondeur et une largeur telles, que

les bâtiments d'un fort tonnage le parcourraient sans être obligés de s'alléger. Ainsi serait réellement abrégée la distance qui nous sépare des Indes, et des relations rapides et faciles s'établiraient entre l'Europe et ces riches contrées.

— Mais, objectai-je à mon tour, l'inconvénient dont vous parliez tout à l'heure, c'est-à-dire la tyrannie du gouvernement égyptien, ne pourrait-il pas être un obstacle à la réalisation de ce projet? et quand l'entreprise serait terminée, ne pourrait-il pas en gêner l'exploitation?

— Il faut d'abord remarquer, répondit le capitaine, que le canal en question ne traverserait pas l'intérieur même de l'Égypte, et que son étendue ne serait guère que de vingt-cinq à trente lieues, dans un pays désert; l'action du gouvernement ou de ses agents ne se ferait donc pas sentir aussi facilement que quand il s'agit de parcourir cent ou cent cinquante lieues dans le cœur même du pays. D'un autre côté, l'entreprise, pour être réellement utile, doit être l'œuvre de toutes les nations qui y sont intéressées, c'est-à-dire de toute l'Europe, du monde civilisé. Il sera facile d'obtenir des gouvernements turc et égyptien toutes les concessions jugées nécessaires, et

si, malgré lès traités, le commerce ou les voyageurs avaient à se plaindre de quelques vexations arbitraires, les gouvernements européens sauraient bien s'entendre pour faire par eux-mêmes la police du canal de communication des deux mers. D'ailleurs, je ne pense pas qu'on soit jamais obligé d'en venir à cette extrémité; la nouvelle voie attirerait une telle affluence de navires, qu'un simple droit de transit très-modéré donnerait au pacha des bénéfices considérables, sans parler des avantages immenses qui résulteraient pour le commerce égyptien de ce nouveau débouché. Ainsi son intérêt serait, à mon avis, une raison suffisante pour l'empêcher d'apporter des entraves à un projet de cette nature ou à ses résultats. »

Le lecteur me pardonnera cette digression, mais je ne la crois pas déplacée en tête d'un voyage dans l'Inde; car le percement de l'isthme de Suez abrégerait ce voyage de plus de neuf mille kilomètres, à partir de nos ports de France. D'ailleurs, cette question est aujourd'hui plus que jamais à l'ordre du jour, et l'on sait qu'un de nos savants compatriotes, M. de Lesseps, s'occupe activement de la réalisation de ce projet.

Il fallait bien aussi nous distraire en traversant le désert, car il n'y a rien au monde d'aussi triste qu'un pareil voyage. Du sable, toujours du sable à perte de vue, et si le moindre vent s'élève, comme cela nous arriva à moitié chemin, ce sable vient vous frapper à la figure, s'introduit dans vos vêtements, et souvent le frottement, déchirant le fil des coutures, y fait des trous que le vent élargit bientôt. Une soif dévorante vous brûle, et vous ne trouvez pour l'apaiser, et à de grandes distances, que quelques sources saumâtres, excepté toutefois un puits d'assez bonne eau que nous rencontrâmes dans une gorge de montagnes. Tout le long de cette route, on n'aperçoit d'autres êtres vivants que des vautours et des corbeaux occupés à dévorer les carcasses des animaux morts sur la route. Les stations étaient marquées par des squelettes, et elles servaient de rendez-vous aux voleurs arabes. Il n'était pas rare, en effet, que les chameaux fussent enlevés pendant la nuit, et que celui qui les avait pris vînt ensuite s'offrir pour les retrouver; aussi quelqu'un de la caravane était-il toujours chargé de faire le guet.

Enfin nous aperçûmes Cosséir et la mer Rouge.

Cette vue nous fit redoubler l'allure de nos montures, et nous entrâmes dans la ville, déjà encombrée par d'autres caravanes de pèlerins qui se rendaient à la Mecque.

CHAPITRE III

Le scheik Abdullah. — Le navire anglo-indien. — Son équipage et son capitaine. — Ce que c'est qu'un *nacoda*. — Visite à Cosséir. — Les conteurs arabes. — Les escamoteurs. — Ressemblance extraordinaire de leurs tours avec ceux de nos prestidigitateurs. — Départ de Cosséir. — Les *moussons*. — Les pèlerins de la Mecque à la vue du mont Arafat. — Arrivée à Djedda. — Description de cette ville. — Malem-Youssouf. — Ses attentions pour moi. — Quelle en est la cause. — Piété d'Youssouf. — La prière du soir. — Les autorités de Djedda. — Français au service du pacha d'Égypte. — Départ des pèlerins pour la Mecque. — Triste aspect de ce spectacle. — En quoi consiste le pèlerinage de la Mecque. — Cérémonies qui s'y accomplissent. — Départ de Djedda. — Relâche à Odeida et à Moka. — Arrivée à Bombay.

A Cosséir commence à se faire sentir l'influence de la compagnie anglaise des Indes. L'agent de cette compagnie, Abdullah, qui prend le titre de scheik, est, après le gouverneur de Méhémed-Ali, l'homme le plus important du pays; et comme le gouverneur était absent quand nous y arrivâmes, le scheik

Abdullah était en réalité le premier personnage de la ville. Nous nous rendîmes directement chez lui. Dès que le capitaine lui eut montré les lettres de recommandation du consul général anglais, il nous fit toutes les offres de services possibles, de la meilleure grâce du monde. Il nous annonça qu'il y avait dans le port un navire anglais prêt à partir pour Bombay, et que nous pourrions en profiter. Cette nouvelle nous était on ne peut plus agréable, et en quittant notre consul anglo-arabe nous nous empressâmes de nous rendre sur le port. Effectivement, un beau trois-mâts portant pavillon anglais était à l'ancre, et sa forme gracieuse formait un contraste frappant avec les quatre ou cinq lourds bâtiments du pays qui l'entouraient. Nous nous fîmes conduire aussitôt à bord. Le capitaine était absent; nous fûmes reçus par un jeune officier de la marine anglaise de l'Inde, qui nous donna tous les renseignements dont nous avions besoin. L'élégance du bâtiment, sa bonne tenue, les dispositions *confortables* des cabines pour les passagers ne laissaient rien à désirer. Nous étions enchantés; mais M. Smith, c'était le nom du jeune officier de marine, détruisit bientôt notre illusion, en nous apprenant

la composition de l'équipage du navire. Le capitaine était ce qu'on nomme aux Indes un *nacoda*, ou capitaine asiatique. C'était un Persan, venu dans sa jeunesse à Bombay, où il avait appris à parler fort bien l'anglais; quant à ses études pour la direction d'un navire, elles étaient à peu près nulles; le reste de l'équipage était un mélange d'Arabes, de musulmans de l'Inde, et de quelques matelots portugais; ceux-ci étaient faciles à reconnaître, parce que seuls ils portaient le costume européen. Le navire lui-même, quoique naviguant sous pavillon anglais, n'appartenait pas à un négociant anglais, mais à un prince puissant de l'Inde, qui l'avait fait construire à ses frais pour conduire les pèlerins de l'Inde à la Mecque. Seulement ce navire était sous la direction d'une maison anglaise chargée des affaires du prince à Bombay, mais sous la condition expresse qu'elle choisirait des mahométans pour capitaine et au moins pour les deux tiers de l'équipage.

— Mais vous, monsieur Smith, fit observer M. Thurth, est-ce que vous n'avez aucune fonction à bord?

— Aucune; je n'y suis, comme vous, que simple passager. J'ai été envoyé par la compagnie

afin d'inspecter les dépôts de charbon placés aux diverses stations de la mer Rouge, pour le service de ses bateaux à vapeur. Ma mission est terminée, et j'ai pris passage pour mon retour sur *le Mahomedié*, qui, comme vous le voyez, ne porte pas non plus un nom anglais.

— Il me semblait, repris-je à mon tour, que les lois maritimes de l'Angleterre, comme celles des autres nations civilisées de l'Europe, exigeaient, pour qu'un navire pût naviguer sous le pavillon national, qu'il appartînt à un Anglais et qu'il fût commandé par un Anglais. Comment se fait-il que ces deux conditions essentielles aient été négligées dans cette circonstance ? »

Le capitaine Thurth et M. Smith se regardèrent en souriant imperceptiblement de la naïveté de ma question. Sir Édouard Piercy, plus familier et plus franc avec moi, me répondit en riant : « Mon cher Ned (1), songez donc que tous ces règlements-là sont bons pour l'Europe ; mais dans l'Inde on n'est pas aussi strict. Vous verrez bien d'autres choses encore ; tâchez de vous accoutumer à ne vous étonner de rien. »

(1) Abréviation familière du nom d'Édouard.

Je me contentai de cette réponse, qui était pourtant bien loin de me satisfaire; mais plus tard j'ai pu me convaincre que le fait qui m'avait paru si exorbitant n'était pas rare dans l'Inde. Les Anglais seuls font la police des mers dans ces parages; des croiseurs de cette nation n'arrêteront jamais un navire muni de papiers anglais; quant à ceux des autres nations, on ne craint pas qu'ils osent se mêler de la police dans les mers de l'Inde, et tenter d'empêcher des abus qu'il convient à la politique britannique de tolérer.

Le capitaine Thurth, plus expérimenté qu'Edouard Piercy et moi, parut peu satisfait des renseignements qui venaient de nous être donnés. Mais qu'y faire? Il fallait bien prendre son parti, et faire contre fortune bon cœur. Nous attendîmes patiemment à bord l'arrivée de l'honorable capitaine ou nacoda, entre les mains duquel nous allions remettre le soin de nous transporter à notre destination. Il parut enfin. Ce personnage, nommé Méhémed-Ismaël, portait le costume arabe; sa figure était assez agréable avec ses grands yeux noirs, sa barbe de même couleur et son large turban. Il n'avait pas cette gravité ordi-

naire aux Turcs et à la plupart des Orientaux ; il s'exprimait facilement en anglais, et dès l'abord il nous accabla d'un déluge de paroles, où il n'épargna pas son éloge et celui de son navire. A l'entendre, il était un navigateur consommé, et son bâtiment pouvait lutter avec les meilleurs marcheurs de la marine anglaise. Le capitaine l'interrompit au milieu de son interminable *speech*, pour lui demander le prix du passage à bord de son incomparable navire, et le jour fixe de notre départ. Il nous demanda mille francs pour la traversée, et nous promit de mettre à la voile dans trois jours au plus tard. « — Voilà dix jours, interrompit M. Smith, que vous m'en dites autant, et je ne vois pas pourquoi vous tiendriez mieux parole à ces messieurs qu'à moi.

— C'est justement pour cela, répondit effrontément Méhémed-Ismaël, que nous avons plus de chances de partir promptement. J'attendais un chargement qui m'a été promis, et qui n'est pas encore arrivé ; plus il est en retard, plus il est probable qu'il arrivera bientôt. Cependant, si dans trois jours je n'en ai pas de nouvelles, nous mettrons à la voile. »

Il fallut en définitive accepter toutes ces con-

ditions. Nous fîmes transporter nos bagages à bord et nous nous y installâmes, pour être plus tôt prêts au moment du départ. Le scheik Abdullah nous avait pourtant offert l'hospitalité; mais il nous convenait mieux de vivre à bord, où tout était à l'européenne, que dans son palais arabe ou dans toute autre maison de la ville.

Malgré les belles promesses d'Ismaël, nous restâmes douze jours avant de lever l'ancre, quoique chaque soir il ne manquât pas de nous répéter que décidément nous partirions le lendemain. J'employai ce temps-là, avec mes trois compagnons de voyage, à me perfectionner dans la pratique de la langue anglaise, que je connaissais bien par principes, mais que je n'avais pas l'habitude de parler. Le capitaine Thurth nous donna aussi, à Édouard Piercy et à moi, des leçons d'indoustani, langage parlé dans toute l'étendue de la presqu'île de l'Inde, et qui est aussi nécessaire que l'anglais pour y voyager.

Quelquefois, pour nous distraire, nous descendions en ville, où régnait une animation extraordinaire, à cause du concours des pèlerins. Cette réunion avait attiré une foule d'industriels, de marchands de fruits, de comestibles

et de toutes sortes d'objets. On y remarquait aussi des bateleurs de toute espèce, parmi lesquels les conteurs ne tiennent pas le rang le moins distingué. Plusieurs fois, lorsque nous allions nous promener sur le rivage, nous voyions un nombreux auditoire assis en cercle sur le sable et écoutant un homme qui, debout au centre, faisait des histoires semblables à celles des *Mille et une Nuits*. Il avait soin de s'interrompre de temps en temps à l'endroit le plus intéressant, et de déclarer à l'assemblée qu'il ne continuerait pas s'il n'était récompensé. Alors il faisait une quête, et reprenait le fil de son histoire quand la générosité de son auditoire l'avait satisfait.

D'autres fois nous rencontrions des jongleurs qui avec des gobelets et des muscades faisaient les mêmes tours qu'en Europe. Leurs procédés d'escamotage n'avaient rien de nouveau pour nous; mais nous remarquions la facilité de leur élocution, et l'habileté avec laquelle ils savaient détourner l'attention des spectateurs. Ils étaient aussi accompagnés d'un pitre ou paillasse, affublé d'un bonnet de Pierrot, et qui joue avec son maître le même rôle que les jocrisses ou les

nigaudinos de nos places publiques. Pour mon compte, je fus frappé non-seulement de la ressemblance des tours, mais aussi de l'identité de la forme; et c'est là surtout ce qui m'a engagé à parler d'une chose qui semblerait par elle-même si peu digne d'intérêt. Mais un observateur ne peut s'empêcher de se demander comment il se fait que ces scènes de prestidigitation et de parades grotesques, exécutées sur les bords de la mer Rouge, dans une ville qui n'a que bien peu de communications avec l'Europe, par des acteurs arabes qui n'ont jamais quitté leur pays, et qui ne cherchent qu'à amuser leurs compatriotes, que ces scènes, dis-je, soient exactement les mêmes que les scènes jouées par nos escamoteurs sur les bords de la Seine. Et ce qui est non moins digne de remarque, c'est que j'ai vu la même chose répétée de la même manière, à quelques variations près, sur les rives du Gange, sur la côte de Coromandel et dans d'autres parties de l'Inde. Je me suis peu préoccupé de rechercher dans quel pays on montrait le plus d'habileté; mais savoir d'où cet amusement populaire usité dans tout l'ancien monde a pu tirer son origine et se répandre ensuite partout,

me paraît une question beaucoup plus importante et plus digne de fixer l'attention de quelque savant du genre de cet honorable membre de l'Institut qui n'a pas cru faire déroger la science en l'appliquant à de curieuses investigations sur l'histoire des *marionnettes* de tous les temps et de tous les pays.

Enfin, un beau jour notre nacoda nous annonça, à notre grande joie, que nous allions lever l'ancre. Il n'avait pourtant reçu aucun chargement, et il était furieux contre le scheik Abdullah, qui, disait-il, avait cherché à procurer du fret aux mauvais bâtiments du pacha d'Égypte plutôt qu'à un bon navire comme le sien. Tout ce qu'il avait pu obtenir de sa longue relâche à Cosseïr, c'étaient quelques passagers pèlerins, qu'il devait déposer à Djedda.

Nous étions alors dans la saison favorable pour naviguer dans la mer Rouge suivant le sens naturel de notre parcours, c'est-à-dire du nord au sud. En effet, cette mer, comme toutes les mers de l'Inde, est sujette, quant à la direction des vents, à deux saisons distinctes appelées *moussons;* pendant six mois, de mai à novembre, les vents soufflent du nord dans toute la lon–

gueur de cette mer, et ils soufflent du sud dans les six autres mois de l'année.

Nous nous dirigeâmes d'abord à l'est jusqu'en vue de la côte d'Arabie, que nous longeâmes ensuite. Nous eûmes un fort beau temps pour notre traversée, et trois jours après notre départ nous découvrîmes le mont Arafat, près de la Mecque. Cette montagne est un lieu de pèlerinage célèbre parmi les musulmans; aussi vîmes-nous les pèlerins que nous conduisions sortir de leur chambre en costume de dévotion. Ils s'étaient fait raser la tête, avaient ôté leurs turbans, et, au lieu de leurs habits ordinaires, ils s'étaient vêtus de deux pièces de toile, l'une roulée autour du corps, l'autre jetée sur les épaules. C'est dans cet équipage que doivent rester tous les *haggis* (c'est le nom qu'on donne à tous les musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mecque), depuis le moment qu'ils peuvent apercevoir la montagne sainte jusqu'à ce que les cérémonies soient terminées. Pendant tout ce temps ils doivent mépriser le soin de leur personne, s'abstenir du bain, laisser croître leur barbe et leurs cheveux, avoir la tête nue et jeûner. Ce ne fut pas sans intérêt que je vis le

qui l'avaient nommé, et avec les personnes de cette nation que sa qualité d'agent britannique mettait en rapport avec lui. Du reste, sa politesse et son obligeance étaient remarquables, et ces qualités savent toujours s'exprimer dans un langage qui est compris de tout le monde; si, comme tous les Asiatiques, il ne négligeait pas ses intérêts, du moins on trouvait près de lui cette intelligence des sentiments européens que les chrétiens seuls possèdent. Ainsi il avait meublé un salon où l'on pouvait se reposer sans crainte d'y être suivi par les Arabes; il offrait aux voyageurs des chambres meublées à l'européenne : ceux qui ont été privés pendant quelque temps d'un tel luxe peuvent seuls apprécier le plaisir avec lequel on le retrouve.

Nous étions, tous les passagers européens du *Mahomedié,* logés chez Malem-Youssouf, et nous y trouvâmes l'accueil le plus hospitalier; cependant, en ma qualité de Français et surtout de coreligionnaire, je fus traité par notre hôte avec une attention et des soins tout particuliers. Il avait été élevé dans la religion catholique par des missionnaires lazaristes français établis à Bagdad, et il ne parlait jamais de *ses bons pères* qu'avec la

plus grande vénération. C'était d'eux qu'il avait appris le français, qu'il comprenait et qu'il écrivait beaucoup mieux qu'il ne pouvait le parler. Il me fit voir, à moi seul bien entendu, des livres de prières en français et quelques images de piété qui lui venaient des lazaristes. Quoique depuis bien des années Malem-Youssouf n'eût pas vu de prêtres catholiques, il n'en était pas moins resté attaché à sa croyance, au milieu des nations infidèles et des hérétiques avec lesquels il était continuellement en relation. Chaque jour, matin et soir, il faisait sa prière, et, les dimanches et fêtes, il ne manquait jamais de lire l'office du jour dans un paroissien latin-français, qui faisait partie de sa petite bibliothèque pieuse. Un soir, il m'introduisit dans un petit cabinet joignant sa chambre à coucher : c'était son oratoire, où il se retirait chaque fois qu'il voulait accomplir ses actes de dévotion. Il y avait là un fort beau crucifix en ivoire placé sur un prie-Dieu ; à droite, contre la muraille, était attachée une image de la sainte Vierge, et à gauche, comme pendant, une image de saint Joseph, patron de Youssouf, qui, comme on sait, veut dire Joseph. C'étaient là tous les ornements de ce petit réduit ; quant aux

meubles, ils consistaient en un petit divan, et en une espèce de coffre d'ébène, où Malem renfermait ses livres de piété. Après avoir jeté un coup d'œil sur tous ces objets : « Voulez-vous me permettre, lui dis-je, de faire ce soir ma prière avec vous ? — Je n'osais pas vous le demander, me répondit-il, et vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. » Nous nous agenouillâmes aussitôt et nous fîmes la prière du soir, que Youssouf lisait dans la *Journée du chrétien*, et à laquelle je répondais par cœur. Il suivait attentivement sur son livre mes paroles à mesure que je les prononçais, et j'avais soin de le faire lentement pour ne pas lui rendre cet exercice trop difficile. Nous renouvelâmes presque chaque soir ces réunions pieuses pendant mon séjour à Djedda, et j'avoue que jamais peut-être je n'ai prié avec plus de ferveur que lorsque je le faisais ainsi dans le modeste oratoire de Youssouf.

La ville était gouvernée pour le pacha d'Égypte par Soliman-Aga, dont on était satisfait. Des troupes régulières occupaient une citadelle sous le commandement d'un esclave géorgien parvenu au rang de lieutenant-colonel ; la douane était administrée par un Arabe qui n'avait de re-

marquable que son prodigieux embonpoint. Le capitaine du port était Turc, et avait été prisonnier des Anglais, dont il parlait assez bien la langue. Toutes ces autorités s'entendaient, disait-on, à merveille pour voler le pacha; cet on dit n'était pas une calomnie, car le vol est en quelque sorte la base de toute administration turque.

Il y avait à Djedda bon nombre d'Européens. La plupart étaient des Français employés à titres divers dans l'armée égyptienne: l'un d'eux était un docteur français chargé de l'hôpital, et qui ne paraissait pas trop mécontent de l'administration. Il recevait en quantité convenable les médicaments nécessaires, et le service se faisait assez bien. Un autre Français, qui, dans notre service, était monté de tambour au grade de sous-lieutenant, était commandant et aide de camp d'Ahmed-Pacha, neveu de Méhémed-Ali et gouverneur de la Mecque. Les autres Européens n'étaient à Djedda que temporairement. C'étaient, pour le plus grand nombre, des Anglais de l'Inde employés de la Compagnie, ou des négociants venus pour les besoins de leur commerce. Cette réunion formait une société nombreuse, qui nous offrait

plus de distraction, pendant notre relâche forcée, que noús n'en eussions trouvé à Cosseïr.

A la fin du Ramazan, quelques jours avant les fêtes du Courban-Baïram, nous vîmes partir successivement tous les pèlerins encombrant les rues de Djedda, qui bientôt devinrent désertes. Aucun chrétien n'oserait entreprendre ce voyage pendant ce temps, car il serait mis à mort dès qu'il serait découvert. C'était, du reste, un triste spectacle que celui qu'offraient la plupart des pèlerins à leur départ de Djedda. La chaleur était parfois suffocante, et on peut penser quel effet produisaient les rayons d'un soleil brûlant tombant d'aplomb sur ces têtes nues, frappant ces corps d'hommes nés, pour la plupart, dans des climats tempérés. Bon nombre mouraient de fièvres cérébrales; d'autres se montraient avec les yeux hagards, la figure bouffie, la bouche écumante. La quantité de mendiants paraissait prodigieuse même à ceux qui avaient visité l'Égypte. La plupart sollicitaient qu'on les transportât par charité, et Méhémed-Ali avait ordonné qu'on le fît. Mais on comprend comment des Turcs exécutent de pareils ordres, comment on les entassait dans des barques, comment on les traitait, comment on les nourris-

sait, comment surtout on leur donnait de l'eau, chose si importante dans ce pays. Quelle que soit la sobriété des mahométans, si peu qu'ils tiennent aux douceurs de la vie, le pèlerinage de la Mecque est, pour ceux mêmes qui sont dans l'aisance, entouré de tant de privations, de fatigues et de dangers, que j'ai entendu évaluer, par des personnes dignes de foi, à un cinquième au moins le nombre des pèlerins qui succombaient. Cette considération n'arrête pas leurs successeurs : la mort qu'ils rencontrent en accomplissant ce devoir est pour eux une absolution de tous les péchés.

Je n'étais nullement tenté, et pour cause, d'entreprendre le voyage de la Mecque; mais j'étais curieux de connaître les détails des cérémonies auxquelles doivent assister les pèlerins. J'étais à même de recueillir ces détails d'une foule de personnes, et j'en ai profité. Leurs témoignages, contrôlés les uns par les autres, garantissent à mes yeux la certitude des faits que j'ai recueillis. Voici, du reste, comment se passent les choses.

Les pèlerins les plus riches viennent d'ordinaire fort longtemps avant la cérémonie, et ils prennent également le costume spécial dont j'ai

parlé, dès qu'ils peuvent apercevoir le mont Arafat. Arrivés à la Mecque, ils font des largesses aux établissements religieux, et vont prier aux lieux consacrés. Ces lieux sont d'abord la sainte Kaaba, vieux monument arabe, haut de trente-quatre pieds, construit, selon Mahomet, par Adam lui-même, détruit par les eaux du déluge, et relevé plus tard par Abraham et Ismaël, pour y adorer le vrai Dieu. Puis, à côté de la Kaaba, la fameuse pierre noire encadrée d'argent. Cette pierre, qui servait autrefois d'idole aux Arabes païens, avait été, selon la tradition musulmane, apportée à Abraham par l'archange Gabriel, lors de l'édification du temple. Sa couleur primitive était blanche; mais les larmes abondantes que les péchés des hommes ont fait répandre à l'archange en ont terni l'éclat, et elle est devenue noire. Le prophète a voulu qu'elle servît d'objet de contemplation aux fidèles pendant la prière. Les inégalités qu'on remarque sur sa surface proviennent, dit-on, des baisers et des pieux attouchements des pèlerins. Près du temple se trouve aussi la fontaine sacrée, que la tradition regarde comme la source indiquée par Dieu à Agar, qui allait périr de soif avec son fils Ismaël. La vente de l'eau de

cette source produit des sommes énormes aux gardiens de la Kaaba. Enfin, le pèlerinage à Médine complète les principaux actes de dévotion, qui ne suffisent pas encore toutefois pour donner le titre de *haggi*. Ce qui est encore obligatoire pour conférer ce titre, c'est la présence des pèlerins sur le mont Arafat, lorsqu'on y fait la prière à midi, le jour fixé, et qu'on a vu le principal mollah agiter un mouchoir pendant que l'on crie l'*Allah ek ber,* qu'une foule aussi considérable ne pourrait entendre. On comprend que les autres cérémonies, pouvant se faire à volonté et à des jours indéterminés, n'occasionnent pas trop d'encombrement; mais il n'en est pas de même du pèlerinage au mont Arafat, qui doit s'accomplir au jour et à l'heure indiqués. Rien n'égale la confusion qui règne alors à la Mecque, et sur toute la route qui conduit à l'Arafat. Comme on marche sans ordre, les chameaux se heurtent et tombent; puis succèdent le plus grand tumulte et des batailles où nombre de personnes sont blessées, où il n'est pas rare que des individus soient écrasés ou étouffés par la foule. Notre nacoda, par exemple, revint assez maltraité; dans une de ces bagarres il avait été renversé, et avait roulé sur

le revers de l'Arafat, en se faisant de nombreuses blessures. Aussitôt que la prière sur l'Arafat est terminée, des courriers sont expédiés dans toutes les directions pour en porter la nouvelle, et ceux à qui ils l'annoncent leur font des présents. On en dépêche plusieurs à Constantinople, et le premier qui arrive reçoit du sultan une forte récompense. Autrefois le concours des pèlerins à la Mecque était beaucoup plus considérable qu'il ne l'est de nos jours, et l'on s'aperçoit qu'il va toujours diminuant d'année en année.

Une fois la fête du mont Arafat terminée, chaque pèlerin regagne comme il le peut son pays. Aussi nous ne tardâmes pas à voir arriver notre nacoda avec son équipage, tout fier de pouvoir désormais ajouter à son nom celui de *haggi*. Rien ne s'opposant à notre départ, nous fîmes nos préparatifs le plus promptement possible. Je me séparai, presque les larmes aux yeux, de Malem-Youssouf, et nous nous embarquâmes. Une dizaine de pèlerins indiens mahométans prirent passage sur notre navire, et remplacèrent ceux que nous avions amenés de Cosseïr. Pour tout chargement, Méhémed-Ismaël ou Haggi-Ismaël, comme il se faisait maintenant appeler,

reçut trente jeunes autruches que Malem-Youssouf envoyait vendre dans l'Inde.

Je me croyais enfin débarrassé des relâches, et j'espérais, quand nous partîmes de Djedda, que nous allions nous diriger directement sur Bombay; mais je comptais sans notre hôte, c'est-à-dire sans notre nacoda. Il fallut encore nous arrêter à Déida, où Méhémed-Ismaël prit un chargement de café de l'Yémen, puis enfin à Moka, où il compléta son chargement de la même denrée. Dans ce dernier port nous eûmes au moins l'avantage de trouver un nouveau compagnon de voyage, dont la société et la présence à notre bord nous dédommagèrent amplement du temps perdu. C'était un capitaine nommé M. Melvill, qui, venu de Londres avec des dépêches de la cour des directeurs, arrivait de Suez dans un bateau arabe. Il prit passage sur *le Mahomedié* à condition qu'on partirait immédiatement. Cette fois Méhémed tint parole, et nous mîmes à la voile dans l'après-midi. Notre traversée dans la mer des Indes fut pénible; mais, grâce à M. Smith et à M. Melvill, qui était aussi un marin consommé, nous ne courûmes aucun danger. Enfin, après bien des peines, nous

arrivâmes en vue de Bombay, et là nous fûmes obligés de nous fâcher sérieusement, parce que le nacoda, n'osant ni entrer sans pilote, ni virer de bord pour l'attendre, nous conduisait sur les rochers du fanal. Nous en approchâmes tant, que le canon d'alarme tira deux fois pour nous en avertir. Nous envoyâmes le nacoda dans sa chambre, et M. Smith, secondé par M. Melvill, nous fit entrer heureusement dans le port.

CHAPITRE IV

Aspect de Bombay. — Débarquement. — Réception chez M. Ritch. — Hommage rendu à l'hospitalité anglaise dans l'Inde. — La société anglaise dans ce pays. — Mes occupations pendant les premiers jours de mon arrivée. — J'apprends par les journaux la mort du général Allard. — Réflexions et résolution que cette nouvelle m'inspire. — Détails sur la mort du général Allard. — Mes amis me détournent de ma résolution de revenir en Europe.

Quand on a passé plusieurs mois dans des pays aussi désolés qus l'Égypte et l'Arabie, il est difficile d'exprimer le sentiment de plaisir qu'on éprouve à voir devant soi une ville tout européenne dans son apparence, entourée de jolies campagnes et parée d'une belle végétation, tandis qu'une foule innombrable de vaisseaux se balancent dans le port, et que partout se manifeste une activité extraordinaire. Nous n'entrions pas cependant à Bombay dans le temps où la petite île sur laquelle elle est bâtie se présente sous son plus bel aspect; nous étions dans la saison des pluies, et les lourds nuages qui à

cette époque couvrent le ciel, les grosses et longues vagues qui agitènt sa rade et ont une si sombre couleur, lui donnaient un air de tristesse qui ne nous frappa guère, tant nous étions satisfaits de toucher enfin une terre où régnait la civilisation. Après nous être avancés dans la rade pour nous trouver à l'abri de la haute mer, nous avions jeté l'ancre; le pilote du port vint nous joindre, et nous fîmes dans l'intervalle nos dispositions pour nous rendre à terre. Puis, afin d'éviter le bruit et d'être plus tôt débarqués, nous allâmes nous établir dans le bateau-pilote, qui attendait le rapport destiné aux autorités. Aussitôt que ce rapport fut terminé, notre pilote nous conduisit à terre.

MM. Melvill et Smith nous quittèrent pour aller, chacun de leur côté, rendre compte de leur mission. Le capitaine Thurth, qui avait longtemps résidé à Bombay, resta pour nous piloter, Édouard Piercy et moi. Nous montâmes tous dans des palanquins (1), et le capitaine nous conduisit chez son correspondant et son ami,

(1) Le palanquin est une espèce de litière portée par des hommes sur leurs épaules. Ce véhicule est fort usité dans les Indes et en Chine.

M. Ritch, qui nous reçut avec la plus grande bienveillance. Sir Édouard n'était pas un étranger pour M. Ritch, car il avait des lettres de recommandation de Londres pour cette maison, une des premières du commerce de Bombay; mais moi je n'avais aucun titre, pas même celui de compatriote, comme mes compagnons de voyage, pour mériter l'attention du chef de cette maison. Cependant je puis dire qu'il ne fit aucune différence entre nous trois, et que j'ai à me louer d'une manière toute particulière des nombreuses marques d'indulgence et de bonté qu'il m'a prodiguées.

Je croirais manquer à un devoir de reconnaissance, si, dès mon arrivée, je ne m'empressais de déclarer que dans les relations particulières que j'ai été assez heureux pour entretenir avec les Anglais de l'Inde pendant un séjour de plusieurs années, j'ai trouvé la plus noble et la plus franche hospitalité, des sentiments élevés et généreux, comme aussi j'ai admiré leur loyauté, et l'ordre et la bonne harmonie qui paraissaient régner dans leur intérieur. Il est bien entendu que je ne parle ici que des relations privées, et nullement de la politique du gouvernement.

Non-seulement la société dans l'Inde ne m'a pas semblé inférieure à celle de l'Europe, mais à beaucoup d'égards je l'ai trouvée incontestablement supérieure. Là il n'est pas un homme qui ne se fît remarquer dans les cercles de Paris et de Londres, soit par ses connaissances acquises dans de longs voyages, soit par sa facilité à parler des langues étrangères. Nulle femme n'y vient sans avoir reçu une éducation soignée, et sans avoir acquis des idées plus étendues que celles des personnes de son sexe qui ne sont pas sorties de leur pays. Les loisirs sont plus grands, aussi bien que les fortunes; la régularité de l'existence laisse plus de temps à l'étude; les bibliothèques sont nombreuses, et nul ouvrage important ne paraît en Europe qu'on ne le trouve dans l'Inde un ou deux mois après.

Les premiers jours de notre arrivée à Bombay furent employés à visiter la ville; le capitaine Thurth la connaissait parfaitement, et il se chargea de nous en faire les honneurs. Mais nous étions au plus fort de la mousson; la pluie tombait sans cesse, et nous ne pouvions sortir qu'en palanquin, dans les rares intervalles où le ciel s'éclaircissait un peu. Nous finîmes

par renoncer à ces excursions, qui ne nous permettaient de voir qu'imparfaitement les objets, pour rester soit chez M. Ritch, soit dans les bibliothèques, où j'étudiais l'indoustani. La lecture des journaux était aussi pour moi un délassement d'autant plus agréable que j'en étais depuis longtemps privé. Il se publie plusieurs feuilles périodiques à Bombay, et je remarquai avec étonnement le talent, la science, et surtout les vues d'utilité qui président à leur rédaction ; je ne pouvais m'empêcher de les comparer avec le fatras, l'inutile verbiage et la profonde ignorance qui caractérisent la plupart des feuilles européennes.

C'est en lisant un de ces journaux que j'appris une nouvelle qui était pour moi du plus haut intérêt, et qui allait peut-être arrêter dès son début mon projet de voyage dans l'Inde. L'article en question était à peu près ainsi conçu : « On nous écrit de Lahore que, depuis la mort de son ami le général Allard, la santé du maharadjah Runjet-Sing paraît sérieusement altérée. Soit chagrin de cette perte, qui le prive d'un des plus puissants soutiens de son trône, soit crainte pour l'avenir de sa dynastie, le fait est qu'il s'est opéré un changement remarquable dans les

habitudes et dans la conduite du roi de Lahore. Lui qui était, jusqu'à ces derniers temps, d'une activité incroyable, qui ne prenait pas un instant de repos, il reste maintenant enfermé pendant des jours et des semaines entières, sans parler à personne qu'à quelques confidents intimes. Ceux-ci, interrogés, répondent d'un air mystérieux, qui inspire encore la défiance. Dans les rares circonstances où il s'est montré en public, on a remarqué un changement extraordinaire dans sa physionomie; ses yeux ont perdu leur vivacité, ses traits sont décomposés, et son teint a pris une couleur cadavéreuse. Si tous ces symptômes sont les signes d'une prochaine catastrophe, d'autres signes annoncent qu'elle est prévue, et que la mort de Runjet-Sing sera suivie d'une révolution complète dans son empire. De sourdes rumeurs circulent dans le peuple, une agitation à peine contenue se manifeste dans l'armée, et tout présage l'approche d'une tempête, etc. etc. » L'article se terminait par cette réflexion du journaliste : « Si les informations de notre correspondant sont exactes, et nous avons tout lieu de les croire telles, la compagnie des Indes doit se tenir sur ses gardes en

vue d'un événement qui peut arriver d'un moment à l'autre. Nous sommes trop convaincus de la haute sagesse de ses directeurs pour ne pas être pleinement rassurés d'avance sur les mesures qu'ils sauront prendre en pareille occurrence, afin de ne pas se trouver au dépourvu quand la catastrophe arrivera, si elle doit arriver. »

J'étais seul dans ma chambre quand je lus cet article. Je brûlais d'avoir des éclaircissements; mais M. Thurth et Édouard étaient allés faire une visite officielle au commandant de la citadelle, et M. Ritch était à son bureau. Je ne pouvais espérer de revoir ces messieurs qu'à l'heure du dîner, c'est-à-dire dans deux heures. Que ces deux heures me parurent longues! que de réflexions douloureuses je fis pendant ces éternelles cent vingt minutes! Voilà donc tous mes rêves évanouis! voilà mon avenir brisé! Après avoir à peine touché le rivage de l'Inde, il ne me reste plus qu'à retourner sur mes pas et à aller tristement végéter en France!... Si cependant je persistais à me rendre à Lahore, me dis-je un instant, ne trouverais-je pas également un appui dans les officiers français qui s'y trouvent encore? Mais obtiendrais-je d'eux

la même protection que j'avais droit d'attendre du général Allard? Ils n'avaient pas connu mon père, ils ne connaissaient pas le colonel C... F..., l'ami particulier du général. Ils auraient pour moi tout au plus les égards dus à un compatriote qu'on rencontre loin de son pays, et qui se trouve dans une position embarrassante. Et d'ailleurs, quand ils le voudraient, pourraient-ils m'être sérieusement utiles? Si Runjet-Sing vient à mourir, conserveront-ils quelque crédit sous son successeur? et si une révolution éclate dans ce pays, n'en pourront-ils pas être eux-mêmes les premières victimes?

Le colonel C... F... avait bien prévu le cas où Runjet-Sing viendrait à mourir; mais il supposait que le général, à peine âgé de cinquante-cinq ans, lui aurait survécu, que, par son ascendant sur l'armée régulière, il aurait affermi le trône de son successeur; et voilà précisément l'imprévu qui arrive, et ruine toutes mes espérances..... » Ces réflexions, qui agitèrent mon esprit pendant deux heures, se terminaient toujours par cette conclusion, que je n'avais d'autre parti à prendre que de retourner en France.

Enfin mes amis arrivèrent. Il paraît que la nouvelle que je venais d'apprendre avait fait sur moi une telle impression, que mes traits en étaient bouleversés. Sir Édouard en m'apercevant accourut à moi, et me prenant la main avec affection :

« Qu'avez-vous, cher Ned ? s'écria-t-il; seriez-vous malade? L'air de ce pays n'est pas sain, il est vrai; surtout dans cette saison; mais il y a si peu de temps que nous sommes arrivés, que je ne croyais pas qu'il eût pu déjà exercer son influence sur vous.

— Rassurez-vous, mon ami; grâce à Dieu, je ne suis point malade, mais je suis péniblement affecté par ce que je viens de lire dans ce journal; » et je lui montrai l'article, qu'il parcourut d'un bout à l'autre. Comme je lui avais depuis longtemps fait part de mes projets, il comprit toute la contrariété que je devais éprouver.

« Je prends, me dit-il, une part très-vive à votre cruel désappointement; mais, après tout, vous êtes homme, mon cher, et vous ne devez pas vous laisser abattre. Allons dîner, et, tout en mangeant, nous aviserons peut-être à quelque moyen de vous aider dans votre situation. » Et il m'entraîna vers la salle à manger.

J'avoue que je me sentais fort peu d'appétit; mais j'étais désireux de savoir quand et comment le général Allard était mort : l'article du journal en parlait comme d'un événement arrivé déjà depuis quelque temps. Dès que M. Ritch fut au courant de ce qui me préoccupait si vivement, il s'empressa de me satisfaire.

« Le général Allard est mort le 23 janvier dernier, me dit-il, et je m'étonne que vous n'ayez pas su cet événement avant votre départ d'Europe; car nos journaux parviennent maintenant à Londres en moins de deux mois. A quelle époque avez-vous quitté Paris?

— J'ai quitté Paris au commencement d'avril, et Marseille le 15.

— Alors je comprends que vous ayez pu n'en pas être instruit, car le premier journal de Bombay qui a annoncé cette mort a paru le 23 février; le paquebot n'est parti pour l'Europe que vers la fin de février; les dépêches dont il était porteur n'ont dû parvenir à Londres qu'après votre départ de France (1).

(1) En effet, la première nouvelle de la mort du général Allard a été annoncée dans le *Moniteur* du 20 avril 1839.

— Et pourriez-vous me donner quelques détails sur cet événement?

— Je n'en connais pas d'autres que ceux qui sont contenus dans le numéro du *Bombay-Times* du 6 mars dernier, que je vais vous communiquer. » Il fit signe à un de ses jeunes associés qui dînait avec nous; celui-ci se leva, et quelques minutes après m'apporta le numéro en question, où je lus l'article suivant:

DÉTAILS SUR LA MORT DU GÉNÉRAL ALLARD.

« Cet homme, dont la destinée tient du ro-
« man, a succombé, comme Bonaparte, à une
« affection du foie. Il a éprouvé une première
« attaque tandis qu'il passait en revue la légion
« française (c'est-à-dire organisée à la française),
« à Pichavor, où il avait pris position depuis l'af-
« faire de Jawrood...

« Il a été saisi sur le lieu même de plusieurs
« vomissements, et on l'a aussitôt transporté dans
« sa tente, où il a été secouru par le docteur
« Lord, à présent au service spécial, pour le gou-
« vernement anglais, à Pichavor. Le troisième
« et le quatrième jour, il se trouvait beaucoup

« mieux; mais il fut de nouveau saisi des mêmes
« symptômes, et succomba victime du mal le
« 23 janvier, huit jours après être tombé ma-
« lade.

« D'après des renseignements sur lesquels on
« peut compter, il paraît que la maladie du géné-
« ral a été reconnue mortelle; c'était une affec-
« tion, non pas du foie, comme nous l'avons dit
« par erreur, mais du cœur, dont il souffrait de-
« puis plusieurs années. Il a conservé sa présence
« d'esprit jusqu'au dernier moment, et quelques
« instants avant sa mort il avait reçu les officiers
« de son corps, et s'était entretenu avec eux
« pendant quelque temps.

« Le général a manifesté le désir d'être enterré
« à Lahore; son corps a été embaumé, et, pour
« l'y transporter de Pichavor, les troupes se sont
« formées sur une double haie, au milieu de la-
« quelle marchait le convoi, suivi des officiers,
« du docteur Lord, et de plusieurs chefs seikhs de
« distinction. Le 9 février, le corps est arrivé sur
« les bancs de Jotlam, où la mission britannique,
« maintenant en route pour Pichavor, était
« campée.

« Le lieutenant-colonel Wade, pour honorer la

« mémoire d'un officier de haut rang au service
« de Runjet-Sing, et par égard personnel pour un
« personnage qu'il avait longtemps connu à la
« cour du maharadjah, sortit, accompagné de ses
« officiers, pour conduire le corps de l'autre côté
« de la rive, à la tente dressée pour le recevoir,
« près du lieu où était campée la mission.

« A l'arrivée du corps à Lahore, le maharadjah
« a ordonné qu'il fût reçu et enterré avec les hon-
« neurs militaires dus à son rang; et l'on dit que,
« d'après le désir exprimé par MM. Court et Avi-
« tabile (deux officiers français amis du général
« et au service du maharadjah), le corps restera
« exposé pendant un jour ou deux avant d'être
« mis en terre.

« Le général Allard laisse en France une veuve
« d'origine indienne, qui a embrassé la religion
« catholique, et cinq enfants, qui habitent avec
« la famille du général la petite ville de Saint-
« Tropez.

« La mort du général Allard est une perte ir-
« réparable pour le royaume de Lahore (1). »

Quand j'eus terminé la lecture de cet article,

(1) L'article que nous venons de citer est reproduit par le *Moniteur* du 19 mai 1839.

lecture que je fis à haute voix, M. Ritch ajouta quelques détails insignifiants qu'il tenait de ses correspondants; puis il ajouta :

« Je suis parfaitement de l'avis du journaliste; oui, la mort du général Allard est une perte irréparable pour le royaume de Lahore, et maintenant je doute fort que l'empire des Seikhs ait une existence beaucoup plus longue que l'existence du maharadjah actuel, existence très-chancelante, d'après l'article que vous avez lu dans le *Bombay-Times* d'aujourd'hui.

— Je pense comme vous, reprit le capitaine Thurth; d'après ce que j'ai entendu dire, Runjet-Sing laisse deux ou trois prétendants à sa succession, et nous savons par expérience ce qui va en résulter. Chacun aura un parti qui le soutiendra, la guerre civile éclatera; puis, après des flots de sang versé, l'empire se divisera, et la compagnie anglaise sera probablement obligée d'intervenir pour empêcher ce malheureux pays de se détruire lui-même par l'anarchie. Ma foi, monsieur Destresnes, si j'ai un conseil à vous donner maintenant, c'est de renoncer à votre projet d'aller chercher fortune dans ce pays-là.

— J'avais déjà pris cette résolution aussitôt

après avoir lu l'article du journal d'aujourd'hui. J'ai abandonné tout à fait mes projets pour Lahore, et je ne songe plus maintenant qu'à retourner en France, par le premier paquebot qui partira pour l'Europe.

— Comment, comment? s'écria sir Édouard Piercy, vous parlez de retourner en Europe, et vous ne faites qu'arriver aux Indes?

— Et que voulez-vous que j'y fasse, maintenant que je n'ai plus devant moi un but vers lequel je puisse me diriger, et que, de plus, j'ai perdu la personne qui pouvait m'aider à l'atteindre?

— Mais, mon cher Ned, est-ce qu'à votre âge, avec vos talents, on doit se désoler pour un but manqué, pour une espérance évanouie? Est-ce qu'il ne peut pas s'ouvrir devant vous d'autres carrières que celle que vous aviez en vue, et qui, bien que différentes, n'en soient pas moins avantageuses, et peut-être davantage? Tenez, pour mon compte, je vous voyais avec peine engagé dans cette entreprise, qui, malgré la protection puissante du général Allard, ne me paraissait point devoir vous offrir un avenir aussi assuré et aussi brillant que vous le rêviez. Je me serais

bien gardé toutefois de vous en détourner, parce que votre résolution était arrêtée, et que je n'avais aucun droit à me mêler de vos affaires. Seulement, je voyais avec regret approcher le moment de notre séparation, et en apprenant la nouvelle qui vous a si péniblement affecté, je vous avouerai que, tout en partageant votre peine, je n'ai pu me défendre d'un sentiment de satisfaction, en pensant que nous pourrions fort bien ne pas nous séparer. Et voilà précisément que vous parlez de nous quitter!

— Je vous remercie, mon cher Édouard, de vos bons sentiments pour moi; mais, encore une fois, que voulez-vous que je fasse dans ce pays, où je suis étranger, inconnu, sans appui et sans protection?

— Et pour qui donc nous prenez-vous, M. Ritch, M. Thurth et moi? Croyez-vous que l'offre de notre amitié n'ait été qu'un mot, et qu'elle doive vous manquer juste au moment où vous aurez besoin d'en avoir des preuves positives?

— Encore une fois, je ne doute pas de votre amitié; mais ne serait-ce pas en abuser que d'attendre de vous quelque chose au delà de ces

marques de bienveillance et de bonté dont vous m'avez déjà comblé, et d'exiger encore?...

— Pas un mot de plus, interrompit sir Édouard, ou nous nous fâcherons. Ce qui nous reste à faire pour vous nous regarde, ces messieurs et moi. Nous en causerons ensemble, et quand nous aurons décidé quelque chose, nous vous en ferons part. Vous jugerez alors si cela vous convient; sinon, vous serez toujours libre de retourner en Europe. »

M. Ritch et le capitaine confirmèrent les paroles de sir Édouard. L'arrivée d'un domestique, annonçant que Mme Ritch nous attendait dans le salon pour prendre le thé, coupa court à notre entretien, et il ne fut plus question de cette affaire dans le reste de la soirée.

CHAPITRE V

Événements qui suivirent la mort du général Allard dans le royaume de Lahore. — Mort de Runjet-Sing. — Anarchie effroyable. — Guerre entre le royaume de Lahore et la compagnie des Indes. — Défaite des Seikhs. — Traité de paix. — Division du royaume de Lahore. — Le roi actuel placé sous la dépendance de la compagnie. — Proposition que me font mes amis. — J'entre en qualité de secrétaire chez un inspecteur de la compagnie des Indes. — Portrait de M. Paterson. — Mes occupations auprès de lui. — Description de Bombay. — Ses monuments.— Statue de lord Cornwallis. — Le fort. — L'esplanade. — La ville proprement dite. — L'île de Bombay. — Tentes élevées sur le bord de la mer. — Importance du port de Bombay. — Étonnante variété de la population. — Une journée à Bombay. — Le lever du soleil. — Le bain. — Le déjeuner. — Les affaires. — Le *lunch* ou *tiffin*. — La promenade. — Le dîner. — Les Indiens, les mahométans, les parsis. — Les Portugais. — Sort déplorable de ces derniers.

Avant de continuer le récit de ce qui me concerne personnellement, je crois nécessaire d'anticiper un peu sur les événements, et de raconter en quelques mots ce qu'il advint du royaume de Lahore après la mort du général Allard. Le lecteur jugera si j'ai été bien inspiré quand j'ai renoncé au projet d'aller chercher fortune dans ce pays-là.

Les prévisions du journaliste de Bombay ne tardèrent pas à s'accomplir. Le maharadjah Runjet-Sing mourut vers la fin de 1839 ou au commencement de 1840. Aussitôt éclata la plus violente anarchie. Runjet-Sing avait laissé un fils nommé Karrack-Sing; il était idiot, et incapable de tenir les rênes du gouvernement. Dhyan-Sing, frère et premier ministre de Runjet, seul capable de continuer l'œuvre de son frère, voulut disputer la couronne à son neveu. La compagnie des Indes, qui avait intérêt à voir l'empire des Seikhs se briser et se dissoudre pour en recueillir les fragments, n'était nullement disposée à laisser passer le pouvoir entre les mains habiles et énergiques de Dhyan-Sing. Elle eut l'adresse de faire reconnaître les droits de Karrack-Sing, et s'engagea à garantir la succession du trône dans la descendance directe de ce prince. Elle espérait, au moyen de l'idiotisme de Karrack, établir son influence à Lahore en envoyant un *résident* dans cette ville, tandis que Runjet n'avait jamais voulu recevoir qu'un simple chargé d'affaires, qui encore n'avait pas le droit de passer le Sutledje, obligé qu'il était de résider à Loudianah, sur l'extrême frontière du territoire anglais.

Dhyan-Sing fit mourir Karrack-Sing et son fils (1840). La branche directe semblait éteinte. Dhyan-Sing donna la couronne à Shère-Sing, fils adoptif de Runjet, dont il était sûr. Les Anglais, trop occupés au Caboul, ne s'opposèrent pas à l'avénement de ce prince, qui monta sur le trône en février 1841. Dhyan-Sing appela aussitôt au pouvoir deux de ses frères, et leur confia les postes les plus importants.

Mais Shère-Sing, bientôt las du joug de Dhyan, rechercha l'appui de la compagnie anglaise, décidé, pour l'obtenir, à sacrifier les intérêts de son pays. Dhyan le fit assassiner (septembre 1843) par Ajit-Sing, parent éloigné de Runjet-Sing, qui égorgea les femmes et les enfants de Shère. Ajit croyait avoir ainsi mérité la couronne, lorsqu'il apprit que Dhyan voulait donner le trône à Dhalip-Sing, autre enfant adoptif de Runjet. Dhyan fut tué; mais il fut bientôt vengé : Hira-Sing, son fils, aidé de l'armée, prit Lahore, égorgea Ajit et ses partisans, mit Dhalip-Sing sur le trône, et partagea le pouvoir avec Rande-Chanda, mère du nouveau roi, et l'une des femmes de Runjet.

Toutes ces révolutions, faites par l'armée,

l'avaient transformée en une véritable garde prétorienne toute-puissante : les soldats disposaient des grades, des places et même du trône.

Hira-Sing, homme de talent, comme son père, eut à lutter contre ses oncles Goulab-Sing et Soucheyt-Sing; contre les intrigues de la compagnie des Indes, dont cette effroyable anarchie faisait si bien les affaires; contre la reine mère et son frère Jowahír-Sing, effrayés de son ambition et de ses talents; enfin contre deux autres enfants adoptifs de Runjet, qui réclamaient le trône. Soucheyt fut tué par Hira; celui-ci le fut à son tour par l'armée (1844). Rande-Chanda et son fils conservèrent le trône; mais leur pouvoir fut bientôt après réduit à fort peu de chose par l'institution d'un conseil supérieur (*panth*), composé des principaux officiers de l'armée, et dans lequel résidait toute l'autorité. Jowahir-Sing, frère de la reine, fut tué en septembre 1845, dans une insurrection; bientôt après, certains mouvements de troupes opérés par les Anglais sur le Sutledje ayant été regardés par le *panth*, peut-être non sans raison, comme une déclaration de guerre, l'armée seikh prit l'offensive (décembre 1845), et commença la guerre contre sa redoutable rivale. Elle

fut vaincue cinq fois, malgré son audace et sa ténacité, et la guerre se termina, le 9 mars 1846, par un traité de paix dans lequel l'Angleterre se fit céder le pays entre le Bias et le Sutledje, força la cour de Lahore à reconnaître comme roi indépendant Goulab-Sing, dans le royaume de Cachemire, de sorte que l'ancien royaume de Lahore se trouva divisé en deux. Goulab se reconnut vassal de la compagnie; il s'engagea à joindre ses troupes à celles de l'Angleterre, dans les opérations qui auraient lieu sur son territoire. Quant au maharadjah Dhalip-Sing, il fut reconnu indépendant de l'Angleterre; mais il accorda à la compagnie le droit de faire traverser à ses troupes ses États et l'Indus, et celui de tenir garnison dans sa capitale, sous prétexte d'y maintenir l'ordre; il lui céda toute son artillerie; il s'engagea à réduire son armée à vingt mille fantassins et douze mille cavaliers, et à ne plus y admettre d'Européens. Un résident anglais fut établi à Lahore; le premier ministre du maharadjah dut être nommé par l'Angleterre.

Cette puissance a pris, comme on le voit, ses mesures pour enlever au Lahore, quand elle le jugera à propos, l'ombre d'indépendance qu'elle lui a laissée.

La plupart des faits que je viens de raconter très-sommairement, se sont accomplis pendant mon séjour dans l'Inde; les autres ont eu lieu depuis mon retour en Europe. Maintenant je reviens à mon récit.

Quelques jours après la conversation que j'ai rapportée à la fin du chapitre précédent, Édouard Piercy entra gaiement dans ma chambre :

« Bonjour, cher Ned ; je vous apporte une nouvelle qui, je pense, vous fera plaisir. M. Ritch et le capitaine vous ont trouvé un emploi qu'ils ont jugé convenable, et que vous pourriez au besoin, si cela vous arrangeait mieux, changer plus tard pour un autre plus avantageux. Voici de quoi il s'agit. M. Ritch connait beaucoup un des inspecteurs de la compagnie, nommé sir Arthur Paterson. Il a besoin d'un second secrétaire connaissant parfaitement la langue française. Sur la demande de M. Thurth, M. Ritch vous a proposé pour cette place, et vous avez été accepté provisoirement, jusqu'à ce que vous ayez été présenté à sir Arthur et que vous vous conveniez mutuellement.

— Je pourrais convenir, répondis-je, sous le rapport de ma connaissance de la langue fran-

çaise; mais n'est-il pas nécessaire de posséder aussi à fond la langue anglaise? et vous savez que, sous ce rapport, je laisse beaucoup à désirer.

— Vous en savez tout autant qu'il est nécessaire. Vous n'auriez rien à rédiger en anglais, ceci est l'affaire du premier secrétaire. Comme sir Arthur a dans ses attributions spéciales la correspondance avec les autorités françaises de Pondichéry et des autres établissements français dans l'Inde, vos fonctions se borneraient à traduire cette correspondance en anglais, et à rédiger en français les réponses de sir Arthur. Ce seraient là vos fonctions officielles, patentes, véritable sinécure, car la correspondance en question n'est pas très-compliquée; mais sir Paterson désire de plus trouver en vous un homme capable de le perfectionner lui-même dans la langue française, qu'il a sue assez bien autrefois, mais qu'il a presque totalement oubliée par défaut d'usage. Il ne s'agit pas de lui enseigner les principes de la grammaire comme à un écolier; non, il ne songe pas à vous traiter comme un professeur ou un maître de langue, il voudrait seulement s'entretenir familièrement avec vous en français, et que vous le reprissiez des fautes qu'il ferait contre la langue et

la prononciation; puis, de temps en temps, il aimerait à étudier avec vous vos meilleurs auteurs, tant poëtes que prosateurs. Voilà en quoi consisterait votre emploi, tant public que particulier.

« Voici maintenant quels en sont les avantages : vous recevriez de la compagnie une somme de deux cent cinquante livres sterling pour vos appointements de deuxième secrétaire; puis sir Paterson y ajouterait pareille somme pour la peine que vous prendriez de le perfectionner dans votre langue; enfin vous seriez nourri et logé chez lui, et quand vous voyageriez, ce qui arriverait assez souvent, ce serait aux frais de la compagnie. Voyez, mon cher Ned, si cela vous convient. J'ajouterai encore, pour vous décider, que dans deux mois vous partiriez avec sir Arthur pour Calcutta, en passant par Delhi, Agra, Bénarès, etc., et qu'il est probable que le capitaine Thurth et moi nous serons du voyage, car c'est vers cette époque que nous devons être rendus à notre corps. »

Cette proposition était réellement trop séduisante pour ne pas être acceptée sans réflexion. Aurais-je jamais pu rêver rien de mieux dans

la triste position où je me trouvais ? Je me voyais tout à l'heure presque abandonné et sans ressources, et voilà qu'on m'offrait une place rapportant plus de douze mille francs, et de plus la perspective de parcourir l'Inde sans frais, de la manière la plus sûre et la plus agréable ! Je remerciai vivement sir Édouard, et je lui dis que toute ma crainte était maintenant que je ne fusse pas jugé digne par sir Arthur de l'emploi qu'il me destinait.

« Que cela ne vous inquiète pas, me répondit-il; sir Arthur est un homme simple, sans prétentions, qui n'a rien de cet orgueil qu'on reproche souvent, et à juste raison, à notre aristocratie, ni de cette insolence qui est trop souvent l'apanage des parvenus de notre pays, qu'on a flétris du nom de *nababs* (1); et cependant je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de ces nababs qui soient plus riches que M. Paterson. »

Bref, pour ne pas fatiguer le lecteur d'une foule de détails inutiles, je dirai que l'affaire s'arrangea comme me l'avait annoncé sir Édouard. Je fus présenté à M. Paterson par M. Ritch et par

(1) Les nababs sont des princes indiens, et l'on donne assez souvent ce nom aux Anglais qui se sont enrichis dans l'Inde.

le capitaine Thurth. Je trouvai en lui un homme plein de bon sens et de raison, mais dont l'éducation primitive avait été extrêmement négligée. Il était né dans une famille très-pauvre des environs de Liverpool, et il avait commencé par être simple ouvrier sur le port de cette ville; puis il s'était peu à peu élevé par son travail, son intelligence et sa persévérance, jusqu'à une haute fortune, et aux fonctions d'inspecteur de la compagnie des Indes. Mais, quoiqu'il eût acquis en même temps que de grandes richesses des connaissances fort étendues et très-variées, il sentait qu'il lui manquait ce quelque chose que donne seule une bonne première éducation, et auquel il est bien difficile de suppléer quand on est arrivé à un certain âge. Ce sentiment lui laissait une sorte de timidité quand il se trouvait en présence de personnes instruites, et il lui fallait un certain temps pour la vaincre; alors on reconnaissait un homme plein de raison, de sagacité et de jugement. Ajoutez à ces qualités une loyauté, une droiture à toute épreuve, et une grande expérience des affaires, et vous ne serez pas surpris que le simple ouvrier de Liverpool fût devenu un des plus riches négociants de l'Inde, et que la com-

pagnie eût en lui une pleine confiance et recourût souvent à ses lumières et à ses conseils.

Tel est le personnage avec lequel je me suis trouvé en rapports intimes pendant tout le temps de mon séjour dans l'Inde; depuis que nous nous sommes séparés, je n'ai cessé d'entretenir avec lui des relations toujours agréables et faciles.

Dès le jour même de ma présentation à sir Paterson, je parus lui convenir, et le surlendemain je fus installé dans mes nouvelles fonctions. Ce n'était, en effet, comme me l'avait dit sir Édouard, qu'une véritable sinécure pour ce qui concernait le rôle officiel; quant à la seconde partie, elle était plus importante que ne me l'avait fait entendre mon ami Édouard. En effet, M. Paterson avait appris le français, comme sa langue maternelle, par routine, et il parlait l'une et l'autre sans se douter des premières règles de la grammaire. Lorsque je fus un peu plus familier avec lui, et que je vis que j'avais gagné sa confiance, je lui dis qu'il serait bon de revenir sur les premiers principes et de reprendre pendant quelque temps les études grammaticales. « Je n'osais pas vous le demander, me répondit-il, mais c'est là mon plus grand désir. Et ne pourrais je

pas en même temps, ajouta-t-il, étudier la grammaire anglaise?

— Certainement, répondis-je, il vous sera facile de repasser l'une et l'autre grammaire ensemble.

— Que parlez-vous de repasser? reprit-il avec tristesse, dites donc d'apprendre pour la première fois; car, je dois vous l'avouer, je n'ai jamais été à l'école, et je donnerais la moitié de ma fortune pour savoir ce que des enfants de quatorze à quinze ans ont appris dans les écoles ou dans les colléges. Mais, je vous prie, ne dites à personne que vous me donnez des leçons comme à un petit écolier, ce serait à me faire montrer au doigt. Je m'aperçois bien souvent que je fais des fautes grossières en parlant, et j'ai surpris plus d'une fois le sourire sur les lèvres de ceux qui m'écoutaient; je m'excuse en disant que mes études ont été assez négligées, que les affaires m'ont fait oublier le peu que je savais; mais pour rien au monde je ne voudrais qu'on sût que je n'ai jamais rien appris. »

Je le rassurai de mon mieux; et quand je lui dis que ce n'était point comme à un petit écolier que je prétendais lui donner des leçons, mais

comme à un homme dont l'intelligence et le jugement étaient formés, que ce serait l'affaire de six mois ou un an au plus pour le mettre en état de parler et d'écrire correctement dans les deux langues, il fut enchanté, et m'assura qu'il en conserverait pour moi, si je réussissais, une gratitude éternelle.

Une heure par jour fut consacrée à l'étude; le reste du temps j'étais parfaitement libre, et je l'employais à visiter mes amis, et à faire des courses dans la ville et dans les environs. Nous devions rester à Bombay jusqu'au retour de la saison sèche; et comme il était probable que je ne reverrais jamais cette ville, je voulus profiter de ce temps pour l'étudier dans tous ses détails. Voici, en abrégé, le résultat de mes observations.

Bombay est le chef-lieu d'une des trois présidences entre lesquelles se divise le gouvernement de l'Inde; les autres sont Calcutta et Madras. Au XVIe siècle, les Portugais s'étaient emparés de l'île de Salsette, voisine de la petite île de Bombay, et ils avaient bâti sur cette dernière la ville de Mahem, qui n'est plus aujourd'hui qu'un village. En 1661, les Portugais cédèrent ces possessions à l'Angleterre comme partie de la dot de

l'infante d'Espagne, qui épousait Charles II. Depuis ce temps Bombay a toujours appartenu à l'Angleterre, qui en a fait une des premières places de commerce du monde. Son port, le meilleur et le plus sûr de l'Indoustan, l'a rendue l'entrepôt général des marchandises de l'Inde, de la Malaisie, de la Perse, de l'Abyssinie et de l'Arabie. Calcutta seule peut lui disputer l'empire du commerce. Bombay forme, pour ainsi dire, deux villes, celle qu'on nomme le Fort, et une vaste cité qui en est séparée par l'esplanade. Dans le Fort sont les administrations publiques et les comptoirs des négociants; quelques Européens demeurent dans la partie occidentale, tandis que les naturels ont leur habitation du côté opposé. On y remarque l'hôtel de ville, siége du gouvernement, mais que personne n'habite. Ses vastes salles s'ouvrent parfois pour des fêtes publiques, et renferment la belle bibliothèque de la Société asiatique, ainsi que les collections précieuses rapportées de toutes les parties de l'Asie; elles sont ornées des portraits et des statues de ceux qui ont rendu des services à la ville. La cathédrale est un assez beau monument, et la petite église écossaise ne manque pas d'élégance. On peut citer encore le bazar, les

casernes, et un beau temple guèbre récemment construit. Il n'y a qu'une place publique, devant l'hôtel de ville, et au centre se trouve la statue de lord Cornwallis, couverte d'une coupole. L'ensemble est d'un fort mauvais goût, et ressemble plutôt à un temple de Brahma qu'à un monument européen. La place est couverte de gazon, et entourée d'arbres qui forment une promenade. Les rues habitées par les Européens sont plus larges que les autres, et les maisons en sont spacieuses et aérées. La partie qui sert de résidence aux naturels est loin d'être semblable. Du côté de terre on entre dans le Fort par trois portes; vers la mer, la douane et l'arsenal maritimes donnent sur le port. Ce n'est pas dans ce port-là que se trouve le débarcadère, mais à une belle jetée construite avec beaucoup d'art et de soins, au delà de la porte d'Apollon.

La ville proprement dite, celle qui se trouve au delà de l'esplanade, est bien plus populeuse que le Fort, et il est difficile de se faire une idée du tumulte et de la confusion qui paraissent y régner. Outre ces deux grands centres de population, il y a des villages considérables, parmi lesquels je dois citer Mahem, Colabah et Mazegon; c'est dans ces deux

derniers, et à Baïcoulah, que résident la plupart des Européens; le gouverneur lui-même habite une somptueuse maison de campagne nommée Parel.

L'île de Bombay a huit milles de longueur sur quatre de largeur, et est coupée en tout sens par des routes bien entretenues, sur les bords desquelles les maisons se succèdent sans interruption. Il n'est pas difficile de distinguer celles qui sont habitées par les indigènes de celles où vivent les Européens et quelques riches marchands du pays. Les premières sont de petites huttes rapprochées les unes des autres, dont les murs sont souvent de simples nattes, tandis que les autres, entourées de jardins, placées de la manière la plus avantageuse, meublées avec luxe, gardent en même temps une apparence de fraîcheur et de simplicité rustique. L'entrée est ordinairement décorée de pavillons, de colonnes, de voûtes recouvertes de plantes grimpantes, magnifique verdure émaillée des plus belles fleurs. Pendant la nuit, des lampes nombreuses brûlent dans la galerie qui ceint les habitations, aussi bien que dans les salles toujours ouvertes, et ces illuminations leur donnent un certain aspect de palais féerique.

Dès que la saison des pluies est passée, une ville nouvelle s'élève, comme par enchantement, à côté du Fort et sur le bord de la mer. Elle est formée de tentes d'une si grande dimension, qu'elles offrent autant d'espace que de vastes maisons; dans une cour entourée de pieux on dissimule les cuisines, les écuries et les remises; puis on décore l'entrée avec des vases qui renferment des arbustes et des fleurs; on transporte dans la tente les meubles des maisons; on suspend les lustres de toutes parts; tantôt on soulèvera une partie des toiles de cet édifice pour recevoir la brise du soir; tantôt, au milieu du jour, on les fermera de tous côtés pour éviter la chaleur, le vent et la poussière. Le soleil ne pourra percer le double dôme de branches et de feuilles de palmier qui couvre ces tentes, qu'on entoure d'une galerie arrosée avec soin, pour produire une agréable fraîcheur. J'ai assisté à une fête donnée dans un de ces palais enchantés; et l'Europe n'en saurait offrir d'aussi magnifique : car elle ne pourrait réunir le ciel, le climat de l'Inde, et le luxe des costumes asiatiques.

Mais, pour apprécier l'importance de Bombay, c'est vers le port qu'il faut tourner ses regards.

Les Anglais y ont établi, depuis quelques années, un chantier de construction d'où sont sortis leurs meilleurs vaisseaux et frégates, outre une grande quantité de bâtiments de commerce. C'est surtout quand la mousson du sud-ouest est passée qu'une animation prodigieuse règne dans le port. Aussitôt que les navires du pays ne craignent plus les tempêtes, il faut les voir en quantité innombrable entrer, sortir, se croiser, charger et débarquer des marchandises; ils se rangent plus près de terre que les autres, et, la douane du Fort ne suffisant pas pour expédier les affaires, on a été forcé d'établir une succursale à la ville même. Si l'on passe au travers de cette flotille, on est étourdi par les cris, par les chants des matelots, et par le son continuel du tam-tam. Le mouvement et le tumulte de la mer sont répétés à terre. De toutes parts on entend des troupes de portefaix, appelés *hammals* et *coulis*, qui portent leurs fardeaux en s'accompagnant d'un chant monotone et quelquefois en frappant la mesure. On s'étonne souvent du poids que peuvent soulever ces hommes tout nus, d'une apparence si chétive, et l'on admire l'art avec lequel ils appliquent leurs leviers de bambou, en les combinant de manière à concen-

trer leurs forces. On a vu souvent les robustes matelots de l'Europe obligés de recourir aux Indous pour transporter des ancres, des blocs de pierre qui résistaient à leurs efforts. Le plus grand nombre de ces hommes est employé à charger et à presser du coton, tandis que d'autres vont entasser les balles sur l'esplanade, et en font comme d'immenses murailles qui paraissent construites en blocs de pierres cyclopéennes.

Un spectacle non moins singulier qu'offre Bombay, c'est l'étonnante variété de la population qui l'habite. Là se trouvent réunis les hommes de toutes les races, de toutes les couleurs, des nationalités et des religions les plus opposées. Depuis l'Écossais à la blonde chevelure, au teint blanc et rosé, jusqu'au noir foncé du Congo, vous verrez toutes les nuances qui diversifient l'épiderme humain. Anglais, Portugais, Juifs, Arméniens, Musulmans de toutes les sectes, Indiens idolâtres de toutes les castes, Guèbres ou Parsis, tout cela vit paisiblement à côté les uns des autres, chacun parlant son langage, pratiquant son culte: c'est la tour de Babel en permanence. Le gouvernement anglais laisse à tous une pleine liberté, pourvu que l'ordre ne soit pas troublé.

Quoique la domination anglaise n'exerce pas sur la population l'influence qu'on pourrait lui supposer, le travail est réglé par les habitudes britanniques. Au point du jour Bombay est désert, et l'on ne voit sur les routes que quelques promeneurs européens, qui profitent de ce court moment de fraîcheur. Le port est silencieux, et les navires à la voile paraissent entrer et sortir furtivement. C'est une heure à laquelle nul ne peut se méprendre, tant elle est bruyamment annoncée par les cris d'innombrables corneilles, qui s'élancent des arbres où elles ont passé la nuit. Cependant on voit se détacher sur un ciel toujours pur, et l'île d'Éléphanta et le plateau dentelé des montagnes de la terre ferme. Beaucoup de personnes qui ont vu Constantinople et Naples, prétendent que ces villes célèbres et leurs environs n'offrent pas, au moment du lever du soleil, un plus beau coup d'œil que le port de Bombay vu des sommets de Mazegon ou de Bridge-Candy. Mais à peine l'astre du jour a-t-il paru sur l'horizon, qu'il faut fuir et se renfermer. Les Européens rentrent chez eux, prennent leur bain de chaque jour, s'habillent, et font ce repas solennel pour les Anglais, le déjeuner. C'est par là qu'ils commencent les affaires.

Alors leur correspondance et les journaux sont sur le *breakfast-table;* on observe un religieux silence; il serait aussi indécent de le rompre que si, pendant le dîner, on négligeait la conversation pour s'occuper de lecture. Ce devoir accompli, chacun laisse sa maison de campagne pour se rendre dans ses bureaux. Vers dix heures, on dirait que le Fort est menacé d'un assaut. Employés publics, chefs d'administration, marchands, officiers et marins, tous se précipitent à cheval, en voiture ou en palanquin; puis on voit venir de longues files de charrettes traînées par des bœufs aux cornes peintes, couronnées de fleurs et contenant des familles entières. Tel est l'équipage de la plupart des naturels, qui, pour être plus modeste, n'en est pas moins bruyant, grâce aux clochettes que portent les hommes et les animaux. Enfin une multitude s'avance à pied, tenant un parapluie chinois, meuble indispensable pour se garder, pendant les deux saisons consécutives, de la pluie et du soleil. Bientôt tout le monde est occupé; les offices publics sont ouverts; les naturels vont faire leurs marchés dans les comptoirs des négociants; les cris des porteurs de palanquins retentissent de toutes parts. A cette heure aussi,

les dames et les oisifs viennent parcourir les boutiques et les bazars. L'activité cesse vers deux heures, moment de cette collation qu'on nomme *lunch* en Angleterre, mais que, dans l'Inde, on appelle *tiffin*. Quoiqu'il n'affecte ni la gravité du déjeuner ni le ton cérémonieux du dîner, il n'est pas moins pour la plupart des Européens le repas principal. Enfin cinq heures sonnent, annonçant le moment du repos, et l'on voit sortir du Fort la foule qui l'avait envahi le matin. On évalue à 250,000 âmes la population de Bombay, et il est douteux que 10,000 personnes résident dans la ville; on peut juger par là du nombre de celles qui entrent et sortent régulièrement.

Dès qu'on a quitté les bureaux, les Européens se promènent en voiture ou à cheval jusqu'à la nuit. Pendant la belle saison, la musique d'un régiment, qui se fait entendre régulièrement sur l'esplanade, sert de point de rendez-vous, et c'est la seule circonstance où j'aie vu la société anglaise perdre un peu de sa roideur et montrer quelque abandon. On se rencontre, et l'on cause familièrement; mais, aussitôt que le *God save the queen*, qui est toujours le morceau final, s'est fait entendre, chacun s'enfuit pour s'habiller et se

Albuquerque et des Vasco de Gama; ce sont des Portugais enfin, dont le nom est aujourd'hui presque une injure dans ce pays. Hélas! les habitudes aristocratiques des Anglais ont peut-être ajouté aux divisions religieuses, et les Portugais, qui forment la masse des chrétiens du pays, sont mis au rang des parias. Eux seuls servent comme *topazes* à bord des navires, où ils sont chargés d'enlever les immondices; seuls aussi dans les armées de l'Inde, ils ont le privilége d'être fouettés. Tel est le sort de la seule classe qui puisse s'associer aux Anglais, qui ait pour eux de l'affection, qui leur ait donné des preuves de dévouement dans les moments de danger.

CHAPITRE VI

Mœurs, usages et religion des Indiens ou Indous. — Antiquité de la civilisation des Indiens. — Exagérations de quelques écrivains réfutées. — Population de l'Inde entière. — Nombre des Indiens primitifs et des étrangers. — Caractère moral des Indiens dans les villes, dans les campagnes. — Sobriété et paresse des classes laborieuses. — Modicité du salaire. — Langage. — Le sanskrit. — Particularité de cette langue. — Dialectes qui en sont dérivés. — Division des Indiens en quatre castes. — Obligation de rester dans sa caste. — Peines encourues par celui qui viole les lois de sa caste. — Anecdote à ce sujet. — Les castes nobles. — Les castes ignobles ou mixtes. — Les *parias*. — Subdivisions des castes. — Religion des Indiens — Culte de Brahma. — Trinité indoue. — Rapport de la mythologie indienne avec les mythologies grecque et égyptienne. — Principales cérémonies du culte brahmanique. — Pagodes, ou temples indiens. — Pagodes les plus célèbres. — Contraste dans le caractère indien. — Attachement des Indiens pour leurs superstitions. — Souffrances auxquelles ils s'exposent volontairement. — Sacrifice des veuves indiennes, ou *sutties*. — Fourberies d'un brahmine.

Après avoir donné, dans le chapitre précédent, une idée de l'aspect de Bombay pendant une journée, je vais entrer dans quelques détails sur les mœurs, les usages et la religion des populations diverses qui habitent cette ville. Comme il s'y trouve des représentants de toutes les parties

Albuquerque et des Vasco de Gama; ce sont des Portugais enfin, dont le nom est aujourd'hui presque une injure dans ce pays. Hélas! les habitudes aristocratiques des Anglais ont peut-être ajouté aux divisions religieuses, et les Portugais, qui forment la masse des chrétiens du pays, sont mis au rang des parias. Eux seuls servent comme *topazes* à bord des navires, où ils sont chargés d'enlever les immondices; seuls aussi dans les armées de l'Inde, ils ont le privilége d'être fouettés. Tel est le sort de la seule classe qui puisse s'associer aux Anglais, qui ait pour eux de l'affection, qui leur ait donné des preuves de dévouement dans les moments de danger.

CHAPITRE VI

Mœurs, usages et religion des Indiens ou Indous. — Antiquité de la civilisation des Indiens. — Exagérations de quelques écrivains réfutées. — Population de l'Inde entière. — Nombre des Indiens primitifs et des étrangers. — Caractère moral des Indiens dans les villes, dans les campagnes. — Sobriété et paresse des classes laborieuses. — Modicité du salaire. — Langage. — Le sanskrit. — Particularité de cette langue. — Dialectes qui en sont dérivés. — Division des Indiens en quatre castes. — Obligation de rester dans sa caste. — Peines encourues par celui qui viole les lois de sa caste. — Anecdote à ce sujet. — Les castes nobles. — Les castes ignobles ou mixtes. — Les *parias*. — Subdivisions des castes. — Religion des Indiens — Culte de Brahma. — Trinité indoue. — Rapport de la mythologie indienne avec les mythologies grecque et égyptienne. — Principales cérémonies du culte brahmanique. — Pagodes, ou temples indiens. — Pagodes les plus célèbres. — Contraste dans le caractère indien. — Attachement des Indiens pour leurs superstitions. — Souffrances auxquelles ils s'exposent volontairement. — Sacrifice des veuves indiennes, ou *sutties*. — Fourberies d'un brahmine.

Après avoir donné, dans le chapitre précédent, une idée de l'aspect de Bombay pendant une journée, je vais entrer dans quelques détails sur les mœurs, les usages et la religion des populations diverses qui habitent cette ville. Comme il s'y trouve des représentants de toutes les parties

présenter à la cérémonie, souvent très-superflue, du dîner. Dans l'Inde, les Européens dînent pour ainsi dire en commun, et rien de plus fréquent que les invitations réciproques : outre qu'elles sont un moyen de réunion, elles ne deviennent pas, pour le plus grand nombre, une dépense onéreuse. La foule de domestiques que l'on doit entretenir n'est pas nourrie chez ses maîtres, et la religion lui défend même de manger les mets qui y sont préparés ; il s'ensuit que, lorsqu'on dîne en ville, la cuisine ne fonctionne plus, et que beaucoup de personnes dînent presque tous les jours en ville, et se contentent de se rendre une fois ou deux par mois les repas qu'elles ont acceptés de leurs amis.

Il y a si peu de rapports entre les Européens, c'est-à-dire les Anglais, et les autres habitants de Bombay, Indiens, mahométans, parsis, qu'il est assez difficile de dire quelles sont les habitudes de ces derniers, et comment ils emploient le temps avant qu'ils soient entrés dans le Fort, ou après qu'ils l'ont quitté. Le matin, tous, riches et pauvres, sont également nus, et font leurs ablutions et leurs prières ; puis, à la tombée de la nuit, on voit des parsis et des mahométans prier encore

sur l'esplanade, ou se tenir à la porte de leurs maisons de campagne, tandis que les Indous se retirent dans leurs habitations. Quelquefois on observe une multitude de lampes, et l'on entend les tam-tams résonner avec plus d'intensité : c'est le signe d'une fête indienne ou musulmane. Si, au contraire, vous voyez aligner dans les rues des bancs semblables à ceux d'un collége, et si des hommes vêtus de blanc, la tête couverte d'un turban en papier peint, viennent les occuper et s'entretenir gravement, ce sera jour de fête chez les sectateurs de Zoroastre (les parsis). Quelquefois vous entendrez les sons aigres d'un violon qui joue d'anciens airs d'opéras italiens ou français ; vous approchez, et vous découvrez, à travers les feuilles des bananiers et des cocotiers, une maison de chétive apparence, d'où sortent des cris de joie et des éclats de gaieté inconnus à la gravité britannique. Vous voyez des gens vêtus à l'européenne qui valsent et dansent des quadrilles ou des fandangos. Ils ne diffèrent guère des Indous par la couleur de la peau ; beaucoup même sont plus basanés que ceux des castes élevées. Ce sont les descendants des premiers Européens qui conquirent l'Inde, des valeureux compagnons des

Albuquerque et des Vasco de Gama; ce sont des Portugais enfin, dont le nom est aujourd'hui presque une injure dans ce pays. Hélas! les habitudes aristocratiques des Anglais ont peut-être ajouté aux divisions religieuses, et les Portugais, qui forment la masse des chrétiens du pays, sont mis au rang des parias. Eux seuls servent comme *topazes* à bord des navires, où ils sont chargés d'enlever les immondices; seuls aussi dans les armées de l'Inde, ils ont le privilége d'être fouettés. Tel est le sort de la seule classe qui puisse s'associer aux Anglais, qui ait pour eux de l'affection, qui leur ait donné des preuves de dévouement dans les moments de danger.

CHAPITRE VI

Mœurs, usages et religion des Indiens ou Indous. — Antiquité de la civilisation des Indiens. — Exagérations de quelques écrivains réfutées. — Population de l'Inde entière. — Nombre des Indiens primitifs et des étrangers. — Caractère moral des Indiens dans les villes, dans les campagnes. — Sobriété et paresse des classes laborieuses. — Modicité du salaire. — Langage. — Le sanskrit. — Particularité de cette langue. — Dialectes qui en sont dérivés. — Division des Indiens en quatre castes. — Obligation de rester dans sa caste. — Peines encourues par celui qui viole les lois de sa caste. — Anecdote à ce sujet. — Les castes nobles. — Les castes ignobles ou mixtes. — Les *parias*. — Subdivisions des castes. — Religion des Indiens — Culte de Brahma. — Trinité indoue. — Rapport de la mythologie indienne avec les mythologies grecque et égyptienne. — Principales cérémonies du culte brahmanique. — Pagodes, ou temples indiens. — Pagodes les plus célèbres. — Contraste dans le caractère indien. — Attachement des Indiens pour leurs superstitions. — Souffrances auxquelles ils s'exposent volontairement. — Sacrifice des veuves indiennes, ou *sutties*. — Fourberies d'un brahmine.

Après avoir donné, dans le chapitre précédent, une idée de l'aspect de Bombay pendant une journée, je vais entrer dans quelques détails sur les mœurs, les usages et la religion des populations diverses qui habitent cette ville. Comme il s'y trouve des représentants de toutes les parties

de l'Inde, cette étude s'applique à l'Inde entière, et me dispensera de revenir sur ce sujet quand j'aurai à parler des autres villes et des autres contrées de l'Inde.

Je commencerai par parler des Indiens ou Indous, les habitants primitifs de cette vaste presqu'île qui s'étend de l'Inde au Gange, et de l'Hymalaïa au cap Comoran et à l'île de Ceylan. Je ne prétends pas rapporter ici tout ce qu'on a écrit de la haute antiquité de ces peuples et de leur civilisation, qu'on voulait faire remonter à des milliers d'années avant l'époque que la Genèse assigne à la création du monde. Depuis longtemps une saine critique a fait justice de ces exagérations ridicules, tout en reconnaissant que la civilisation indienne remonte effectivement à une très-haute antiquité. Les livres de Moïse parlent déjà des bois d'aloès et d'ébène, de la cannelle et des pierres précieuses de l'Inde, dont on ignorait encore le nom. La Bible cite une terre d'Ophir d'où les vaisseaux de Salomon, se joignant à ceux des Phéniciens (1,000 ans environ avant J.-C.), et partant des ports iduméens sur le golfe arabique, Elath et Asiongaber, rapportaient, au bout d'un voyage de trois ans, de l'or, des

pierres précieuses, des planches de sandal ou d'aloès, de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons (1). La position d'Ophir a été longtemps cherchée par les érudits; on ne doute plus aujourd'hui que cette terre ne doive être placée sur la côte occidentale de l'Inde, dans les environs de Surate ou de Bombay.

Une autre preuve historique de la haute antiquité de la civilisation indienne, et cette preuve me paraît la plus forte et la plus décisive, c'est l'identité du système religieux et politique des Indiens aux siècles d'Alexandre et des Ptolémées, avec celui que nous offre l'Indoustan moderne. La division par castes et la rigoureuse séparation de ces castes, institution essentielle et fondamentale, issue de la religion de Brahma, existaient déjà. Les Macédoniens y trouvèrent toutes les espèces les plus remarquables de *fakirs*, ou religieux, qui ont frappé les yeux étonnés des voyageurs modernes. Les uns, vivant dans les forêts, s'y nourrissaient de racines, se couvraient de l'écorce des arbres; les autres colportaient des amulettes, des remèdes miraculeux, faisaient danser

(1) Rois, I (III selon la Vulgate), chap. x, v. 22.

des serpents, ou disaient la bonne aventure. On voyait celui-là s'étendre par terre pendant une journée tout entière, et recevoir sans émotion les torrents de pluie qui inondaient son corps; celui-ci, placé tout nu sur une pierre presque ardente, bravait la violence des rayons du soleil et la piqûre des insectes. Strabon, qui rapporte ces faits, sur le témoignage des compagnons d'Alexandre, rejette comme une fable que les Indiens savaient plier les doigts de la main en arrière et ceux du pied en avant, de sorte qu'ils marchaient sur la plante supérieure (1); or, ce sont des exercices auxquels les fakirs se livrent encore journellement, et dont j'ai été souvent témoin à Bénarès et à Calcutta.

L'usage qui condamne les veuves à s'immoler sur le tombeau de leur époux, ainsi que l'emploi des anneaux d'ivoire, des parasols et des babouches de cuir blanc, distinguaient les Indiens avant le commencement de l'ère vulgaire.

Les institutions religieuses et politiques de l'Indoustan moderne paraissent donc avoir existé, quant à leur essence, un millier d'années avant

(1) Strabon, liv. II, p. 48.

Jésus-Christ, c'est-à-dire, à peu près au temps de Salomon.

En admettant, d'après ces raisonnements, que les Indous sont une des nations les plus anciennes du globe, il faut nous garantir des exagérations des écrivains animés de l'esprit de parti. Aucun monument indien authentique ne remonte au delà du siècle de Moïse. Leurs tables astronomiques ont été calculées en rétrogradant, ainsi que l'a démontré le savant géomètre de Laplace, dans son Exposition du système du monde; et le fameux *Sourya-Siddhanta,* leur plus ancien traité d'astronomie, qu'on prétendait révélé depuis deux millions d'années, paraît avoir été composé il y a environ 750 ans (Bentley, *Asiatic Researches*). Les plus anciens de tous les écrits sacrés des Indiens, les *Védas,* à en juger d'après le calendrier qui s'y trouve annexé, et d'après la position des colures des solstices que ce calendrier indique, peuvent remonter à 3,200 ans, époque rapprochée de celle de Moïse.

En adoptant ces opinions modérées et rationnelles sur la civilisation indienne, il nous reste encore assez de sujets d'admiration. La nation indoue, réunie depuis environ 3,000 ans sous les

mêmes croyances, les mêmes lois, les mêmes institutions, présente un phénomène d'autant plus rare et plus intéressant, que son pays natal a été envahi bien des fois, et par un grand nombre de hordes étrangères attirées par le sol fertile et le caractère peu belliqueux des indigènes.

Quelques-unes de ces bandes victorieuses ont disparu complétement du sol indien, sans laisser de traces de leur passage, comme l'armée d'Alexandre. D'autres sont restées dans le pays, et s'y sont fixées sans se mêler aux indigènes : tels sont les *Tatars* et *Mongols,* les *Afghans* ou *Patanes,* les *Béloutchis,* qui paraissent être venus anciennement de l'Arabie; les *Malais,* les *Perses,* et particulièrement les adorateurs du feu, appelés guèbres ou parsis, dont la majeure partie habite Bombay et Surate; les juifs noirs et blancs; enfin les Portugais noirs, descendant d'un mélange d'Européens et d'Indous, et très-répandus sur les côtes du Dekhan et dans le Bengale. Nous ne parlons pas, dans ce dénombrement, des Anglais qui résident dans l'Inde, parce qu'ils ne font point partie de la population du pays, et qu'ils l'habitent, non pour s'y fixer, mais pour y faire leurs affaires, et retourner en Europe dès qu'ils auront amassé

de quoi vivre dans le repos. Sur 150 millions au moins à quoi la population totale de l'Indoustan peut être évaluée, les étrangers dont nous venons de parler, et que les Indiens véritables désignent sous le nom générique de *milytch*, mot qui a la même signification à peu près que l'expression de *barbares* chez les Grecs et les Romains, les étrangers, dis-je, comptent environ pour 12 millions.

Ainsi, 138 millions d'âmes composent la population des véritables indigènes du pays, c'est-à-dire des Indous ou descendants des anciens Indiens. Cette race, qui s'étendait autrefois sur l'Inde entière, occupe encore les plus belles et les plus vastes parties de ce pays. Des nations indoues se sont quelquefois mêlées aux nations venues de l'étranger, et en ont adopté la religion et les mœurs. Ainsi les Seikhs, dont j'ai parlé déjà, ne sont séparés des autres Indous que par une croyance nouvelle et les institutions qu'elle a fait naître. Beaucoup d'Indiens ont aussi adopté la religion musulmane, que leur avaient apportée les Arabes, les Persans, et surtout les Mongols. Nous verrons plus loin qu'un certain nombre ont embrassé le christianisme.

Les Indous, par la forme de leur crâne, les traits

de leur visage, les proportions de leurs membres, sont plus rapprochés des nations européennes que des Persans et des Arabes; mais leur peau, presque noire dans le midi de la péninsule, n'arrive pas, même dans les montagnes septentrionales, à la blancheur et à l'incarnat européen; elle conserve toujours une teinte olivâtre.

Sous le rapport moral, les habitants des campagnes se font remarquer par leurs principes honnêtes et religieux, tandis que ceux des villes sont corrompus et vicieux. En général, les Indous sont susceptibles de participer à tous les bienfaits de la civilisation. Ceux de la haute classe sont d'une politesse excessive; mais ils sentent leur dignité. Leurs cœurs ne sont point fermés aux sentiments patriotiques; ils n'ont aucune sympathie pour leurs dominateurs, dont ils savent apprécier les lois et les institutions pleines de sagesse comme un avantage dont l'Indoustan jouira tôt ou tard, tandis que la masse du peuple paraît tout à fait indifférente au pouvoir que les Anglais exercent sur leur pays.

La sobriété et la paresse, naturelles aux classes laborieuses, font que le salaire des ouvriers est très-modique. Ainsi, à Calcutta même, où tout

se paie à des prix très-élevés, les charpentiers, les serruriers, les maçons gagnent douze à quinze francs par mois, les plus habiles vingt-cinq à trente; les manœuvres, neuf à dix; les jardiniers et les porteurs de palanquins, dix francs. Malgré sa sobriété, la population indigène augmente très-rapidement.

Les peuplades indiennes parlent différents dialectes qui se rapportent tous à une souche commune, le *sanskrist* ou *samskrda,* langue dans laquelle sont écrits tous les anciens livres sacrés de l'Inde. Cet idiome, remarquable par sa grande perfection, est aujourd'hui une langue morte; mais ce qui est plus remarquable encore, c'est que le sanskrit se rapproche, tant par ses mots que par ses formes, du zend, du persan, du grec, de l'hébreu, du latin, du teutonique ou ancien allemand, du gothique et de l'islandais. Ces traits de parenté surprennent autant par la ressemblance la plus manifeste que par leur étonnante dissémination. Telle forme du verbe sanskrit se retrouve presque identiquement dans le latin; telle autre ne se reconnaît que dans la langue grecque. Des racines qui n'existent pas dans les dialectes allemands connus, sont communes au sanskrit et à

l'islandais, langues séparées par un quart de la circonférence du globe. Ces restes d'un vocabulaire et d'une grammaire commune à tant de nations semblent prouver, ou qu'elles descendent d'une souche aujourd'hui perdue, ou qu'à une époque reculée elles ont eu des rapports de commerce et de voisinage aussi difficiles à concevoir qu'impossibles à nier.

Le sanskrit, comme nous l'avons dit, ne se parle plus; mais dix à douze dialectes qui en sont dérivés sont usités dans l'Inde. La nomenclature ici en serait inutile; nous ne ferons mention que de l'indoustani, qui est entendu dans toute la presqu'île, et dont la connaissance suffit à un étranger pour se faire comprendre partout.

La nation indoue est encore divisée, comme dans l'antiquité, en quatre *castes*, mot emprunté du portugais; le nom indien est *dehadi*. Chaque caste a des priviléges, des fonctions et des lois particulières; plus la caste est élevée, plus les restrictions sont multipliées et les prérogatives honorables; la quatrième caste a le moins de lois à suivre, mais aussi elle a peu de considération et de droits. Chacun reste invariablement dans la caste où il est né, et en pratique les devoirs sans

jamais pouvoir s'élever à une caste supérieure, quels que soient son mérite et son génie. Les peines les plus cruelles attendent celui qui voudrait se soustraire même aux règles les plus absurdes que lui prescrit la loi de sa caste. L'Indou sacrifie apathiquement sa santé et sa vie même à ce point d'honneur. En voici un exemple frappant que j'ai souvent entendu raconter.

Un brahmane de Calcutta, tourmenté d'une grave maladie, se fit exposer sur les bords du Gange; il y passa quelques heures en contemplation et en prières, sans signe de vie : il attendait que la marée haute vînt l'entraîner dans les flots sacrés, et lui donner la mort la plus sainte que son imagination pût lui promettre. Mais une compagnie d'Anglais passa en bateau près du lieu de cette scène; l'humanité de l'un d'eux fut émue à l'aspect d'un homme qu'il croyait victime de quelque accident. Il fit approcher le bateau, y entraîna le brahmane qui était sans connaissance, le rappela à la vie en lui versant dans la bouche un flacon d'eau de Cologne, et l'amena ensuite à Calcutta. Aussitôt les autres brahmanes le déclarèrent infâme, déchu de sa caste et indigne qu'aucun Indou lui parlât. En vain l'Anglais

prouva-t-il par témoins que lui seul était coupable, puisqu'il l'avait trouvé sans connaissance; la loi de Manou est inflexible, il avait bu avec un étranger, il en avait reçu des aliments; ce crime lui fit perdre, selon les lois indoues, tous ses moyens de subsistance; il fut aux yeux des siens frappé de mort civile. La loi anglaise, qui a promis de respecter les lois du pays, ne pouvait rien contre une pareille décision; seulement les tribunaux anglais ordonnèrent à celui qui lui avait sauvé la vie de lui fournir des aliments. Abandonné de tous les siens, poursuivi de marques de mépris et d'indignation, le malheureux brahmane traîna pendant trois ans une existence misérable; enfin une maladie nouvelle lui inspira le désir de se donner la mort, et son bienfaiteur, dont la bourse était épuisée, se garda bien cette fois de s'y opposer. Ce trait authentique peint mieux que cent remarques l'excessive intolérance des Indous dans l'observation des lois des castes. Un code, civil et religieux à la fois, règle scrupuleusement toutes les distinctions entre les castes, et prescrit le devoir de chacune d'elles. Ce code est en vigueur depuis des milliers d'années, et jamais les Indous n'ont songé à en modifier la rigueur.

La caste la plus noble est celle des *brahmes* ou *brahmanes*, prêtres; viennent ensuite celle des *kchatrias*, ou *xatrias*, ou *rajahs*, guerriers; celle des *veissiahs* ou *vessias*, agriculteurs et commerçants; enfin celle des *sudras* ou *soudras*, artisans, ouvriers, serviteurs.

En dehors de ces quatre castes, les descendants de ceux des Indous qui, par des mariages illicites, ont dérogé aux droits de ces quatre classes nobles, sont compris dans les divisions ignobles et méprisées, appelées *barum-sunker* ou *warna-sankra*, espèces de castes mixtes; elles vivent à l'abri d'une sorte d'amnistie locale, mais elles n'osent communiquer avec aucun individu des classes nobles. Enfin, au-dessous de ces castes bâtardes, et en dehors de toute caste, on voit les malheureux *parias*, que les Indous ont rejeté de leur société, et qui se livrent aux travaux les plus vils et aux occupations les plus dégoûtantes. Dans tous les pays de l'Inde, les parias sont entièrement asservis aux autres castes, et traités partout avec une extrême dureté. Le mépris et l'aversion que les autres castes en général, et surtout celle des brahmes, témoignent à ces malheureux, sont portés à un tel excès, que, dans bien des endroits,

leur approche seule ou la trace de leurs pieds est considérée comme capable de souiller tout le voisinage. Une personne qui a été touchée, soit par inadvertance, soit volontairement, par un paria, est souillée par cela seul, et ne peut communiquer avec qui que ce soit jusqu'à ce qu'elle ait été purifiée par le bain, ou par d'autres cérémonies plus ou moins importantes, selon la dignité et les usages de la caste à laquelle cette personne appartien.

Chacune des quatre castes nobles se subdivise en beaucoup d'autres dont il n'est pas aisé de connaître le nombre, parce que cette division varie selon les localités, et que telle division de caste qui se trouve sur un point ne se retrouve pas ailleurs.

Parmi les brahmes, par exemple, on distingue dans le sud de la presqu'île trois ou quatre castes principales, qui elles-mêmes comptent au moins vingt subdivisions chacune. Les lignes de démarcation entre elles sont tellement prononcées, qu'elles s'opposent à toute espèce de fusion d'une subdivision dans une autre, surtout à celle qui pourrait s'opérer par le mariage.

La caste des xatrias et celle des vessias ont

aussi beaucoup de divisions et de subdivisions. L'une et l'autre sont peu nombreuses dans le sud de la presqu'île; mais la première est plus considérable dans le nord de l'Inde; quoique les brahmes affirment que la tribu des vrais xatrias n'existe plus, et que ceux qui passent pour lui appartenir ne sont qu'une race abâtardie.

Mais la caste où les catégories sont le plus multipliées, est celle des sudras. On en compte dix-huit principales, subdivisées en cent huit autres. La plus nombreuse des quatre grandes castes est sans contredit celle des sudras; elle forme en quelque sorte la masse de la population, et, jointe à la caste des parias, elle équivaut aux neuf dixièmes des habitants.

La constitution des Indous est fondée sur le brahmanisme, ou culte de Brahma, religion qui admet l'existence d'une triple Divinité, *Brahma*, *Vichnou* et *Chiva*, d'une foule de divinités inférieures préposées au gouvernement du monde, ainsi que d'esprits bons et méchants, l'immortalité de l'âme, la métempsycose, la purification des âmes par les abstinences volontaires et les pratiques religieuses.

Les brahmes enseignent que le peuple indien

a été créé par Brahma; les brahmes sont sortis de sa tête, voilà pourquoi ils forment la caste la plus noble; les xatrias sont sortis de ses épaules; les vessias de ses cuisses; et les sudras de ses pieds. Telle est, selon eux, l'origine des quatre grandes castes.

La mythologie indienne semble être, comme celle des Grecs, un mélange de plusieurs croyances, qui se fondaient d'autant mieux l'une dans l'autre qu'elles offraient toutes les allégories sur l'éternel pouvoir de la nature. *Iswara*, divinité indienne, ressemble par beaucoup de traits à l'Osiris des Égyptiens et au Bacchus des Grecs. *Vichnou* et *Chiva* ont tous les deux des rapports frappants avec Jupiter. Bien d'autres traits de ressemblance prouvent que les fables indiennes et grecques ont puisé à des sources communes.

Le culte brahmanique est accompagné d'un grand nombre de cérémonies et de coutumes solennelles. Il y en a d'horribles, telle que la procession du dieu Djaggernath ou Jagrenat, dont le char pesant écrase sous ses roues les fanatiques qui, en s'y précipitant, croient trouver à la fois la mort la plus glorieuse et une éternelle félicité. Il y a d'autres fêtes indiennes où règne le tumulte,

où préside la licence, et où l'impudique *Lingam* est promené aux yeux de la multitude prosternée. Là se renouvellent tous les désordres, toutes les abominations des bacchanales et des fêtes de la bonne Déesse chez les anciens païens de Rome et de la Grèce. Mais arrêtons nos regards sur d'autres tableaux. Les ablutions et les lustrations forment une partie principale du culte brahmanique. Toute espèce d'eau est bonne pour les purifications, pourvu qu'elle soit limpide, et en cela le Gange fournit l'eau par excellence. On fait aussi des ablutions avec de la bouse de vache, dont on se frotte le corps, et l'on a soin de s'y préparer d'abord par la lecture de quelques passages des Védas, ou livres sacrés. Les idoles sont lavées avec de l'eau et du lait, et ointes de beurre ou d'huile odorante.

Les temples où les Indiens célèbrent leur culte se nomment pagodes. On en trouve un grand nombre dans toutes les parties de l'Inde. Les plus célèbres sont dans l'île d'Éléphanta, près de Bombay, à Illura et à Jagrenat. La pagode d'Éléphanta, que j'ai visitée pendant mon séjour à Bombay, est regardée comme la plus ancienne de toutes; elle porte le nom de *Kalpuri* et celui d'*Eléphanta.* Ce

dernier nom lui vient d'un éléphant noir, taillé autrefois dans le roc, au pied d'une montagne voisine de Bombay. Il y a en cet endroit plusieurs autres pagodes unies ensemble; les citernes qui servent maintenant d'abreuvoir pour les bestiaux, étaient autrefois destinées aux ablutions et aux purifications.

Mélange étonnant de force et de faiblesse, de douceur et de férocité, l'Indien nous présente le tableau d'une race humaine qui, sans passer par les divers degrés d'une civilisation libre, a été enchaînée, polie et dégradée par la superstition et le despotisme. L'homme qui sacrifie sa vie pour ne pas blesser quelque loi bizarre de sa caste, n'oserait s'armer contre les étrangers oppresseurs de sa patrie. Il défend au péril de ses jours une vache sacrée, et voit tranquillement opprimer et massacrer sa nation entière. Les Indous sont servilement attachés à leur religion; ils en pratiquent les rites superstitieux, quelque absurdes qu'ils soient. C'est ainsi que, dans leurs fêtes religieuses, des hommes qui veulent passer pour très-pieux, se meurtrissent le corps et s'imposent toutes sortes de supplices, dans l'espérance d'être agréables à leurs divinités. Les fakirs font de la vie un tour-

ment perpétuel, en se soumettant par dévotion aux habitudes les plus insupportables. Les femmes mêmes montrent du courage et de l'intrépidité quand il s'agit de coutumes religieuses. C'est au son d'une musique bruyante, et parée de ses plus beaux habits, que la veuve indienne, honorée dans ce cas du nom de *suttie,* va se précipiter dans les flammes du bûcher. Ses enfants l'accompagnent, et dans leurs yeux brille une sainte joie, en pensant à la félicité céleste et à la gloire éternelle que leur mère va conquérir. J'ai lu dans le *Bombay-Courier* que dans une de ces cérémonies, qui deviennent de plus en plus rares grâce à l'intervention du gouvernement anglais, un jour un Européen disait au fils d'une suttie : « Ne supplierez-vous pas votre mère de se conserver pour ses jeunes enfants qu'elle va rendre orphelins?

— Moi commettre une telle infamie! répond l'adolescent; ah! plutôt, si ma mère hésitait un moment, je l'encouragèrais, je la forcerais même à accomplir un sacrifice que demandent la religion et l'honneur. »

Les brahmes entretiennent et accroissent par toutes sortes de moyens la superstition populaire, qui est pour eux une source intarissable de ri-

chesses. Ils n'ont pas besoin de recourir à des moyens bien ingénieux; les fourberies les plus grossières leur réussissent sans peine aux yeux de ce peuple aveugle. Je citerai pour preuve un fait arrivé il y a quelques années, et dont l'authenticité m'a été attestée par une personne digne de foi. Je terminerai ce chapitre par cette anecdote, dont un côté passablement bouffon formera un contraste avec les sombres tableaux que j'ai présentés précédemment.

Il y a quatre à cinq ans, un brahme imagina un singulier moyen de se procurer de l'argent et des présents. Il annonça aux adorateurs de Brahma, l'un des dieux de l'Olympe indien, qu'il leur rendrait visible cette divinité, non sous les formes d'une statue inanimée, mais avec la figure humaine et le corps d'un homme marchant, parlant, agissant. Pour cela il ne demanda que six jours et l'argent nécessaire aux sacrifices préparatoires. Au jour indiqué, les bons Indiens d'accourir en foule à la pagode. Comme tous étaient dans l'attente, munis d'une provision de beurre, d'huile, d'encens et de cocos, pour en faire offrande au dieu qui leur était promis, l'imposteur aperçoit venir de loin un vieillard à l'air

vénérable, bien vêtu, et le front orné des trois bandes de couleur que portent tous les sectateurs de Brahma. Alors il se prosterne en s'écriant: « Le voici, le grand Dieu! le voici qui s'avance vers vous! » Les idolâtres aussitôt se précipitent au-devant du vieillard; les uns se jettent à ses pieds et les embrassent, les autres font des libations d'huile et de coco sur sa tête; on se presse, on se pousse; c'est à qui aura le bonheur de toucher la prétendue divinité. Notre homme, d'abord étourdi de ces transports religieux, ne tarde pas à en être la victime; il tombe à la renverse au milieu de ses malencontreux adorateurs. C'est en vain qu'il se débat et qu'il crie au secours; sa voix se perd dans le tumulte. Pendant cette étrange scène, deux fils du vieillard, qui venaient aussi à la pagode pour jouir de la vue du dieu, furent avertis du danger que courait leur père, et se jetèrent à coups de bâton sur cette multitude d'insensés. Il était temps; grâce à cette énergique intervention, le malheureux vieillard fut arraché à une mort presque certaine. Inutile de dire ce que devint le rusé brahmane; on comprend assez qu'il profita du tumulte pour s'enfuir avec l'argent destiné aux sacrifices.

CHAPITRE VII

Religion des guèbres ou parsis. — Origine de ce peuple. — Leur expulsion de la Perse. — Leur établissement dans l'Inde. — Prospérité dont ils jouissent à Bombay. — Richesses de quelques-uns d'entre eux. — Jamsetji-Jijiboï. — Son immense fortune. — Sa générosité. — Les Anglais ne font aucune tentative pour introduire le christianisme dans l'Inde. — Évêques et clergé anglicans. — Leurs fonctions. — Missionnaires protestants. — Leurs écoles. — Peu de succès des ministres protestants pour les conversions. — Scandale à l'occasion du baptême de deux parsis. — Les missionnaires catholiques. — Établissements catholiques à Bombay. — Dom Pédro d'Alcantara vicaire apostolique. — Sa simplicité sublime. — Son coadjuteur dom Louis. — Abnégation de ce prélat. — Église catholique de Bombay. — Comparaison du clergé catholique et du clergé protestant de Bombay. — Le gouvernement anglais juste appréciateur des services rendus par les missionnaires catholiques. — Injures de la presse anglaise contre les missionnaires.

Outre la religion de Brahma, j'ai dit que l'Inde compte encore beaucoup de sectes religieuses; je ne parlerai que de celle des guèbres ou parsis, parce qu'elle est beaucoup moins commune que les autres.

Le nom de *guèbres*, ou *gaures*, ou *giaours*, est donné généralement par les musulmans à tous

ceux qui ne suivent pas la loi de Mahomet; mais dans l'Inde on l'applique spécialement aux parsis, du nom de leur ancienne patrie, la Perse; on leur donne aussi quelquefois le nom de *magions*, parce qu'ils descendent des anciens mages. Les parsis forment un peuple errant et répandu dans plusieurs des contrées de l'Inde et de la Perse. Fidèles à la religion de Zoroastre, ils adorent le soleil comme l'image de la Divinité et le type du feu le plus pur; ils vénèrent aussi les autres astres; ils entretiennent un feu qu'ils alimentent avec des bois de senteur, et qu'ils nomment le feu sacré. Beaucoup d'autres superstitions se mêlent à leur culte, qui fut banni de la Perse dans le VIIe siècle, lors de l'invasion de cette contrée par les califes arabes. Une partie des Perses, qui refusèrent d'embrasser la religion du vainqueur, se dispersèrent en différents lieux de l'Asie, où, sans patrie et sans asile, méprisés des autres nations, et invinciblement attachés à leurs usages, ils ont jusqu'à présent conservé la loi de Zoroastre, la doctrine des mages et le culte du feu. Les diverses dynasties musulmanes qui se succédèrent en Asie les poursuivirent à outrance, et s'attachèrent à en diminuer le nombre. Cependant on en trouve en-

core en Perse, à Téhéran, à Ispahan, et surtout dans le Kerman. Dans les Indes, ils sont beaucoup plus nombreux; ils y habitent les bords du Sind (l'Indus) et le Guzarat; mais leur véritable patrie est Bombay, où ils vivent et exercent librement leur culte sous la protection des Anglais. Après cette ville, c'est à Surate qu'ils sont en plus grande quantité; mais on est sûr d'en rencontrer partout où il y a une station anglaise, comme aussi où se font des affaires commerciales de quelque importance. En effet, leur religion, moins intolérante que celle des Indous, leur permet de se livrer à toute espèce de travaux, dont ils font le monopole, grâce à l'appui mutuel qu'ils se prètent. A la campagne, ils cultivent la terre, et passent pour d'excellents agriculteurs; à Bombay, ils sont les principaux marchands, banquiers, constructeurs de navires, courtiers, boutiquiers, agents d'affaires, domestiques et ouvriers. Il n'y a point de mendiants parmi eux; tous ont au moins de l'aisance, et quelques-uns ont des richesses immenses.

Ils ont élevé à leurs frais un temple magnifique, qui leur a coûté des sommes énormes. Pour célébrer l'inauguration de cet édifice, un

riche banquier parsi de Bombay, nommé Framji Cowaji, donna à dîner à tous ses compatriotes de Bombay, et chargea ses correspondants dans toute l'Inde de faire à ses frais une invitation semblable : il n'eut pas moins de cinquante à soixante mille convives.

J'ai connu à Bombay un autre parsi, nommé Jamsetji-Jijiboï, qui possède une fortune colossale, dont il a été l'artisan et qu'il a commencée de la manière la plus humble, en vendant des bouteilles vides, ce qui lui a valu le surnom de *Botli-Wallet*, ou l'homme aux bouteilles. De ce commerce il passa à celui de l'opium, où il a fait des bénéfices incalculables. Il possédait à Bombay un grand nombre de maisons, et entre autres un hôtel dont on allait, par curiosité, admirer la magnificence; il était rempli, en effet, des meubles et des ornements les plus coûteux qu'on eût pu trouver en Europe, et parmi lesquels figurait un arbuste d'argent, présent de ses correspondants de la Chine, qui l'avaient payé cent mille francs. Quinze énormes navires étaient sa propriété, et faisaient continuellement le voyage de Bombay à Canton. Pour donner une idée de sa fortune, il suffira de dire que, pendant la guerre de l'Angle

terre contre la Chine, on détruisit à Canton pour dix millions de francs d'opium qui lui appartenait, et que ses affaires ne parurent pas en souffrir. Jamsetji, comme tous ses coreligionnaires, est très-charitable. Un jour, il offrit à la cour des directeurs de fonder un hôpital; mais, pour en assurer la bonne administration et la durée, il voulut que le gouvernement intervînt : il offrit à la cour des directeurs de débourser deux cent cinquante mille francs pour cet objet, pourvu que la cour contribuât pour une somme égale. L'offre fut acceptée, comme on devait s'y attendre; mais, pour bien marquer son intention, aussitôt que Jamsetji en fut instruit, il doubla son offrande. Il eût été périlleux de lutter avec lui de générosité, et il aurait peut-être doublé encore une fois, si le gouvernement avait suivi son exemple; il s'en abstint; mais la reine d'Angleterre reconnut cet acte de bienfaisance par une distinction honorable également et pour celui qui l'a reçue, et pour la souveraine qui l'a conférée : elle le créa baronnet. On ne s'arrêta pas là; les coreligionnaires de Jamsetji vinrent le féliciter sur l'honneur qu'il avait reçu, et ne se contentèrent pas, comme on eût fait en Europe, de lui adresser un compliment en paroles ou sur une feuille de

papier : ils se cotisèrent, levèrent entre eux une somme de deux à trois cent mille francs, dont l'intérêt devait être employé en traductions des livres les plus utiles de l'Europe en *guzarati*, langue des parsis, aux enfants desquels on les donnerait. Jamsetji répondit aussitôt à cette politesse en ajoutant, dans le même but, le double de la somme offerte par ses compatriotes. Je ne suppose pas que la fondation de l'hôpital et ses conséquences aient coûté à son auteur moins d'un million et demi. Là ne se bornaient pas ses charités ; outre beaucoup de services qui restaient ignorés, on distribuait, tous les matins, à sa porte, cinquante roupies (cent vingt-cinq francs) en aumônes. Voilà sans doute un noble emploi de la fortune, et une religion qui inspire de pareils sentiments est certainement bien supérieure à l'absurde et féroce idolâtrie des sectateurs de Brahma. Malheureusement la religion des parsis est, comme toutes les fausses religions, un mélange de superstitions grossières, qui, à côté de quelques préceptes de morale que ne désapprouverait pas l'Évangile, tendent à dégrader l'homme et à l'éloigner de la connaissance de son Créateur.

Au milieu de ces religions diverses, les Anglais,

qui jouissent de la toute-puissance dans l'Inde, ont-ils cherché à éclairer ces peuples des lumières de l'Évangile? Hélas! non. Les Anglais sont avant tout un peuple de marchands; s'ils ont établi leur domination dans l'Inde, ce n'est pas pour en convertir les peuples au christianisme, mais pour exploiter à leur profit la valeur commerciale de ces riches contrées. Dans la crainte même que les indigènes aient pu s'effrayer de toute tentative de ce genre, le gouvernement a pris soin de les rassurer à cet égard d'une manière authentique. La charte de la compagnie des Indes contient une clause formelle qui non-seulement assure aux naturels le libre exercice de leur religion, mais encore qui défend toute mesure tendant à les inquiéter sous ce rapport. Ainsi les actes de barbarie les plus atroces, commandés au nom de la religion de Brahma, sont tolérés et en quelque sorte approuvés par la législation anglaise. Il est vrai que, depuis quelques années, les gouverneurs ont cherché à s'opposer aux sacrifices des sutties, ou des veuves, qui se brûlent sur le bûcher de leurs maris; mais ils ne l'ont tenté qu'après que des recherches faites par des savants ont amené la preuve que ces sacrifices barbares n'étaient point

commandés par les livres sacrés des Indiens, et que ce n'était qu'un usage introduit abusivement depuis un certain nombre de siècles. Sans cette découverte, on n'aurait eu garde de s'opposer à cet acte religieux, et encore ne le fait-on qu'avec beaucoup de précautions, et en agissant par voie de persuasion auprès de la victime et de ses parents. Si la persuasion ne réussit pas, on laisse les choses aller leur cours, et le bûcher s'allumer.

Le gouvernement anglais envoie cependant dans ses possessions de l'Inde des évêques et des ministres du culte anglican, tous largement rétribués. Mais ces fonctionnaires se bornent à célébrer l'office divin selon le rit anglican, pour la partie de la colonie anglaise qui appartient à ce culte, et ils ne s'occupent guère de la conversion des idolâtres. Toutefois il est à remarquer que depuis un certain nombre d'années, diverses sociétés protestantes, jalouses de voir les succès obtenus par les missionnaires catholiques dans toutes les parties du monde, et notamment aux Indes, se sont imaginé d'envoyer aussi des missionnaires dans ces contrées, avec force Bibles traduites dans la langue des peuples qu'il s'agissait de convertir. Malgré le texte de la constitution, ces missionnaires

les Indous et les mahométans ; de sorte que cette école, la plus nombreuse de toutes, se trouva tout à coup déserte, sauf quelques écoliers juifs qui continuèrent à la fréquenter.

C'est avec beaucoup plus de modestie et d'habileté que procèdent les missionnaires catholiques dans l'Inde ; aussi obtiennent-ils de bien plus grands succès que les missionnaires protestants. Je parlerai ailleurs des missions catholiques établies dans d'autres parties de l'Inde; je vais seulement dire quelques mots de celle qui existe à Bombay.

La mission de Bombay est confiée à des prêtres de la propagande de Rome; ils ont aussi élevé des écoles, qu'ils ne se contentent pas de surveiller, mais où ils enseignent eux-mêmes. Ils résident à Bombay en vertu de l'acte de cession de cette ville et de son territoire, acte par lequel les Anglais se sont obligés de conserver les églises et le culte catholiques. L'un de ces ecclésiastiques est payé par le gouvernement pour donner les secours de la religion aux soldats irlandais de la garnison; ils ont en outre trois établissements principaux, l'un dans le Fort, le second dans la ville, et le troisième à Mahem. Dans le Fort se trouvait l'évêque

dom Pedro d'Alcantara, vicaire apostolique dans les États du Grand-Mogol ; c'était un de ces vénérables cénobites d'une instruction profonde, distingués par leur éducation et par la dignité de leurs manières. D'une famille noble d'Italie, il se trouvait dans l'Inde depuis plus de cinquante ans, et était le doyen des évêques. Comme il avait sous sa direction spirituelle une nombreuse population, le gouvernement de l'Inde, avec cette générosité qui le caractérise, voulut contribuer à son entretien, et lui fit demander quelle somme il lui serait agréable de recevoir. L'évêque répondit qu'il accepterait avec reconnaissance trente roupies, ou soixante-quinze francs, par mois ; on crut qu'il se trompait, et qu'il avait voulu demander dix ou cent fois davantage : si bien qu'on lui renvoya sa lettre. Elle ne contenait aucune erreur ; et il fit observer que les règlements de son ordre lui imposaient un humble costume, qu'il avait sa cellule dans l'église, et qu'une roupie par jour était tout ce qu'il pouvait dépenser pour sa nourriture. Je ne sais pas si le gouverneur a compris ce qu'il y avait de sublime dans cette touchante simplicité.

Le coadjuteur de dom Pedro était Romain, et

bane de feuilles de palmier, et Mgr Carr, l'évêque anglican, qui vit dans un magnifique palais, qui est reçu au bruit du canon, ne sort qu'en voiture, souvent accompagné de sa femme et de ses enfants, et qui reçoit soixante-quinze mille francs par an? Sans parler de ce personnage, qui n'a pas pour mission de convertir les infidèles, mais de diriger le clergé anglican, je ne connais aucun ministre protestant qui, le soir, ne se promène en voiture ou à cheval au milieu de la société élégante de la ville, qui ne soit toujours vêtu avec élégance, et qui n'ait pris ces habitudes de corps un peu roides, signe distinctif du parfait *gentleman*. Peu d'entre eux, s'ils savent les langues du pays, les parlent avec facilité. Le docteur Wilson lui-même, dont j'ai déjà parlé, homme profondément instruit, d'un caractère élevé, voué à sa profession, plus disposé à se glorifier de son titre de missionnaire que de ceux qu'il a acquis par la science et les travaux littéraires, ne pouvait agir autrement que ses confrères. La plupart d'entre eux feront sans doute de fort beaux et de fort longs discours, qu'ils appellent des sermons, devant une assemblée ou dans une école; mais tout cela est froid, sec, et ne pénètre pas dans le cœur de leurs auditeurs;

ils n'iront pas, comme le prêtre catholique, poursuivre la brebis égarée à travers les vallées et les précipices, l'appeler avec douceur, la prendre sur leurs épaules et la ramener au bercail. Non, une pareille tâche ne peut appartenir qu'au bon Pasteur lui-même, ou à ceux qui tiennent de lui leur mission.

J'ai plus d'une fois été témoin de la différence frappante qui existe entre le véritable envoyé de Jésus-Christ et celui qui usurpe ce titre. Ainsi, j'ai souvent suivi dans ses promenades à Mahem, ou dans les environs, le vénérable évêque dom Louis, connu ici sous le nom de *fra Luigi*. Parsis, Indiens, mahométans, Portugais, tous le connaissaient, et surtout les habitants des plus pauvres chaumières. On l'arrêtait au milieu de la rue pour causer avec lui; on lui demandait tantôt des médicaments pour de pauvres malades, tantôt des conseils dans des affaires embarrassantes, ici des consolations pour de pauvres affligés, là des secours pour des indigents qui manquaient de tout. Il répondait à toutes ces demandes avec la bienveillance d'un père pour ses enfants, et jamais personne ne s'éloignait de lui sans être soulagé; car, si parfois il se trouvait

dans l'impossibilité de donner satisfaction à tous, il paraissait plus affligé lui-même que la personne à laquelle il était forcé d'exprimer un refus. Chaque jour des Indiens presque nus venaient chez lui en procession, entraient dans son cabinet, le poursuivaient jusque dans sa chambre à coucher; on ne craignait pas, comme chez les missionnaires protestants, de déranger madame. On le faisait sans scrupule lever au milieu de la nuit pour administrer les sacrements; je dis sans scrupule, car dans ces occasions il paraissait joyeux, et remerciait ceux qui l'avaient réveillé, en leur recommandant de ne jamais craindre de le déranger pour un pareil motif. Aussi avait-il baptisé, non pas deux enfants parsis, mais six mille personnes. Et cela s'était fait, comme tout le reste de ses actions, modestement, sans bruit, sans éclat. Et cela ne s'imprimait pas dans les journaux; on ne demandait ni l'intervention de la justice, ni celle du gouverneur; on ne criait pas au miracle, et des discours n'étaient pas prononcés à ce sujet. Peut-être plusieurs de ces convertis n'étaient-ils pas bien sincères et retournaient-ils à leur ancienne religion : cela était, disait le saint évêque, entre les mains de Dieu; mais le plus grand

nombre lui restait fidèle. Le jour même où le docteur Wilson baptisa ses deux parsis avec tant de retentissement, dom Louis baptisait neuf Indiens, et personne n'en eut connaissance.

Malgré la morgue et l'insupportable intolérance des protestants, je dois dire que le gouvernement de l'Inde, aussi bien que celui des présidences inférieures, reconnaissait les véritables services rendus à la civilisation par les missionnaires catholiques. Parfois, il est vrai, on voyait, dans un journal rédigé par des pasteurs, des injures contre le vénérable dom Pedro d'Alcantara. Cet homme, si soigneux de sa personne, quoique paralytique et âgé de quatre-vingt-quatre ans, de manières si distinguées qu'il aurait figuré dignement dans les cours de l'Europe, se faisait quelquefois conduire sur le rivage pour respirer la brise du soir; eh bien ! le journal dont nous venons de parler imprimait qu'il allait étaler orgueilleusement en public sa saleté et ses ignobles vêtements, en faisant allusion à la robe et au cordon de Saint-François que portait le prélat, parce qu'il appartenait à l'ordre des franciscains. Mais on connaît la liberté ou plutôt la licence de la presse anglaise, et les personnes sérieuses savent le cas que l'on

doit faire des assertions de certains journaux. Du reste, le gouvernement, je le répète, ne suit pas de tels errements; il connaît l'abnégation des missionnaires catholiques, leur soumission à l'État, et il sait qu'en des temps difficiles il peut compter sur leur fidélité, et par conséquent sur celle de leur troupeau.

Les écoles de ces missionnaires ne sont pas tenues avec le luxe des écoles protestantes; les élèves sont moins nombreux, surtout dans les classes supérieures. Cependant j'ai vu de jeunes Portugais sortis de leurs mains avec une éducation moins variée peut-être, mais certainement bien plus solide que celle que reçoivent les enfants instruits par les sociétés anglaises.

CHAPITRE VIII

Départ de Bombay. — Arrivée à Surate. — Importance commerciale de cette ville. — Attirail nécessaire pour voyager dans l'Inde. — Causes qui obligent à employer une escorte si nombreuse. — Ordre de la marche par chaque journée. — Arrivée à Idulabad. — Repas à la française dans la forteresse d'Asseergur.—Mundlesir.— Le bananier monstre. — Ancien empire des Mongols. — Différence de carnation chez les indigènes. — Recherches sur les causes de ce phénomène. — Opinion des Indiens sur les teints clairs. — Effets du climat sur la carnation des habitants. — Origine commune de tous les hommes. — Arrivée à Delhi. — Description de cette ville, et des ruines qui l'entourent. — Grandeur de cette ville autrefois. — Son état actuel. — *Indouanié* et *Mongolanié*.— Le résident anglais. — Ses fonctions. — Audience du Grand Mogol. — Impression qu'elle produit sur moi.— Le palais impérial. — La *Djuma-Mosjed*. — Départ de Delhi.— Arrivée à Agrah.— Ancienne splendeur de cette ville. — Le *Tadja,* mausolée construit par Schah-Djihan. — Une visite au vicaire apostolique d'Agrah. — Étendue de la juridiction du vicariat apostolique d'Agrah.

Nous quittâmes Bombay au mois de janvier 1840, et prîmes passage sur un bateau à vapeur qui fait le service entre cette ville et Surate. C'était à partir de cette dernière ville que nous

devions commencer notre voyage par terre. Mes bons amis le capitaine Thurth et sir Édouard nous accompagnaient; le premier devait nous quitter à Delhi, où son régiment se trouvait en garnison; le second ne se séparait de nous qu'à Bénarès, où nous devions faire un séjour trop prolongé. Il poursuivrait sa route jusqu'à Calcutta, où nous devions le rejoindre.

Notre traversée de Bombay à Surate fut rapide, et sans incidents dignes de remarque. Surate est une ville bien plus ancienne et autrefois bien plus célèbre que Bombay; mais le voisinage de cette dernière ville, dont le port est beaucoup plus vaste et plus commode, lui a fait un tort considérable. Malgré cette concurrence, Surate possède encore une population de près de 200,000 âmes, composée à peu près des mêmes éléments que celle de Bombay. Son port, trop peu profond pour recevoir les navires d'un fort tonnage qui servent au commerce avec l'Europe, reçoit une foule de petits bâtiments, à l'aide desquels Surate entretient encore un commerce très-actif avec la Perse, l'Arabie et d'autres contrées de l'Orient. Cette ville possède des fabriques de soieries, de brocarts d'or et d'argent, de toiles peintes, d'étoffes de co-

ton, d'objets d'orfévrerie, d'ouvrages en nacre, en ébène et autres bois précieux. Elle exporte des châles de Cachemire, du tabac de Guzarate, et du coton grossier dont les Chinois font le tissu connu sous le nom de nankin. J'ai remarqué dans cette ville un luxe poussé peut-être plus loin qu'à Bombay. La ville est loin cependant d'être aussi bien bâtie. Des rues étroites et tortueuses, de hautes maisons dont la charpente est en bois et les interstices en briques, et dont les étages supérieurs forment saillie, telle est la construction générale de ce célèbre marché de l'Orient.

Nous ne restâmes à Surate que le temps de préparer tout ce qui nous était nécessaire pour le long voyage par terre que nous allions entreprendre. C'est réellement quelque chose de curieux, mais aussi de fort embarrassant, qu'un voyage dans l'Inde, avec tout l'attirail qu'il nécessite. Comme on ne rencontre ni auberge ni gîte sur la plupart des routes, il faut traîner avec soi des tentes pour s'abriter, des lits pour se coucher, des provisions pour se nourrir; et, pour transporter tout cela, il faut des bêtes de somme, éléphants ou chameaux, des chariots à bœufs, puis des chevaux de selle, des voitures et des palanquins;

puis, pour conduire et soigner ces animaux, il faut des palefreniers, des chameliers, des cornacs, etc., sans compter une foule de domestiques attachés au service de la personne, voyageant les uns à pied et les autres à cheval, sur les chariots ou sur les chameaux. Ajoutez encore à cette armée de domestiques une escorte de cipayes (soldats indiens au service de la compagnie), et vous vous ferez à peine une idée de ce que c'est que l'entourage d'un personnage un peu marquant voyageant dans l'Inde. Il n'est pas rare de rencontrer un simple officier de la compagnie avec une trentaine de domestiques, quatre ou cinq chevaux de selle et un ou deux chameaux pour porter ses bagages. Un officier supérieur, soit civil, soit militaire, un juge d'une cour ou d'un district, s'ils voyagent avec leur famille, auront soixante à quatre-vingts porteurs de palanquins, sans compter au moins soixante domestiques de leur maison. Un personnage de cette importance fait ses deux ou trois toilettes par jour, comme s'il était à Calcutta ou à Bombay, déjeune, fait sa collation, dîne, et le soir prend son thé, comme dans sa maison ; sa table est servie avec le même luxe; cristaux, porcelaines, sont dépaquetés et empaquetés du

matin au soir ; argenterie brillante, linge blanc quatre fois le jour, etc. etc.

M. Paterson n'avait pas monté sa caravane avec un luxe aussi splendide; cependant rien n'était épargné, pas même le superflu, mais sans exagération. Pendant les premiers jours de notre voyage, j'avais peine à m'accoutumer à toute cette cohue qui nous accompagnait, et je me demandais s'il ne serait pas possible de réduire cet encombrant attirail à une *plus simple expression.* Le capitaine Thurth, à qui j'en faisais la remarque, me répondit qu'il n'était guère possible à quelqu'un employé au service de la compagnie de faire autrement; que dans ce pays la considération s'attachait en quelque sorte à cet entourage, et que plus le cortége était nombreux, plus on avait de respect pour la personne ainsi escortée; d'un autre côté, ce nombreux domestique est indispensable en bien des circonstances, parce que le service est extrêmement divisé, et que chacun ne remplit que les fonctions de sa spécialité, sans jamais se mêler du service d'un autre. Ainsi un porteur n'aidera jamais un palefrenier; les hommes qui sont chargés de la provision d'eau ne voudraient pas un seul instant porter le parasol du maître, ou allumer sa pipe, etc.

On comprend qu'avec un pareil encombrement nous ne pussions marcher qu'à petites journées. Nous partions de grand matin, bien avant le lever du soleil, et cette première traite était ordinairement la plus longue. Nous faisions halte vers les dix heures, sous des arbres, si l'on en trouvait, ou sous nos tentes, quand nous ne rencontrions pas d'autre abri. Puis on se remettait en route à quatre heures jusqu'à sept; alors on dressait les tentes, on dînait, puis on se reposait la nuit pour recommencer le lendemain. Les domestiques chargés des tentes, le cuisinier et ses aides partaient en avant; de sorte que nous trouvions tout préparé quand nous arrivions soit à la halte, soit à l'endroit où nous devions passer la nuit. Une espèce d'intendant ou de majordome était chargé de diriger les opérations des autres domestiques. Chaque soir, avant le coucher, il venait prendre les ordres de M. Paterson pour la journée suivante, et ces ordres étaient toujours ponctuellement exécutés. Quand nous rencontrions sur notre route une ville où nous devions séjourner, notre avant-garde allait quelquefois un jour d'avance préparer les logements, et nous étions alors dispensés du campement ordinaire.

En quittant Surate, nous suivîmes la vallée de la Tapty jusqu'à Idulabad, où nous arrivâmes après cinq jours de marche. Cette ville est située sur la rive gauche du Poornah, près de son embouchure dans la Tapty. Elle n'offre rien de remarquable, et nous n'y restâmes que le temps nécessaire pour faire reposer nos domestiques à pied et nos bêtes de somme. Nous en partîmes le surlendemain, et nous allâmes coucher à Boorhumpoor, sur les bords de la Tapty; puis nous quittâmes cette rivière à la forteresse célèbre d'Asseergur, frontière du gouvernement de Bombay. Le commandant de cette forteresse nous reçut admirablement, et nous donna un repas à la française qui me dédommagea un peu du régime indien, auquel je m'étais assujetti depuis le commencement de notre voyage. Ce régime, du reste, m'était nécessaire pour ma santé, et m'avait été recommandé par un des meilleurs médecins de Bombay. Il consistait en bananes, en lait et en riz cuit à l'eau, assaisonné d'épices et de beurre fondu; pour boisson, de l'eau pure ou de la limonade chaude.

D'Asseergur nous nous rendîmes dans une journée à Mundlesir, sur les bords de la Nerbuddah, cours d'eau plus considérable que la Tapty. C'est

dans une des îles de cette rivière, non loin de son embouchure, qu'on voit un bananier qui, dit-on, est âgé de trois mille ans ; le maximum de sa circonférence est de six cents mètres ; sept mille personnes peuvent, à ce qu'on prétend, se mettre à l'abri sous son feuillage. J'aurais désiré visiter cette merveille, qui, si ce qu'on en rapporte est vrai, serait sans contredit unique sur le globe; mais j'ai dû me contenter du récit que m'en ont fait ceux qui l'ont vue, et je le répète *sous toute réserve.*

A partir de Mundlesir, nous nous dirigeâmes constamment vers le nord, et peu à peu nous ne fûmes plus accablés par la chaleur étouffante que nous avions ressentie tant que nous avions été sous le tropique. De temps en temps même nous rencontrions des collines, des montagnes peu élevées, et de fraîches vallées où nous jouissions d'une température délicieuse, pareille à celle d'une belle journée de mai aux environs de Paris. Comme je n'ai pas l'intention d'écrire un journal suivi de mon voyage, ce qui serait beaucoup trop long pour moi et ennuyeux pour le lecteur, je me contenterai d'indiquer quelques-unes des principales localités que nous visitâmes

sur notre chemin. Je citerai entre autres Ougein, Khacherode, Chittore, forteresse célèbre dans l'histoire indienne; Rajghur, Jaypoor, et Ferozpoor, notre dernière station avant d'arriver à Delhi. Depuis quelque temps nous voyagions en plein pays musulman. Nous étions en effet au centre de l'ancien empire des Mongols, et quoiqu'il y eût encore bon nombre de sectateurs de Brahma, nous rencontrions plus de mosquées que de pagodes.

Un fait dont je fus frappé pendant ce long voyage, et même pendant tout le temps que j'ai habité l'Inde, c'est la grande différence qui existe dans la carnation des indigènes. Parmi la foule que j'ai rencontrée dans les villes et même dans les campagnes, j'apercevais des individus noirs comme des nègres, d'autres qui étaient seulement bronzés, et d'autres encore dont le teint n'était guère plus foncé que celui des Algériens que j'avais vus à Paris et à Marseille. M. Thurth me dit qu'il ne savait comment s'expliquer ces phénomènes physiologiques, qui se font remarquer dans toute l'étendue de la péninsule. Ce n'est pas seulement la différence de l'exposition qui en est cause, puisqu'elle est visible chez les pêcheurs, qui sont également nus. Elle ne provient pas non

plus de la variété des castes, car le fier brahmine est quelquefois tout noir, tandis que des parias sont d'une blancheur relative ; il semblerait au contraire qu'elle est purement accidentelle, comme celle qui existe en Europe entre les bruns et les blonds, quoique plus prononcée et d'autant plus sensible que le corps, moins vêtu, est plus exposé aux regards.

Il est évident, d'après la manière dont s'expliquent la plupart des Indous, qu'ils regardent nos teints clairs comme une partie constitutive de la beauté, et comme la preuve d'une noble origine. Ils n'aiment pas qu'on les appelle noirs, et quoique les Abyssiniens, qu'on rencontre en assez grand nombre dans la péninsule, ne soient guère plus foncés qu'eux, leurs livres badins sont remplis de plaisanteries sur le teint charbonné des *habchi*, comme ils les appellent. Cette opinion vient probablement de ce que l'Inde a été longtemps soumise aux Mongols et à d'autres conquérants venus de pays plus septentrionaux, et qui conservèrent longtemps la blancheur de leur carnation. Avant que l'Inde tombât au pouvoir des Européens, des aventuriers accourus de la Perse, de la Tartarie, de l'Arabie, etc., l'avaient soumise, au moins en

partie; il en résulta que, dans l'esprit des indigènes, l'idée de la force et de la puissance s'associa à celle d'un teint clair, et en fit le teint à la mode.

C'est une chose remarquable, cependant, avec quelle rapidité ces races exotiques, même sans mêler leur sang à celui des Indous, contractent cette nuance presque aussi foncée que celle des nègres, qui semble naturelle au climat de la péninsule. Les créoles portugais ne se marient qu'entre eux, ou quand ils le peuvent avec des Européens. Toutefois, après trois siècles de séjour dans l'Inde, ils sont devenus aussi noirs que des Cafres. Ce fait incontestable est une des preuves, entre tant d'autres, de la communauté d'origine de la race blanche et de la race noire. Sans doute le nègre se distingue dans son organisation par d'autres particularités qu'on n'observe ni chez les Indous, ni chez les créoles portugais, et qui sont moins susceptibles d'être expliquées par le climat que la couleur, seule différence qui existe entre l'Européen et les peuples de l'Inde. Mais si la chaleur produit un changement si notable dans la couleur, d'autres circonstances du climat ne peuvent-elles pas, ne doivent-elles pas même dé-

terminer des changements d'une nature différente? Et quand on calcule que ces causes ont pu agir pendant une longue série de siècles, il n'est pas facile d'assigner les limites qu'elles ont dû avoir. Pour moi, ces observations n'ont fait qu'ajouter à la conviction que j'avais déjà puisée dans les livres saints, savoir : que tous tant que nous sommes appartenant à la race humaine répandue sur le globe terrestre, nous sommes les fils d'Adam; que, quelles que soient la couleur de l'épiderme, la configuration de certaines parties du corps, l'ouverture plus ou moins aiguë de l'angle facial, nous n'en sommes pas moins tous frères, descendants du même père, rachetés par le sang du même Dieu.

Ces réflexions m'occupaient pendant tout le trajet de Ferozpoor à Delhi; car, à mesure que nous approchions de cette grande cité, j'avais plus d'occasions de remarquer ces différentes nuances du teint dans la population. Mais bientôt la vue de cette vaste cité, de ses somptueux édifices, et surtout des ruines qui annoncent son voisinage, changea le cours de mes idées.

Delhi est située sur la rive droite de la Djemnah, un des affluents du Gange. Elle s'appelait autre-

fois *Indra-Prast'ha*, c'est-à-dire, en sanskrit, *demeure d'Indra*. Dans le temps de sa splendeur, quand elle était la capitale de l'empire mongol, elle comprenait une étendue de trente milles anglais, et elle comptait une population de deux millions d'âmes; aujourd'hui à peine en a-t-elle deux cent mille. Cette ville fut saccagée, en 1738, par Nadir-Schah, roi de Perse, qui la dépouilla de ses trésors, évalués à plus d'un milliard de francs. Enfin les Afghans et les Mahrattes achevèrent de la ruiner; et ce n'est que depuis qu'elle est tombée au pouvoir des Anglais, en 1803, qu'elle commence à réparer ses pertes. Je ne saurais mieux rendre l'effet produit par l'approche de cette ville, qu'en empruntant ces paroles d'un voyageur français qui l'avait visitée quelques années avant moi.

« Des ruines d'une grandeur inaccoutumée dans l'Inde annoncent l'approche de Delhi, de quelque part qu'on y arrive: elles bordent pendant plus de cinq milles (deux lieues) la route qui mène à la ville moderne. Ici, ce sont des tours massives, qui flanquaient jadis une forteresse dont les murailles sont tombées; là, c'est une route élevée, percée dans l'épaisseur d'un antique portail, dont le sommet est encore garni de cré-

neaux; quelques pans de murailles se tiennent debout alentour. Ce sont les restes d'un palais, alors qu'il n'y avait de sécurité pour la richesse et le pouvoir que derrière des remparts. Des obélisques informes, mutilés par le temps, s'élèvent de toute part dans la campagne; leur base est enterrée dans des monceaux de débris, où fleurissent tristement quelques arbustes épineux. On marche sans cesse sur des murs que les siècles ont nivelés avec le sol. Leur mosaïque de brique marque le plan des humbles demeures où jadis habita la multitude. Parmi les ruines d'un âge plus ancien, on voit dispersés çà et là des monuments d'une forme élégante et légère, peints de couleurs éclatantes... Ce sont des tombes mongoles, avec les dômes dorés de leurs mosquées et leurs minarets recouverts d'émaux. Ainsi les images adoucies de la mort disputent le premier plan de ce tableau mélancolique aux scènes effroyables de carnage et d'incendie que rappellent ces campagnes solitaires et désertes; car il n'est point de lieu sur la terre où tant de sang ait coulé. L'histoire garde le souvenir de désastres plus grands encore : à peine savons-nous où fut Carthage; mais Carthage ne tomba qu'une fois,

et en moins de quatre siècles Timour (Tamerlan), en 1397, et Nadir-Schah, en 1738, passèrent à Delhi (1). »

L'enceinte actuelle de cette ville est celle qu'elle avait au temps de Schah-Djihan, qui en est en quelque sorte le fondateur, et qui lui imposa le nom de *Schah-Djihan-Abad.* Cette enceinte est une haute et forte muraille crénelée, flanquée de tours de distance en distance, et défendue par un fossé peu profond. Elle peut avoir environ deux lieues de circonférence.

Delhi est divisée en deux villes, dont l'une, habitée par les indigènes, s'appelle *Indouanié;* l'autre, occupée par les musulmans, *Mongolanié.* Celle-ci, la plus jolie, la mieux bâtie, sert aussi de résidence aux Européens. M. Paterson y avait un correspondant, chez lequel nous allâmes loger, ou plutôt qui mît à notre disposition une maison charmante, bâtie en pierres et en briques, avec un toit en terrasse, dans le genre italien. De beaux jardins entouraient cette demeure, et, n'était le costume, le langage et la figure du peuple que nous rencontrions en sortant, nous nous serions crus en Europe.

(1) Journal de Victor Jacquemont.

Le capitaine Thurth ne vint pas l'habiter avec nous; il rejoignit son régiment qui se trouvait à Delhi, et comme il se trouva presque immédiatement de service, il fut obligé de se loger à proximité du quartier occupé par sa troupe; mais nous continuâmes à le voir fréquemment, et j'ai fait souvent avec lui de longues promenades dans la ville.

Une des premières visites de M. Paterson fut pour le résident anglais de Delhi. Ce nom de *résident* a été inventé par les Anglais pour déguiser, sous une apparence simple et modeste, les véritables fonctions de celui à qui le gouvernement confère ce titre. Depuis 1803, les Anglais sont maîtres de Delhi et de tout l'ancien empire mongol; cependant ils ont conservé au descendant des anciens empereurs de cette dynastie, après l'avoir dépouillé de sa couronne et de ses trésors, le titre de *Grand Mogol.* Ils lui permettent d'habiter l'ancien palais impérial, magnifique résidence dont je parlerai tout à l'heure, et ils lui accordent un revenu qui peut s'élever entre quatre et cinq millions de francs; mais il n'exerce pas la moindre autorité dans son empire; tout le pouvoir est concentré dans les mains du *résident* anglais, qui par le fait

est le véritable souverain de Delhi, sous l'autorité toutefois du gouverneur de Calcutta.

Le résident, qui était un ancien ami de M. Paterson, le reçut comme on reçoit une vieille connaissance, et il nous fit, à sir Édouard et à moi, un accueil franchement amical. C'est un homme d'un esprit fin et orné, d'habitudes retirées, et qui cause mieux que la plupart des Anglais. Il nous annonça que sa table nous était toujours ouverte, et dès le premier jour il exigea que nous acceptassions son dîner. J'avoue que je fus émerveillé de la recherche et du luxe de ce repas; mais mon étonnement cessa quand M. Paterson m'apprit que son ami le résident recevait par mois cinq mille roupies, ou treize mille francs, pour frais de table, et qu'il se ferait un scrupule de ne pas les employer complétement à cet usage.

Quelques jours après notre arrivée, le résident nous offrit de nous présenter à Sa Hautesse le Grand Mogol. Nous acceptâmes avec plaisir; alors il nous instruisit du cérémonial usité, et il écrivit à Sa Majesté pour lui demander quand il lui plairait de nous recevoir. La réponse ne se fit pas attendre, et le ministre du *grand empereur,* du *roi des rois,* du *vainqueur de la terre*, etc., annonça

que son maître daignerait tenir un durbar (une cour) pour nous recevoir. Nous nous y rendîmes au jour fixé, et fûmes introduits par le résident, avec une pompe toute royale, ayant pour escorte un régiment d'infanterie, un détachement de cavalerie, et une foule de domestiques et d'huissiers. Après avoir présenté nos respects à l'empereur, il voulut bien nous conférer à chacun un *khélat,* ou vêtement d'honneur, lequel nous fut endossé en grande cérémonie, sous l'inspection du premier ministre de Sa Majesté. L'empereur, ayant appris que j'étais Français, m'adressa plusieurs fois la parole à l'aide de l'interprète, ou drogman, comme on appelle ces fonctionnaires en Orient. Il me demanda si l'on parlait anglais en France, ou plutôt, comme il m'entendait répondre en anglais au trucheman, si en France et en Angleterre la langue était la même; puis il me demanda si j'avais connu Napoléon. C'était la première fois qu'il voyait un Français. Après une demi-heure, il leva sa cour, et nous nous retirâmes gravement avec nos khélats, et les tambours battirent aux champs quand nous traversâmes la cour du palais.

J'éprouvais, je l'avoue, un sentiment pénible, en quittant cette majesté déchue, ce descendant de

Tamerlan, dont le magnifique palais n'est plus qu'une prison, et qui n'a conservé du pouvoir royal qu'une vaine représentation, semblable à celle d'un roi de théâtre.

Je viens de parler du palais du Grand Mogol; c'est sans contredit un édifice extrêmement remarquable. On le nomme le *Daouri-Seraï;* il est situé sur la Djemnah; sa longueur est de mille mètres, et sa largeur de six cents. On prétend qu'il a coûté à construire dix millions cinq cent mille roupies, environ vingt-sept millions de francs. Les salles du palais brillent d'or, d'azur et de toutes sortes d'ornements. Les écuries sont si vastes, qu'elles peuvent contenir dix mille chevaux; les cuisines mêmes ressemblent à des salles de parade; tous les ustensiles y étaient jadis en argent.

Le plus beau de tous les édifices religieux de Delhi est le *Djuma-Mosjed,* c'est-à-dire la grande mosquée. On la regarde avec raison comme le plus beau temple mahométan qui existe dans l'Inde; on y monte par un escalier magnifique, qui conduit à une immense tour carrée, bordée sur trois côtés par une galerie que supporte une double rangée d'arcades à jour, et au fond de laquelle

s'élève, sur un quadruple rang de piliers, la voûte de la mosquée. Elle est surmontée de trois dômes, et flanquée de deux minarets qui n'ont guère moins de soixante-cinq mètres de hauteur. Au milieu de la cour est un bassin où le peuple fait ses ablutions avant d'approcher du vestibule sacré.

Pendant un mois que nous séjournâmes à Delhi, je ne fis guère chaque jour que visiter cette ville et ses environs; mais je bornerai mes descriptions à celles que je viens de donner; car je pourrais faire facilement un volume sur la seule ville d'Indra-Prast'ha, comme l'appellent toujours les Indiens. Enfin, après avoir fait nos adieux au brave résident anglais et à notre cher M. Thurth, que je ne quittai pas sans verser des larmes, nous nous mîmes en route dans la direction du sud, en suivant le cours de la Djemnah. M. Paterson avait fait embarquer sur cette rivière une partie de nos bagages les plus encombrants, ce qui rendait notre marche plus facile.

La première ville importante que nous rencontrâmes est Agrah, ville très-grande qui s'étend en croissant sur les rives de la Djemnah. C'est encore une cité toute musulmane, qui doit sa splendeur à l'empereur Akbar, qui lui avait donné son nom

Akbar-Abad; mais, comme à Delhi, on voit que le fléau de la guerre a passé par là, et son ancienne grandeur est attestée par des ruines. Sa prospérité ne dura guère que depuis le règne d'Akbar jusqu'à la mort d'Aureng-Zeyb, c'est-à-dire de 1555 à 1707. Ses plus anciens édifices ne remontent pas au delà d'Akbar, et Aureng-Zeyb ne lui en ajouta aucun. Son étendue devait être immense, et pouvait renfermer une population de 3 à 400,000 âmes; aujourd'hui elle compte au plus de 70 à 80,000 habitants, logés dans des faubourgs bâtis en briques ou en boue, laissant entre eux de grands espaces vagues, arides ou cultivés, plus étendus que ceux qui sont bâtis.

On y voit encore de magnifiques édifices, entre autres le *Tadja,* le plus admiré de tous. C'est un mausolée érigé par Schah-Djihan à la mémoire d'une sultane favorite. C'est un vaste monument en marbre blanc, reposant sur une terrasse en grès rouge. Il est surmonté d'un dôme d'environ vingt mètres de diamètre, flanqué de quatre élégants minarets de forme conique et hauts de quarante mètres. L'excessive parure de cet élégant mausolée (construit en 1631); ces deux tombes de marbre (celle de Schah-Djihan et celle de la sultane), en-

tourées d'une balustrade également en marbre, taillée à jour avec une surprenante légèreté, et chargée de gracieuses arabesques et de brillantes mosaïques, où brillent l'agate, la cornaline et le lapis; enfin l'ensemble de tout le monument s'accorde avec l'idée des soins et des dépenses que sa construction a nécessitées. Il a coûté, dit-on, dix millions de francs; c'est le prix du salaire de quinze mille ouvriers, qui y furent employés pendant dix ans (ce qui fait soixante millions de journées à environ trente centimes par journée moyenne).

Depuis mon départ de Bombay je n'avais rencontré aucun prêtre catholique. Je savais qu'Agrah était la résidence de l'un des sept vicaires apostoliques qui se partagent la presqu'île de l'Inde, sans compter l'archevêché de Goa. Je ne voulus pas passer dans cette ville sans aller rendre mes hommages au vénérable prélat qui l'habite, et pour lequel j'avais des lettres de recommandation de l'évêque de Bombay, qui appartient au même ordre religieux que lui. Avant de me présenter chez lui, je lui écrivis un billet pour lui demander la faveur de le voir. Il me répondit presque aussitôt qu'il attendait ma visite avec impatience. Je me rendis sans retard à son *palais*. Ce palais

épiscopal est une misérable mosquée en ruine, que le gouvernement anglais lui a abandonnée. Il y vit bien pauvrement, ce qui ne l'empêche pas d'être frais et dispos, malgré ses soixante-huit ans, et d'offrir, sur la plus belle figure de vieillard que j'aie jamais vue, cette sérénité, cette douce et bienveillante gaieté, qui annoncent la paix de l'âme et la bonté du cœur. Je lui demandai quelques détails sur l'état de la chrétienté dans ce pays. « Hélas! me répondit-il avec un soupir, j'ai peut-être un des diocèses les plus étendus qui existent, car il comprend tout le pays situé entre le tropique et le Thibet, c'est-à-dire le nord de l'Indoustan, le Népaul, le Boutan, une partie du pays des Mahrattes, celui des Radjpouts, des Seikhs et des Afghans jusqu'à la Perse; mais dans la plupart de ces contrées il ne se trouve pas de chrétiens; mon troupeau ne s'élève guère à plus de six mille catholiques, dispersés dans une grande étendue de pays, et je n'ai pour coopérateurs que huit missionnaires et un prêtre indigène. J'attends, il est vrai, un coadjuteur, qui a été sacré dernièrement à Constantinople, et trois Pères de mon ordre, que je me proposais d'envoyer dans le royaume de Lahore; mais la mort du général

Allard et celle de Runjet-Sing me feront peut-être ajourner ce projet. Du reste, je m'entendrai à cet égard avec Mgr Borghi, mon coadjuteur, dès qu'il sera arrivé. »

Après une demi-heure de conversation, je me retirai, édifié de la simplicité et de la modestie de ce digne prélat. Il se nomme Mgr Pazzoni, évêque *in partibus* d'Esbone. Il a été sacré à Rome en 1826, et depuis cette époque il réside à Agrah.

CHAPITRE IX

Départ d'Agrah. — Les *Bungalows*. — Pannah. — Mines de diamants. — Allah-Abad. — Mirzapour. — Le Gange. — Particularité sur ce fleuve. — Importance actuelle de Mirzapour. — Bénarès. — Aspect extérieur et intérieur de cette ville. — Promenade dans les rues de cette ville. — Quantité innombrable de mendiants. — Visite d'une mosquée. — Écoles de Bénarès. — Son commerce. — Sa population. — Voyage de Bénarès à Calcutta par le Gange. — Patnah. — Le nabad des musulmans. — L'Hougly. — Chandernagor. — Arrivée à Calcutta. — Origine et description sommaire de Calcutta. — Ses monuments. — La grande rue de Calcutta le soir. — Établissements scientifiques. — Mission catholique de Calcutta. — École et collége catholiques. — État du catholicisme dans l'Inde. — Obstacles qui s'opposent à l'introduction du christianisme. — Missions de Pondichéry, de Ceylan, de Karikal. — Détails curieux sur la mission de Telinga.

Après nous être reposés cinq jours à Agrah, nous en partîmes pour nous rendre à Bénarès. Nous mîmes vingt jours à parcourir cette distance, qui est d'environ cent cinquante lieues. Nous commençâmes à rencontrer sur cette route des espèces de caravansérails appelés par les Anglais *bungalows*, où les voyageurs peuvent être

reçus et logés. Ces bungalows sont éloignés les uns des autres de cinq, six, sept et huit lieues, suivant la difficulté du chemin, et ils offrent ainsi un gîte commode après chaque marche. On y trouve deux chambres fort propres, deux couchettes, deux tables, six chaises; deux familles à à la rigueur peuvent s'y loger. Trois domestiques sont attachés par l'administration des postes au service de chacun d'eux, et sont utiles surtout à ceux qui vont en palanquin, seuls de leur personne.

Je ne citerai pas toutes les villes que nous avons traversées dans cette partie de notre voyage, me contentant d'indiquer celles qui offrent quelques particularités remarquables. D'abord c'est Pannah, dans la province d'Allah-Abad, ville qui n'est célèbre que par les mines de diamants qu'on exploite depuis plusieurs siècles dans les environs. C'est une ville tout à fait indoue; il n'y a pas une seule mosquée; les pagodes y sont presque innombrables, mais la plupart tombent en ruine. Toute la ville est également ruinée, bien que les maisons soient bâties en pierres. Des rues entières sont inhabitées, ou n'ont pour habitants que de nombreuses bandes de singes, qui, assis

sur les fenêtres et les toits, regardent tranquillement les passants. L'aspect désolé de cette cité forme un contraste frappant avec les richesses minéralogiques dont elle est entourée.

Nous laissâmes à une assez grande distance sur notre gauche la capitale de la province, Allah-Abad, ville toute musulmane, bâtie au confluent de la Djemnah et du Gange. Cette ville est, aux yeux des Indous musulmans, la reine des cités saintes : bienheureux qui peut y trouver son tombeau!

Notre dernière station fut Mirzapour, sur la rive droite du Gange. C'est là que pour la première fois j'aperçus ce fleuve, le principal de l'Inde, dont les eaux sont regardées comme sacrées. Aussi les Indous lui donnent-ils le nom de *Boura-Ganga,* fleuve par excellence. Il prend sa source dans les monts Himalaya, entre ensuite dans l'immense plaine de l'Indoustan, traverse les provinces de Delhi, Agrah, Aoudh, Allah-Abad, Mirzapour, Bénarès, Ghazipour, Patnah, Radjamahala, et forme, en se jetant dans la mer du Bengale, un delta immense composé d'un grand nombre de branches, sur lesquelles sont bâties plusieurs villes importantes. Une de ces

principales branches est l'*Hougli,* toujours navigable et révéré des brahmanes. C'est sur les bords de l'Hougli qu'est bâtie Calcutta, la capitale de l'empire anglo-indou.

Le Gange est sujet à des crues périodiques semblables à celles du Nil; elles commencent vers la fin d'avril, et vont toujours en augmentant jusqu'à la fin de juillet. Alors il inonde les campagnes voisines jusqu'à une étendue de plus de trente lieues. Vers le milieu d'août le fleuve commence à décroître; vers le milieu d'octobre il rentre dans son lit ordinaire, laissant un limon fertile sur les terres qu'il vient d'inonder. Les bienfaits que répand ce fleuve, la salubrité de ses eaux, l'aspect majestueux qu'il présente, expliquent les honneurs divins que l'Inde idolâtre lui a voués. On sait que pour les mêmes motifs le Nil fut aussi l'objet d'un culte religieux chez les anciens Égyptiens.

Mirzapour est une ville fort grande, qui comptait à peine cinquante mille habitants en 1801, et qui aujourd'hui, sous l'influence des établissements anglais et par suite des franchises accordées au commerce, n'en renferme pas moins de cent mille.

On peut dans une journée de marche se rendre de Mirzapour à Bénarès. Il me tardait de voir cette ville célèbre, qu'un voyageur anglais nomme la Rome et l'Athènes de l'Inde. C'est ici, en effet, le sol classique des muses et de la science indiennes; c'est ici qu'après la destruction de tant de royaumes et les invasions de tant de nations étrangères, les brahmes conservent encore le dépôt sacré de leurs connaissances et de leurs fables, de leurs idées morales et de leurs monstrueuses superstitions.

Aucun Européen ne vit dans la ville, toujours encombrée par une population nombreuse, que double encore l'affluence continuelle des pèlerins qui s'y rendent de toutes les parties de l'Inde. Nous nous arrêtâmes dans une charmante maison de campagne à l'européenne, bâtie sur les bords du Gange, à un kilomètre de Bénarès, et appartenant à un des correspondants de M. Paterson. Après un jour de repos, nous nous dirigeâmes vers la ville, dont l'extérieur m'avait frappé par son aspect grandiose, et qui ne ressemblait en rien à ce que j'avais vu jusqu'ici dans l'Inde. Mais mon enchantement cessa dès que nous entrâmes dans l'intérieur; seulement ma

surprise changea d'objet. Les rues sont si peu larges, qu'une voiture ne pourrait y circuler; on se sert, pour les parcourir, d'une espèce de palanquin ou litière appelée *tonjon;* nous étions donc munis de ce véhicule indispensable : encore ne traversions-nous qu'avec peine ces rues ou plutôt ces ruelles si étroites, si encombrées, si tortueuses. Les maisons sont très-hautes, aucune n'a moins de deux étages ; la plupart en ont trois, et plusieurs cinq et six. Elles sont richement décorées de *verendahs* (1), de galeries, de fenêtres avec des balcons, de larges toits fortement inclinés, et que soutiennent des tasseaux sculptés avec soin. Le nombre des temples est très-considérable ; la plupart sont petits, disposés comme des niches dans les angles des rues et sous l'abri de quelque grande maison. Le dessin, cependant, n'en est pas sans grâce. Plusieurs sont entièrement couverts de fleurs, d'animaux, de branches de palmier, sculptés avec une élégance et surtout un fini que je n'ai jamais vu surpasser dans aucune construction grecque ou gothique. Ces temples sont construits avec de bonnes pierres de Chunar, auxquelles on donne une teinte d'un rouge sombre.

(1) Espèce de vestibule.

On rencontre à chaque instant des maisons de fakirs décorées d'idoles, et d'où sort le tintement continuel des *vinas*, des *byals*, et d'autres instruments discordants. Les rues principales sont bordées, dans toute leur longueur, par des mendiants de toutes les sectes, et qui présentent les innombrables difformités que peuvent produire les maladies, et les attitudes contraires à la nature qu'ils prennent sous prétexte de faire pénitence. Leurs exclamations plaintives, quand nous passions devant eux : *Agah saheb! Topi saheb!* titres ordinaires des Européens, suivies de la demande d'une aumône, m'eurent bientôt fait donner le peu que j'avais sur moi; mais c'était une goutte d'eau dans l'Océan; au surplus, à mesure que nous avancions dans la ville, les importunités des autres mendiants se confondaient dans le vacarme général. Tels sont les tableaux et le bruit dont l'étranger est en quelque sorte assailli quand il entre dans cette ville sainte, *le lotus du monde,*[1] qui ne repose pas sur la terre commune, mais sur les pointes du trident de Sivah, lieu si privilégié, que quiconque y meurt, de quelque secte qu'il soit, et quand bien même il aurait mangé du bœuf, un des plus grands crimes aux yeux

des Indiens, est sûr de son salut, *pourvu qu'il soit charitable envers les pauvres brahmines.* C'est cette haute renommée qui en fait le rendez-vous général des mendiants. Indépendamment de cette multitude innombrable de pèlerins, qui arrivent de toutes les parties de l'Inde, du Thibet et de l'empire birman, on y voit aussi un grand nombre de riches individus dans le déclin de l'âge, et des hommes tombés en disgrâce ou bannis par ces révolutions qui troublent sans cesse les cours indoues restées indépendantes. Ils y viennent expier leurs fautes par des aumônes sans mesure et sans discernement, et occuper leurs loisirs par le spectacle des cérémonies de leur culte.

Nous voulûmes visiter un des innombrables temples de la cité sainte. La petite cour en était remplie, comme celle d'une ferme, de taureaux surchargés d'embonpoint, qui avançaient leurs museaux dans les mains et dans les poches, pour y prendre les friandises dont les dévots ont soin de s'approvisionner. Les cloîtres sont remplis d'hommes nus, défigurés par le charbon et la bouse de vache, et criant tous d'une voix glapissante : *Ram! ram! ram! ram!* bruit étourdissant pour un étranger.

Bénarès possède un grand nombre d'écoles indoues et mahométanes, une université brahmanique, nommée *vidalaya*, dont les professeurs sont payés par le gouvernement anglais; enfin un collége sanscrit, qui renferme deux cents élèves. C'est la seule ville de l'Indoustan où le sanscrit ne soit pas une langue morte. Plusieurs brahmines n'y parlent que cette langue, et ne communiquent que par interprètes avec le reste de la population.

Bénarès n'est pas seulement une ville savante et religieuse, c'est aussi une des premières places de commerce de l'Inde. Les fabriques de soie, de coton et de laine, les châles qu'elle reçoit du nord, les mousselines de Dakka, les marchandises anglaises qui lui viennent de Calcutta, en font un vaste entrepôt de commerce, et elle y joint celui des diamants, pour lequel elle ne connaît pas de rivale en Asie. Il s'y tient chaque année une grande foire pour les bijoux et les pierres fines; on y fait d'immenses affaires.

M. Paterson voulut rester à Bénarès jusqu'après cette foire, où il se proposait de faire des emplettes importantes. Sir Édouard Piercy, forcé de se rendre à Calcutta pour commencer son service, ne put nous attendre, et partit quelques jours après

notre arrivée. Notre séparation fut pénible, moins cependant qu'elle ne l'eût été si nous n'avions eu l'espoir de nous revoir bientôt à Calcutta.

Notre séjour à Bénarès se prolongea pendant près de cinq mois. J'eus tout le temps d'examiner cette ville dans ses moindres détails ; mais je n'ajouterai rien à ce que j'en ai déjà dit, et qui renferme le résumé de mes observations. Je dirai seulement que la population de Bénarès, que quelques voyageurs ont portée à six cent mille âmes, ne s'élève guère qu'au tiers de ce chiffre. Toutefois, dans certaines circonstances, par exemple, à l'époque de quelque grande fête, en temps de foire, une population flottante de près de cent mille âmes vient s'ajouter à la population fixe.

Nous partîmes de Bénarès vers la fin de la crue du Gange, c'est-à-dire au mois d'octobre, et au lieu de continuer notre route par terre, M. Paterson fréta un joli petit brick qui retournait à Calcutta, pour nous rendre par eau dans cette ville. Deux bateaux bengalis chargés de nos bagages et portant nos domestiques, nous suivaient ; l'un d'eux, portant nos provisions, nous servait de cuisine. Ce mode de voyager était beaucoup

moins fatigant et plus commode sous tous les rapports que la route par terre. Chaque jour nous descendions sur la rive, où le plus souvent nous prenions notre repas; et nous visitions, quand elles en valaient la peine, les curiosités qui se trouvent sur ces bords.

Le fleuve, dans presque toute l'étendue que nous avons parcourue, c'est-à-dire environ mille kilomètres, est toujours magnifique, et la contrée qui le borde m'offrait un aspect nouveau pour moi de repos et de fertilité. C'est, sans contredit, un intéressant spectacle, quoique peu varié, et qui cependant ne m'a pas paru monotone. Cette grande masse d'eau, toute couverte de bateaux pittoresques et de pêcheurs qui ne le sont pas moins, serpentant à travers des champs de blé, des prairies naturelles, des plantations de sucre, de coton, d'indigo, de riz, et d'une foule d'autres productions précieuses, bordée d'habitations et d'une forêt de mâts, ombragée par le magnifique feuillage des bananiers, des cocotiers, des bambous, des bétels, est sans contredit une des scènes les plus riantes que j'aie jamais observées; elle surpasse tout ce que je m'attendais à voir au Bengale, ce pays sans contredit le plus riche de

l'Inde par sa fertilité, la variété de ses productions et l'industrie de ses habitants.

La seule ville un peu remarquable que nous visitâmes est Patnah, autrefois une des plus importantes de l'Inde, mais bien déchue de sa grandeur. Nous rencontrâmes en y entrant le nabab, ou prince musulman, qui y réside. Il se promenait dans un vieux landau traîné par quatre chevaux, avec un cocher et un postillon à livrée rouge, quelques gardes fort mal montés, également en rouge, et la tête couverte de grands vilains bonnets pointus, comme les Persans. Les grands de la péninsule, nababs, rajahs ou princes, soit indiens, soit musulmans, perdent beaucoup, sous le rapport de l'effet, par une adoption incomplète et peu judicieuse des usages de l'Europe. Un cavalier de l'Orient, avec son turban et sa robe flottante, offre un coup d'œil très-pittoresque. Un prince d'Asie, suivi de son cortége ordinaire de gardes couverts de tissus blancs, est un spectacle plus imposant encore; mais ce prince, dans un mauvais carrosse, gardé par des hommes vêtus comme une troupe équestre de la foire, n'est que ridicule. Il est assez simple, cependant, que ces malheureux souverains déchus, cherchent à

imiter, autant qu'ils le peuvent, les costumes que l'exemple de leurs conquérants a associés avec leurs idées les plus récentes de force et de splendeur.

Enfin nous quittâmes le vieux Gange pour entrer dans l'Hougly, et, après deux jours de navigation, nous jetâmes l'ancre devant la ville qui porte le même nom que la branche du fleuve sur les bords de laquelle elle est bâtie. Est-ce la ville qui a donné son nom à la rivière, ou la rivière à la ville? C'est ce que je n'ai pu savoir. La ville d'Hougly était très-importante au XVIe siècle, époque où elle possédait des comptoirs de toutes les nations commerçantes de l'Europe. Aujourd'hui les Anglais seuls l'occupent, et y ont élevé de beaux et de nombreux bâtiments pour le service de la compagnie; mais la douane et les principaux établissements commerciaux ont été transportés à Calcutta, qui n'en est éloignée que de trente-cinq kilomètres. Les affaires de M. Paterson l'obligèrent à descendre dans cette ville; je profitai de ce temps pour la visiter, et surtout pour admirer une belle église bâtie par les jésuites en 1599, et qui paraît encore toute neuve; c'est, sans contredit, le monument le plus beau de la ville.

Après une station de quelques heures, nous profitâmes de la marée descendante pour lever l'ancre et nous rendre directement à Calcutta. En passant devant Chandernagor, je saluai le pavillon français arboré sur la maison du gouverneur de cette ville, qui appartient à la France sous le bon plaisir des Anglais. Je reviendrai visiter cette résidence, bien déchue de son ancienne prospérité, et autour de laquelle nous n'avons pas même la permission d'élever une muraille pour nous défendre d'une surprise, afin de mieux constater, sans doute, notre position précaire au milieu du puissant empire anglo-indien.

Nous arrivâmes dans la capitale de l'Inde anglaise un peu avant la nuit. Des voitures, qui nous attendaient au débarcadère, nous transportèrent rapidement à la demeure de M. Paterson, véritable palais, situé dans la partie de la ville réservée aux Européens. Dès le lendemain de mon arrivée, je m'informai de sir Édouard Piercy, mais j'eus le chagrin d'apprendre qu'il était allé rejoindre son régiment à plus de huit cents kilomètres de Calcutta. Je lui écrivis aussitôt, et j'en reçus bientôt une réponse. Notre correspondance a dès lors été très-régulière; chaque mois, au moins une fois,

nous nous écrivons, et plus souvent, s'il survient à l'un ou à l'autre quelque événement de nature à intéresser son ami.

Je dirai peu de choses de Calcutta, parce que la description de cette ville se trouve partout. Au commencement du XVIIIe siècle, ce n'était encore qu'un village indien, nommé Calycuta, à cause d'un temple fameux élevé en l'honneur de la déesse *Caly*. Aujourd'hui, c'est une ville de sept à huit cent mille âmes, et même d'un million, si l'on compte les faubourgs et la banlieue. Elle se divise, comme toutes les villes anglo-indiennes, en ville noire et en ville blanche. La ville noire est habitée par la classe des pêcheurs, des ouvriers; la plupart des maisons sont couvertes de chaume ou de bambou; les habitations des Indous et des musulmans de la classe moyenne ont des toits plats et de très-petites fenêtres. Quant à la ville blanche, elle est construite dans le goût de nos plus belles villes d'Europe. L'aspect du quartier du gouvernement offre, au dire des personnes qui ont visité Saint-Pétersbourg, une ressemblance frappante avec cette ville. Toutes les maisons ont des façades de palais, et l'aspect misérable de la ville noire fait encore ressortir l'opulence de ce riche

faubourg, habité par le gouverneur, les Anglais et les Européens. Parmi les principaux monuments, on remarque le palais du gouvernement, le plus beau de la ville, spacieux et d'une superbe architecture; la Nouvelle-Monnaie, édifice immense et d'une élégante construction; la cour de justice, l'hôtel-de-ville, les deux églises anglicanes, celles des presbytériens et quelques-uns des temples consacrés aux autres cultes. Peu d'endroits offrent un aspect aussi brillant que la grande rue de Calcutta vers le soir; les équipages, multipliés et variés à l'infini, se surpassent les uns les autres en richesse et en éclat. Les berlines, les landaus, les bogueys, se croisent avec les palanquins et les cavaliers montés sur de magnifiques chevaux arabes; et tout cela forme un pêle-mêle étrange, où l'Orient et l'Occident semblent lutter d'élégance et de luxe.

On compte à Calcutta un grand nombre d'établissements scientifiques : le collége sanscrit, le *medusseh,* ou collége mahométan, le collége épiscopal, le gymnase, l'académie arménienne, l'école du commerce, celle des jeunes filles indiennes, et nombre d'autres maisons destinées à l'instruction. Parmi les corps savants, on doit citer la Société

asiatique et la Société de médecine et de phrénologie. Tous ces établissements sont patronés par le gouvernement, reçoivent des sommes considérables, et sont montés avec un luxe et une sorte d'étalage qui n'est pas exempt de charlatanisme.

Il est un autre établissement bien plus modeste et bien plus utile, dont ne parlent ni les statistiques des sociétés savantes, ni les journaux, ni la plupart des voyageurs : c'est la mission catholique établie à Calcutta depuis 1834, et confiée aux jésuites, sur la demande même du gouvernement anglais. Une de mes premières visites, après mon arrivée, fut pour les révérends Pères, et je fus heureux de trouver parmi eux deux Français, avec qui je pouvais m'entretenir dans ma langue maternelle. C'étaient les premiers compatriotes que je rencontrais depuis ma relâche à Djedda. Comme je leur témoignais mon étonnement de voir des prêtres catholiques, et surtout des jésuites appelés par le gouvernement anglais lui-même à exercer leurs fonctions au centre de ses possessions, l'un d'eux me répondit : « Sans doute c'est quelque chose de merveilleux de voir l'Angleterre revenir de ses préjugés de trois siècles, solliciter auprès du saint-siége des missionnaires

pour ses nombreuses colonies, et recevoir de la main du souverain pontife des prêtres de la compagnie de Jésus, un vicaire apostolique, et les établir dans la ville de l'Inde où est le siége même de son empire. Gloire à Dieu de ce qu'un tel hommage est enfin rendu à la vérité!... et prions-le de conduire au terme son ouvrage, et d'achever de dessiller des yeux qui semblent vouloir s'ouvrir à la lumière. »

J'ai visité souvent les bons Pères, et toujours, à tous les instants de la journée, je les ai trouvés occupés de leurs saintes fonctions, tantôt catéchisant, tantôt prêchant, tantôt confessant, ou bien célébrant les saints mystères ou conférant les sacrements, et trouvant à peine un moment pour réciter leur bréviaire et faire leurs exercices particuliers de piété. Je leur défierais bien, à ces missionnaires-là, de trouver le moment de s'occuper de commerce ou de leurs affaires domestiques. Il est vrai qu'ils ne songent guère à faire fortune, et que, s'ils amassent des trésors, ce n'est pas pour ce bas monde.

Le nombre des catholiques de Calçutta est d'environ dix mille; quatre à cinq cents sont Français et Irlandais, le reste se compose des descen-

dants des anciens Portugais. On peut y joindre aujourd'hui un nombre déjà assez considérable d'Indiens convertis.

Pour opérer un bien solide, les missionnaires ont pensé que le moyen le plus sûr était l'éducation des enfants. Ils ont d'abord établi pour les pauvres une école, qui renferme aujourd'hui près de trois cents enfants; puis ils ont ouvert pour la haute classe un collége, sous le patronage de saint François Xavier, l'apôtre des Indes. Ce collége compte en ce moment une vingtaine de pensionnaires, tous catholiques, et près de cent externes, appartenant à toutes les religions.

« Ces commencements sont faibles, comme vous le voyez, me disait un jour un des bons Pères, après m'avoir fait visiter le collége et leur église; néanmoins nous espérons tout de la divine Providence et de la charité de nos frères d'Europe. Déjà plus d'une circonstance heureuse est venue animer notre confiance : nous avons commencé sans avoir un denier, et à peine notre projet a-t-il été connu, qu'un bon Arménien nous a donné une maison pour le nouvel établissement; une dame portugaise en a soutenu, pendant six mois, toute la dépense; une princesse musulmane, qui vient

d'embrasser la foi catholique, nous a fait présent d'une somme considérable, à la charge d'élever trois écoliers pour le sanctuaire. Déjà le service divin se fait dans notre église avec un recueillement et une piété remarquables. Nous sommes loin toutefois de pouvoir donner aux cérémonies saintes tout l'éclat qui leur convient, et qui est si nécessaire pour frapper l'imagination des Indous. »

En écoutant ces paroles si simples, en me rappelant ce que je venais de voir, je me reportais en imagination aux temps primitifs de l'Église, où quelques disciples des apôtres venaient se fixer dans quelque grande ville idolâtre de l'empire romain, et prêchaient l'Évangile et la croix de Jésus-Christ au milieu des orgies du paganisme. Ils étaient méprisés par les grands de la terre, et souvent l'objet des plus atroces persécutions; cependant la semence qu'ils ont répandue a produit une abondante récolte, et un jour l'empire romain tout entier s'est trouvé chrétien. Un jour aussi viendra, je l'espère, où l'Inde entière embrassera la foi du Christ.

Ce qui me confirme dans cette pensée, c'est quand je considère le zèle, la persévérance et le

courage de nos missionnaires, véritables et dignes successeurs des apôtres, et quand je vois les succès qu'ils ont déjà obtenus dans diverses parties de l'Inde; car il ne faut pas juger de l'état de la catholicité dans ce pays par ce que j'ai dit des chrétientés de Bombay, d'Agrah et de Calcutta. C'est sur la côte de Coromandel et sur celle de Malabar, c'est à Ceylan, c'est au Maduré, c'est dans le district de Pondichéry, de Karikal, etc., que les catholiques se comptent, non plus par quelques milliers, mais par quarante, cinquante, cent et deux cent mille âmes. Dans l'impossibilité où je serais de donner des détails sur toutes ces missions, je vais répéter ce que j'ai entendu raconter de la bouche de plusieurs de nos missionnaires français, que j'ai visités dans un voyage que j'ai fait à Pondichéry. On verra dans ces récits quels sont les obstacles qui s'opposent le plus à l'introduction du christianisme, et comment, avec le temps et la persévérance, nos modernes apôtres finissent par en triompher.

« Si l'Inde n'est point encore catholique, me disait l'un d'eux, ce n'est point par mépris ni par haine contre le christianisme considéré en lui-même, mais bien parce que les Indiens, comme

tous les Orientaux, ont en horreur tout ce qui vient de l'étranger, tout ce qui n'est point dans leurs usages. La religion chrétienne se trouvant dans cette catégorie, ils la repoussent comme tout le reste. Les Indiens sont cependant généralement remplis de bon sens, ils savent apprécier les choses ; et quiconque ne connaît pas les mœurs du pays, serait tenté de croire qu'il leur est bien facile de secouer des préjugés si nuisibles; mais malheureusement ils sont liés par des chaînes difficiles à rompre; divisés par castes ou tribus, ils tiennent aux usages et aux priviléges de leurs castes plus qu'à la vie. Qu'un fils de famille se fasse chrétien, ses parents, quel que soit leur amour pour lui, sont forcés de le chasser de la maison, de ne plus avoir aucun rapport avec lui, sous peine d'être eux-mêmes chassés de leur caste; le néophyte a perdu tous ses droits au patrimoine, il se trouve sans ressources, et tombe à la charge du missionnaire, qui n'a souvent lui-même que le triste nécessaire... J'ai rencontré des idolâtres qui, par leurs relations avec les chrétiens, connaissaient passablement la religion; je les engageais à faire le dernier pas, à recevoir le baptême : « Mais, disaient-ils, nous serons chassés de la

« caste. Qui nous donnera du riz? qui nous nour-
« rira? Nous ne voudrions pas mourir sans bap-
« tême, mais il faut attendre que nous n'ayons plus
« besoin de manger; à la mort nous nous ferons
« baptiser. » Aussi c'est parmi les gens indépendants et la classe ouvrière qu'on trouve le moins d'obstacles et le plus de prosélytes. » (Il en était de même aussi à la naissance du christianisme).

« .... Si l'on excepte Pondichéry, continua mon vénérable interlocuteur, où un certain nombre d'Indiens, étant en relation avec les Européens, ne les imitent que trop, notre mission de l'Inde est généralement bonne; on estimait le nombre des chrétiens, il y a quelques années, à cinquante mille au plus; il est actuellement au moins de quatre-vingt mille. Chaque année, il s'y fait un grand nombre de conversions, surtout au nord, dans le pays de Telinga.

« Une mission sur laquelle on n'a jamais rien dit, et que je tiens pour la plus intéressante du globe, c'est celle de Ceylan (1). Soignée par des

(1) De toutes les possessions britanniques dans l'Inde, Ceylan est la seule qui n'appartienne pas à la Compagnie; elle est sous l'autorité immédiate de la reine d'Angleterre, qui y envoie un gouverneur chargé de l'administrer en son nom. Cette île compte environ 1,500,000 habitants.

missionnaires franciscains, elle compte maintenant plus de deux cent mille chrétiens. Tout ce que l'imagination nous dit de la foi, de la ferveur, de la simplicité, de la justice des premiers chrétiens, se trouve réalisé chez ces bons insulaires.

« Dans la mission de Karikal, où j'ai résidé assez longtemps, il venait chaque année environ quinze cents de ces chrétiens de Ceylan, apportant des marchandises de leur île, qu'ils échangeaient contre des cargaisons de riz. Des employés du gouvernement m'ont assuré que, depuis plus de vingt ans, on n'a pas eu connaissance que sur un si grand nombre qui séjournent et trafiquent dans cette ville trois ou quatre mois de l'année, un seul ait eu affaire avec la police. C'était un vrai bonheur pour moi de me trouver avec ces braves gens. Tous venaient me demander des croix, des chapelets, et quelques-uns, qui savaient la langue tamoule, venaient se confesser. J'ai même baptisé, à l'article de la mort, plusieurs de leurs compagnons idolâtres, instruits par eux. »

Voici quelques détails que me donna un autre missionnaire sur la mission de Telinga, dont m'avait parlé le premier : « Le chef-lieu de cette mission est situé par la latitude et à environ quatre-vingt-

dix kilomètres de Masulipatan. Elle est, à cause de l'esprit qui y règne, peut-être la meilleure portion de la juridiction de Pondichéry... Dans cette partie de l'Inde, les chrétiens sont moins méprisés des gentils, et la religion chrétienne n'y trouve pas la haine qu'elle rencontre dans d'autres provinces. De là vient que les gentils invitent les chrétiens à leurs festins, et qu'eux-mêmes vont manger chez les chrétiens; cette communication est un point essentiel dans les idées des Indiens. Les occupations champêtres des gens de ces cantons, et leur éloignement des grandes villes, sont encore très-favorables au bon esprit des chrétiens; de là vient encore leur soumission aux décisions du missionnaire, l'estime qu'ils font des avis qu'on leur donne, et le désir d'entendre la parole de Dieu : ce désir est tel, qu'il leur semble n'avoir entendu qu'une demi-messe, surtout le dimanche, s'il n'y a point eu de sermon. Le respect qu'ils ont pour le missionnaire, et les démonstrations qu'ils lui en donnent quand celui-ci arrive dans les villages, découlent encore de la même source. Loin de rougir de la croix de Jésus-Christ, les femmes s'en décorent le front, comme du plus bel ornement qu'elles puissent avoir; ainsi il est

facile de distinguer une femme chrétienne d'une païenne. Il est encore un autre usage en vigueur dans ces contrées : les sectateurs de Brahma peignent les attributs de quelques-unes de leurs divinités sur les toits et les murs de leurs maisons, et les chrétiens arborent la croix sur le toit des leurs et sur les murailles.

« Les grandes fêtes se solennisent toujours au chef-lieu de la chrétienté. Les néophytes y viennent de fort loin. A Pâques et à Noël, il n'est pas rare d'en voir arriver de trente-cinq à quarante lieues; plusieurs y viennent chargés de leurs enfants pour qui ils ont fait des vœux. Pour s'entre-secourir ils voyagent par bandes; chaque compagnie, entrant dans le village, se rend d'abord à l'église, où elle fait sa prière, puis à la maison du missionnaire pour lui demander sa bénédiction. Ils lui racontent tous les événements arrivés dans leur village depuis que le missionnaire l'a visité, et remplissent toutes les commissions dont ils sont chargés par les chrétiens qui n'ont pu les accompagner. Après cela, ils n'oublient pas la meilleure manière de solenniser les fêtes. Presque tous disent : « Nous sommes venus de loin ; nous « ne nous sommes pas confessés depuis que le

« Père a passé chez nous; nous désirerions bien « approcher de la sainte table... » Les confessions sont toujours très-nombreuses dans ces solennités; quelque temps que l'on passe au confessionnal, on ne peut jamais guère entendre que la moitié de ceux qui s'y présentent.

« Dans la mission de Telinga, on solennise les grandes fêtes sans chant ni musique. Les chrétiens, jonchés dans l'église, trop petite pour les contenir, se pressent jusqu'au pied de l'autel; le prêtre peut à peine se tourner à l'autel et faire la génuflexion. Pendant tout le temps de la messe ils prient à haute voix. Le catéchiste récite les prières, et les chrétiens, hommes et femmes, jeunes et vieux, grands et petits, tous répondent avec des démonstrations de ferveur qui m'ont toujours rempli de joie.

« A leur arrivée, ces pieux pèlerins ont demandé avec empressement la bénédiction du Père; ils ne partiront jamais sans venir lui dire adieu et lui demander une nouvelle bénédiction. Les exercices de piété étant finis, des groupes de trois à quatre cents chrétiens se tiennent debout devant l'habitation du prêtre, et attendent avec impatience sa bénédiction. Aussitôt que celui-ci paraît,

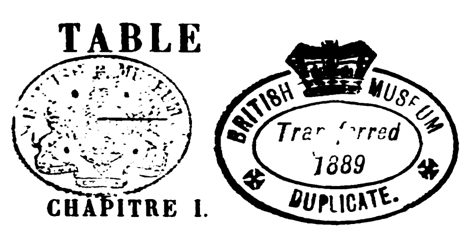
tous d'un même mouvement se jettent prosternés par terre, en disant : *Louanges à Dieu*. Le missionnaire leur donne sa bénédiction, accompagnée des avis qu'il juge convenables, et le groupe se retire pour faire place à un autre.

« Cette unanimité à venir demander la bénédiction du prêtre a toujours été une des choses qui m'ont le plus satisfait. Je voudrais, Monsieur, dit en terminant le missionnaire, que vous en fussiez témoin occulaire, pour que vous fussiez à même de juger ce qu'il y a là d'édifiant et d'attendrissant pour un ministre de l'Évangile. Dans tout ce que je viens de dire, je n'ai fait qu'exposer ce que j'ai vu bien des fois. »

Je borne ici ces citations, quoique j'eusse encore beaucoup de choses à raconter sur le même sujet; mais j'en ai assez dit pour faire comprendre qu'une ère nouvelle et meilleure semble se lever pour ces belles contrées, et que peut-être le temps où le culte du vrai Dieu remplacera celui de Brahma et des nombreuses divinités qu'il traîne à sa suite, n'est pas aussi éloigné qu'on le pense.

FIN

TABLE



CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

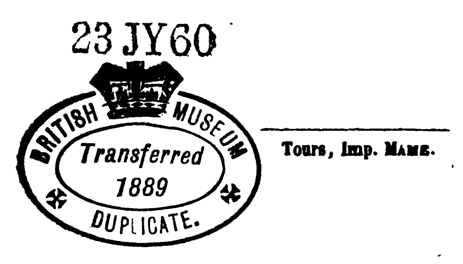
CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

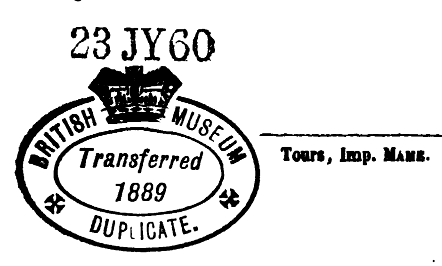
CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.



Tours, Imp. Mame.

CHAPITRE IX.



Tours, Imp. Mame.

